

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Brigade
Mondaine [307]
– Les filles du
château**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gerard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LES
FILLES
DU
CHÂTEAU

VAUVENARGUES



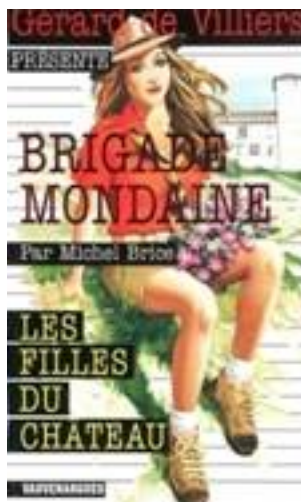
MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°307)

LES FILLES DU CHÂTEAU

VAUVENARGUES

Chapitre Premier



— Tu es sûre que c'est vraiment prudent d'aller là-bas ? souffla Mette, avec la pointe d'accent Scandinave dont elle ne parvenait pas à se défaire bien qu'elle vécût en France depuis plus de quatre ans.

Vanessa se retourna vers elle et, avec une petite moue à la fois ironique et sensuelle, lui murmura :

— C'est bien toi qui m'as dit que tu adorerais te promener dans le château en pleine nuit, non ?

— Oui, oui, bien sûr, mais... C'est pas un peu risqué ? Après tout, on ne sait pas si...

La jeune Danoise laissa sa phrase en suspens. Vanessa venait de passer son bras autour de ses épaules nues et, la serrant contre elle, parcourait à présent sa nuque et la base de son cou de petits baisers à peine effleurés.

Vanessa avait 16 ans, Mette venait tout juste d'en avoir 15. Contrairement à ce qu'on aurait été en droit d'attendre, la Française, originaire de la vallée du Rhône, était blonde comme les blés, alors que la jeune Danoise – Danoise uniquement par son père, toutefois – arborait une chevelure si sombre qu'elle aurait très bien pu, malgré son teint naturellement pâle, se faire passer pour Catalane ou Italienne.

De même, alors que Mette semblait à peine sortie de l'enfance, avec ses hanches encore étroites et ses petits seins à peine renflés, quoique admirablement dessinés, Vanessa présentait un corps épanoui, un corps de femme déjà débordant de sensualité. Une sensualité que ne faisaient que renforcer l'éclat fiévreux de ses yeux bleu foncé et le dessin sensuel de sa bouche un peu lourde.

Mais c'était surtout sa poitrine, orgueilleuse, pleine, volumineuse qui, dès le début de leur séjour à Plieux, avait fasciné la jeune Danoise, sans qu'elle parvienne tout de suite à identifier le trouble qui l'avait saisie. La seule chose qu'elle s'était dite, le soir de leur arrivée dans le petit village du Gers, c'était qu'elle aimerait beaucoup que Vanessa et elle deviennent « copines », sans chercher plus loin.

— On ne sait pas quoi ? dit la grande blonde sur un ton impatienté, mais en faisant tout de même attention de ne pas élever trop la voix. Puisque je te dis que j'ai entendu le couple du château, le gros à tête de pocheton et la petite frisée gracieuse, parler de leur soirée à Bordeaux et dire qu'ils ne rentreraient pas avant au moins une ou deux heures du mat' !

— Oui, oui, je sais bien, mais...

— Mais quoi ? Je te dis qu'on ne risque rien ! En plus, j'ai eu la chance de voir où ils planquaient la clé quand ils s'en allaient, donc c'est du gâteau !

La voix de Vanessa se fit plus câline et elle pressa un peu plus fort le corps mince de la Danoise contre le sien, beaucoup plus pulpeux :

— Et puis, moi aussi, figure-toi, j'ai très envie de me retrouver seule avec toi dans cette grande baraque ! Je trouve ça très excitant, très... troublant...

Mette ne put s'empêcher de frissonner. Un frisson étrange, à la fois délicieux et un peu effrayant : l'adolescente avait l'impression qu'une sorte d'abîme s'était ouvert devant ses pas et qu'elle allait finir par y plonger. Volontairement. Mais sans savoir ce qu'elle trouverait au fond.

— Bon, d'accord, on y va... finit-elle par dire, d'une voix qui se voulait assurée mais tremblait légèrement.

— Génial ! fit Vanessa en sautant hors du petit lit à une place de Mette pour rejoindre le sien. Habillons-nous vite fait, et surtout sans faire de bruit...

Les deux jeunes filles, jusqu'à présent en slip et soutien-gorge, se dépêchèrent d'enfiler leurs vêtements, exactement semblables : jupe beige, chemise rouge agrémentée de divers insignes et broderies, foulard à bandes jaune et rouge autour du cou : l'uniforme des « Caravelles » ainsi que l'on nomme les jeunes filles scoutes dont l'âge est compris entre 14 et 17 ans, l'équivalent chez les garçons étant les « pionniers ».

L'unité dont faisaient partie Vanessa et Mette – la première depuis deux ans, la seconde depuis l'année précédente – comprenait 14 filles. Sous la houlette de la cheftaine Sandra, elles étaient arrivées depuis trois jours dans cette chartreuse située au pied du château médiéval de Plieux, mise à la

disposition des SdF (Scouts de France) en échange des travaux d'entretien et de rénovation du parc que les caravelles s'étaient engagées à réaliser, dans le cadre de leur CAP (Concevoir, Agir, Partager) d'été.

La veille, la moitié du groupe avait effectué la visite guidée du château voisin, sous la houlette d'une femme souriante et volubile, aux cheveux gris très frisés. Si la plupart des caravelles s'étaient montrées davantage enclines à jouer avec les trois chiens qui escortaient leur guide, Mette avait, elle, été littéralement fascinée par l'imposante bâtisse du XIV^e siècle dont elles avaient parcouru toutes les salles, et notamment par le magnifique bureau-bibliothèque du maître des lieux, absent. Vanessa aussi avait été sensible à l'espèce de majesté austère qui se dégageait de ces grandes pièces presque entièrement dépouillées de meubles, mais tout de même dans une moindre mesure que son amie.

Cela étant, son appétit d'aventure et de « sensations fortes », comme elle disait, était tel, que lorsque Mette avait soupiré qu'elle adorerait voir à quoi ressemblait le château de Plieux la nuit, elle avait sauté sur l'occasion.

— Tu es prête ? On y va ? demanda Vanessa, en se tournant vers sa camarade de chambre.

Dans l'élégante chartreuse du XVIII^e siècle, dominant un parc à l'anglaise en pente douce, les quatorze caravelles avaient été réparties par chambres de deux ou de trois lits. Très « bien en cour » auprès de la cheftaine Sandra, Vanessa avait fait en sorte de se retrouver avec Mette dans une chambre double. Afin d'être tranquille et, si possible, de concrétiser les vues qu'elle avait sur la petite Danoise depuis quelques semaines.

Car Vanessa Doumargue possédait bel et bien la nature ardente que laissait deviner son physique exubérant. À treize ans, elle se laissait déjà volontiers embrasser et peloter par les garçons qui lui plaisaient, sans toutefois aller plus loin. Une fois seulement, avec un « vieux » de 18 ans, elle avait accepté de prendre dans sa main le sexe dur et chaud qu'il tendait vers elle. Au bout de quelques mouvements de son poignet, son bras nu avait été aspergé de longues tramées blanchâtres et gluantes. Le phénomène l'avait à la fois excitée et vaguement dégoûtée. En tout cas, ça l'avait un peu refroidie vis-à-vis des garçons.

Alors, comme la nature était de plus en plus exigeante avec elle, comme son sang bouillonnait de plus en plus fort, Vanessa avait commencé à regarder les filles d'un autre œil. Et c'est alors que Mette était entrée dans sa vie...

Les deux caravelles étaient maintenant à la porte de leur petite chambre, située, par chance, tout près du vestibule carré donnant sur la grille de l'étroit jardin de devant.

— Faisons attention à ne pas faire de bruit... chuchota Mette, avec ce petit accent nordique que Vanessa trouvait très excitant. Il ne manquerait plus que la cheftaine se réveille !

Sa compagne haussa les épaules :

— Pas trop de risque : elle a le sommeil d'une enclume ! Par contre, je me méfierais plutôt de nos petites amies : j'en connais au moins deux ou trois qui seraient ravies d'aller baver sur notre compte, si elles savaient !

Vanessa et Mette, la seconde suivant la première, sortirent de la chartreuse sans encombre.

Il était dix heures du soir, la nuit était complètement tombée, en ce trois août, et la lourde chaleur qui avait régné toute la journée commençait de devenir plus supportable. Vanessa poussa la grille et les deux filles se retrouvèrent dans la rue principale de Plieux, celle qui, venant de l'église à l'entrée du village, était bordée des plus belles maisons et contournait le château par la gauche, c'est-à-dire le long de sa façade sud. À cinquante mètres plus loin, une autre rue, minuscule et tortueuse, encerclait complètement le château et venait rejoindre la principale juste en face de la chartreuse. C'est cette petite rue-là que Vanessa décida d'emprunter, parce qu'il y passait très peu de voitures en raison de son étroitesse.

D'abord montante, la venelle redevint bientôt plate. Et c'est au même instant que se dressa devant elles, imposante, hiératique, indifférente, presque hautaine, la masse rectangulaire et sombre du château sur sa butte, flanqué à l'un des angles de sa façade nord d'une impressionnante tour carrée de vingt-six mètres de hauteur.

C'est dans l'épaisseur de cette tour, ancienne poterne qui avait servi d'accès au village du temps où Plieux était encore fortifié, que se trouvait la porte de bois permettant de pénétrer dans le château.

— Alors, elle est où, cette clé ? chuchota Mette, lorsque Vanessa eut poussé le petit portillon de bois permettant d'accéder à la cour herbue.

Sans répondre, la grande blonde se dirigea vers les trois marches de pierre, hautes et très inégales, qui permettaient d'accéder à la porte. Sur la droite, une sorte de corniche de pierre faisait saillie du mur de la tour. Elle glissa sa main dans la petite excavation invisible qui se trouvait juste en dessous... et en sortit triomphalement une grosse clé métallique.

— Et voilà ! souffla-t-elle en se retournant vers la porte, pour y faire jouer la clé.

Le battant de bois très abîmé pivota avec un grincement qui parut énorme à Mette. Elle se retourna instinctivement, s'attendant presque à voir les villageois accourir en masse, armés de fourches et de faux.

Ce devait être l'influence de l'ambiance médiévale dispensée par le château lui-même...

Les deux filles pénétrèrent à l'intérieur. Vanessa referma la porte et, seulement après, alluma la lampe-torche dont elle avait pris soin de se munir.

Elles se trouvaient à présent dans une sorte d'entrée circulaire, au sol pavé

de grosses pierres très vieilles et inégales, lustrées par les siècles. À droite partait un escalier à vis, en pierre lui aussi et dont les grandes marches avaient énormément souffert du passage du temps.

Sans se consulter, Vanessa et Mette demeurèrent immobiles et silencieuses plus d'une minute, l'oreille tendue et tous les sens aux aguets.

Au bout de ce temps, Vanessa entreprit de gravir l'escalier, dont le mur en arrondi, à droite, était décoré des affiches de différentes expositions d'art contemporain ayant eu lieu ici, au château de Plieux, tout au long des années quatre-vingt-dix : Miro, Boltanski, Michaux, Albers, Marcheschi, Kounellis, d'autres encore.

Des noms de grands artistes dont les deux filles ignoraient l'existence jusqu'à la veille, lorsque la femme qui faisait visiter le château les avaient évoqués pour le groupe de caravelles dont elles faisaient partie.

Au premier étage, là où l'escalier de pierre s'interrompait brusquement pour faire place à un autre, en bois, visiblement très récent, Vanessa pénétra dans une longue pièce poutrée, que la pleine lune éclairait d'une lumière presque argentée, par les trois fenêtres de la façade nord.

— C'est drôlement impressionnant ! chuchota Mette dans son dos, en lui saisissant la main comme si elle avait peur de quelque chose.

De fait, en raison de la lueur irréelle de la lune, du grand espace vide se trouvant au centre de la pièce, entre la table du premier plan et le canapé du fond, mais surtout en raison des grands tableaux étranges et macabres accrochés aux parois de pierre nue, Vanessa dut convenir qu'elle-même se sentait plus intimidée qu'elle ne l'aurait voulu.

Sans doute aussi en raison du silence épais, immobile, presque bourdonnant, qui semblait peser sur toutes choses comme pour les figer dans l'éternité.

Ayant éteint sa torche, Vanessa s'avança vers le centre de la pièce. Mais la résonance de ses pas sur les dalles, ainsi que l'ombre menaçante des énormes poutres soutenant le plafond dans le sens de la largeur produisirent un tel effet sur elle qu'elle s'arrêta net.

— J'ai la trouille ! murmura la jeune Danoise, qui s'était empressée de la rejoindre.

Par une sorte d'effet de balancier, cet aveu rendit tout son calme et son assurance à Vanessa. Elle se tourna vers sa cadette et lui prit les deux épaules entre ses mains :

— Ne sois pas bête, je t'en prie ! répondit-elle avec une sorte de tendresse protectrice dans la voix. De quoi pourrais-tu avoir peur, idiot ? Il n'y a que nous deux, ici ! Tiens, regarde si c'est pas beau, ça...

Faisant pivoter Mette, elle l'avait fait se placer en face de l'une des fenêtres donnant sur une campagne cultivée et parsemée de quelques rares

bosquets, dont les ondulations naturelles du terrain scintillaient comme une mer sous les rayons laiteux de la lune.

Plus loin, dans le creux souple d'une colline un peu plus importante, on pouvait voir les quelques lumières jaunes du village de Miradoux.

— C'est vrai que c'est beau ! murmura Mette. On se croirait dans un tableau...

Ce disant, elle avait légèrement fait pivoter son buste et tourné la tête en la levant, afin de regarder Vanessa, debout juste derrière elle et la tenant toujours par les épaules. Leurs deux visages baignés de lumière n'étaient plus qu'à une dizaine de centimètres l'un de l'autre.

Sans réfléchir, cédant d'un coup à son impulsion, Vanessa attira un peu plus Mette contre elle et se pencha en avant, lèvres entrouvertes.

Lorsque sa bouche entra en contact avec celle de la Danoise, Vanessa sentit qu'elle se raidissait et, pendant une fraction de seconde, elle eut peur de se voir repousser.

Mais, l'instant d'après, elle sentit le corps flexible de la petite brune se laisser aller contre elle et ses lèvres s'ouvrirent avec docilité sous la pression des siennes.

Lorsque leurs langues se joignirent, Mette laissa échapper un court gémissement qui fit comprendre à Vanessa que sa compagne de chambre ne lui résisterait plus.

Sans cesser d'embrasser la petite brune, dont les lèvres se donnaient de plus en plus passionnément, Vanessa laissa sa main droite descendre le long de son dos sinueux, jusqu'à la naissance de ses fesses dures et menues. Là, elle s'interrompit, afin de laisser à Mette le temps de « digérer » l'audace dont elle était l'objet.

Lorsque Vanessa sentit sa compagne se cambrer instinctivement, elle comprit qu'elle pouvait y aller, que Mette s'abandonnait vraiment. Et elle empoigna ses petites fesses sans plus d'hésitation, les caressant fougueusement, les malaxant avec une sorte de fièvre.

En même temps, son autre main s'était glissée entre leurs deux corps afin de venir emprisonner l'un de ses petits seins fermes et haut placés, et d'en titiller la pointe dressée à travers le tissu un peu rugueux de la chemise.

La grande blonde pulpeuse sut qu'elle avait définitivement gagné la partie lorsque les deux bras de la jeune Danoise se refermèrent autour de ses hanches et que l'une de ses mains se posa timidement sur sa croupe saillante et ronde.

Elle mit fin à leur long baiser et, plongeant ses yeux dans ceux de sa partenaire, elle lui sourit, sans cesser de caresser de la paume sa croupe menue.

— Viens... se contenta-t-elle de murmurer en la prenant par la main pour

l'entraîner vers l'escalier.

Résolument, elle s'engagea dans la partie neuve de celui-ci, qui conduisait au second étage du château. L'une des marches grinça légèrement à leur passage.

Les deux filles débouchèrent dans une pièce haute de plafond et vide de meubles, à l'exception de deux canapés d'osier identiques – l'un situé dans le renforcement du mur, sous la fenêtre de la façade ouest, l'autre contre le mur sud – et d'une table basse portant quelques livres d'art.

Les murs de pierre, sérieusement lézardés, étaient décorés de grandes toiles bizarres, dont on ne distinguait presque rien, à cause de l'obscurité : cette pièce ne possédant qu'une fenêtre, et qui plus est à l'ouest, la clarté de la pleine lune n'y pénétrait que très faiblement.

La grande pièce, exactement semblable dans ses proportions à celle qu'elles venaient de quitter à l'étage inférieur, était coupée en deux dans le sens de la largeur par une cloison qui n'était rien d'autre qu'une très grande œuvre d'art, spécialement conçue pour venir prendre place ici, et percée en son milieu par une ouverture de la taille d'une porte ordinaire. Porte que les deux filles franchirent sans hésitation, Vanessa tirant toujours Mette par la main.

De l'autre côté du « tableau-cloison » se trouvait une pièce un peu plus petite, elle aussi décorée d'œuvres – tableaux et sculptures –, et dont le mobilier se composait d'un lit à deux places et, sur le mur d'en face, d'une large télévision à écran plat, disposée entre les deux fenêtres donnant au nord.

À la gauche du lit se trouvait une porte de bois, dont Vanessa se souvint, à cause de leur visite guidée de la veille, qu'elle donnait sur le magnifique et immense bureau-bibliothèque du maître des lieux.

Vanessa entraîna Mette jusqu'au pied du lit, agrémenté d'un couvre-lit chiné gris et beige. La prenant par les épaules, elle lui sourit tendrement, avant de déposer un petit baiser sur ses lèvres, plus rouges que d'ordinaire.

La jeune Danoise paraissait totalement perdue, dépassée par ce qui lui arrivait, sans qu'on sache très bien si c'était dû au fait de se retrouver dans ce grand château désert et silencieux, ou bien à cause du torrent de sensualité que Vanessa avait commencé de faire couler en elle.

Mette ouvrit la bouche pour dire quelque chose, et la referma aussitôt, soit parce qu'elle venait de se raviser, soit parce qu'elle n'avait rien trouvé à dire.

À la place, elle se contenta de fermer les yeux et de se laisser aller contre le corps affolant de Vanessa. Laquelle comprit fort bien que c'était une manière muette de lui dire qu'elle s'en remettait totalement à elle, qu'elle était par avance soumise à ses initiatives, y compris les plus osées.

Vanessa appuya doucement sur les épaules de sa compagne. Qui se laissait doucement aller en arrière et tomba avec grâce sur le lit, un petit sourire ravi flottant sur ses lèvres rouges et comme gonflées.

Dans le mouvement gracieux de son jeune corps s'écroulant, sa jupe se releva sur ses cuisses fines, et Vanessa fut surprise de ressentir un certain trouble en découvrant le triangle blanc de la petite culotte de Mette.

Elle l'avait pourtant vue maintes fois en culotte et soutien-gorge ! Et même nue, sous la douche...

Alors pourquoi, soudain, se sentait-elle remuée à ce point, en apercevant ce bout de tissu blanc, entre les cuisses de la jeune Danoise ? Elle en conclut que ce devait être l'atmosphère particulière du château sombre et désert. Ou encore la connaissance qu'elle avait de ce qui allait maintenant se passer entre elles. Ou un mélange des deux...

Vanessa grimpa sur le lit, à genoux, son corps surplombant celui de Mette. Laquelle, immobile, bras ouverts, cuisses légèrement écartées, laissait filtrer un regard brillant à travers ses paupières à demi closes.

Autour d'elles, partout, le silence était rigoureusement immobile, presque minéral. La clarté douce de la lune éclairait juste assez la pièce pour que Vanessa puisse distinguer les contours du corps abandonné de son amie.

Qui, à présent, avec une sorte de reste de timidité, tendait ses bras vers elle.

Soudain, emportée par une vague plus haute du désir qui la possédait, la blonde se jeta comme une affamée sur la petite brune offerte. Leurs lèvres se joignirent avec une sorte de violence, tandis que les mains de Vanessa parcouraient avec fièvre les courbes délicates des hanches, du ventre et des seins de sa partenaire.

Mette se mit à gémir doucement, cependant que ses deux mains, après une ultime hésitation, venaient se poser sur les fesses rebondies de sa camarade, afin de les pétrir, d'abord doucement puis avec plus de fougue.

— Ce n'est pas bien... se crut obligée de protester faiblement la jeune Danoise, alors que toutes ses attitudes, tout son être proclamaient le contraire.

— Il n'y a rien de mal, ne sois pas idiote ! trancha gentiment Vanessa, tout en parcourant son cou et ses épaules de petits baisers mutins et rapides.

Et, comme pour porter l'estocade à sa compagne, pour balayer ses ultimes résistances, elle entreprit un mouvement de reptation vers le bas de son corps, ses mains la dénudant au passage avec une hallucinante dextérité. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Mette se retrouva entièrement nue, à l'exception de sa petite culotte blanche.

Sous l'action conjuguée des doigts de Vanessa, qui pinçaient les mamelons dardés de sa poitrine avec une science diabolique, et de sa langue qui léchait tantôt son ventre, tantôt l'intérieur de ses cuisses ouvertes, Mette sentit qu'elle était en train de perdre complètement la tête.

Et elle n'émit pas la plus petite protestation lorsque les deux mains impatientes de Vanessa tirèrent sa petite culotte jusqu'à ses chevilles. Même,

elle s'en débarrassa d'un simple coup de talon et s'empressa de rouvrir largement ses cuisses, offrant ainsi à sa partenaire le spectacle de son buisson noir et assez touffu, tout emperlé de rosée amoureuse.

Sans cesser de caresser et délicieusement torturer les pointes dures de sa jeune poitrine, Vanessa plongeait ses lèvres au centre de cette fournaise intime, provoquant un long soupir de bien-être chez la jeune Danoise.

Mais, presque aussitôt, Vanessa sentit sa compagne se raidir et tenter de refermer ses cuisses. Elle releva vers elle son visage empourpré par l'excitation :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je t'ai fait mal ?

— Non, non, chuchota Mette, d'une voix à peine audible, c'est juste que j'ai bien cru entendre comme un bruit, venant de l'escalier. Écoute...

Vanessa tendit l'oreille, mais le silence était complet – en dehors du souffle de leurs deux respirations quelque peu précipitées.

— Tu as dû rêver, finit-elle par dire, avec un petit sourire indulgent. Ou alors, c'est juste un craquement naturel. Tu sais, dans ces vieilles bicoques...

Mette ne demandait qu'à être rassurée de façon à reprendre au plus vite les jeux érotiques qu'elle découvrait avec une grande excitation et un certain ravissement.

— Viens... murmura-t-elle, en tendant de nouveau les bras en direction de Vanessa.

Mais, à sa grande surprise, au lieu de l'enlacer, Vanessa lui tourna le dos. Puis, ayant enjambé son torse, elle se plaça à califourchon au-dessus d'elle, de façon à lui présenter l'affolante vision de son postérieur rebondi et profondément fendu, ainsi que la petite forêt blonde qui s'y trouvait nichée et dégageait un enivrant parfum.

Mette se demandait un peu ce qu'elle était censée faire. Mais lorsque la langue chaude et agile de Vanessa se fraya un chemin dans la corolle humide de son ventre, elle comprit que sa compagne attendait d'elle le même genre de caresse. Alors, après une dernière hésitation, nouant ses bras autour des reins souples de la superbe blonde, elle l'attira à elle et plaqua ses lèvres sur la fleur de son intimité.

Elles roulèrent et tanguèrent ensemble sur le grand lit, possédées chacune par la fièvre que faisait naître la langue de l'autre. À un moment, Mette eut un petit raidissement du bassin, lorsque Vanessa enfonça lentement l'un de ses doigts dans l'ouverture la plus étroite de son corps. Mais elle se détendit presque aussitôt et dut admettre que cette caresse, encore inconnue d'elle, était tout sauf désagréable.

Du coup, c'est sans la moindre hésitation qu'elle rendit la pareille à Vanessa, tout en continuant à la lécher avec enthousiasme. Elle fut surprise de la facilité avec laquelle son index disparut entre les fesses rondes de sa

partenaire.

Celle-ci, sentant l'intrusion au plus intime d'elle-même, releva brièvement la tête :

— Mets-en plusieurs ! implora-t-elle, d'une voix que Mette reconnut à peine : j'aime bien ça... J'ai l'impression que tu es en train de m'enculer !

Prise par sa propre excitation, la jeune Danoise ne songea même pas à s'offusquer de cet accès de grossièreté, elle dont pourtant le langage était en général fort pudique.

Enchevêtrées, le corps glissant de transpiration, geignant et criant sans la moindre retenue, les deux filles parvinrent à l'orgasme à peu près en même temps, Mette trois ou quatre secondes avant Vanessa.

Lorsque le plaisir reflua, Vanessa pivota sur elle-même pour venir s'allonger sur le dos, juste à côté de Mette ; laquelle, aussitôt, se pelotonna contre elle, sa main posée sur son ventre encore frémissant.

Au bout de quelques minutes, la jeune Danoise sentit que, si elle ne bougeait pas, elle risquait de s'endormir sur place. Il ne manquerait plus que ça !

S'arrachant à regret aux bras veloutés et caressants de Vanessa, elle se redressa à demi sur le lit, inconsciente du charme de sa jeune nudité.

— On devrait peut-être y aller, non ? Sinon, je sens que je vais m'endormir...

— Tu ne veux pas explorer un peu le reste du château ? demanda Vanessa, en s'asseyant à son tour. Ce serait dommage de ne pas profiter de ce qu'on est là...

Mette se mordit la lèvre inférieure :

— Oui, c'est vrai, bien sûr... D'un autre côté, je commence à avoir un peu la trouille que les autres rentrent... Je ne me sens pas très tranquille...

— Tu ne disais pas ça il y a cinq minutes ! pouffa Vanessa, en lui pinçant gentiment la pointe du sein droit.

Mette se sentit rougir. À présent que le calme revenait en elle, elle se demandait si elle avait vraiment bien fait de se laisser aller à cette étreinte « contre-nature », comme aurait dit son père avec sévérité et dégoût.

Mais, examinant ses sentiments, elle dut convenir qu'elle ne regrettait rien. Et, même, qu'elle se sentait toute prête à recommencer à la première occasion.

Mais pas ici, pas dans ce château qui, à présent, lui semblait lugubre, menaçant presque.

— Je crois qu'il vaut mieux rentrer, dit-elle avec une certaine fermeté, tout en sautant au bas du lit.

Vanessa se rallongea, les deux avant-bras sous la nuque, les jambes

négligemment ouvertes.

— Eh bien, pars devant, petite trouillarde ! je te rejoindrai plus tard : j'ai envie de me promener nue dans ce grand château, je suis sûre que ça doit être très excitant...

Mette se rhabilla très vite, ne prenant même pas la peine de renouer son foulard de caravelle, qu'elle fourra dans sa poche. Puis, après une ultime hésitation sur la conduite à tenir, elle grimpa sur le lit, se pencha sur Vanessa, effleura ses lèvres en un rapide baiser. Enfin, se redressant, elle fila vers l'escalier et disparut à la vue de sa compagne.

Dès que celle-ci entendit la porte du rez-de-chaussée se refermer, elle quitta le lit à son tour. Entièrement nue, elle traversa la chambre en diagonale pour repasser dans l'autre moitié de pièce, séparée de la chambre par la *Carte des vents*, l'œuvre du peintre Jean-Paul Marcheschi, conçue spécialement pour venir prendre sa place ici même.

Faisant face à l'œuvre-cloison se trouvait une sculpture, en bois, verre et suie, du même artiste, intitulée *La Barque des morts*.

Après avoir hésité une seconde ou deux, Vanessa décida de reprendre l'escalier pour aller déambuler au premier étage, dans la grande pièce qui avait été baptisée *Salle des pierres*, mais elle était incapable de se rappeler pour quelle raison.

Au bas de l'escalier, Vanessa obliqua à gauche et entra dans la salle en question. Elle la traversa lentement, en direction de la cheminée, flanquée à sa droite d'une autre grande œuvre de Marcheschi intitulée *Dante et Beatrice*, à laquelle elle n'accorda pas le moindre regard.

Elle jouissait d'être nue, son corps caressé par les rayons obliques et blêmes de la lune qui entraient par les deux hautes fenêtres, par lesquelles on apercevait les quelques lumières du village de Miradoux.

Debout devant l'une des deux fenêtres, Vanessa fut parcourue d'un petit frisson. Finalement, on avait beau être en été, il ne faisait pas si chaud que ça, dans ce château dont les murs faisaient plus d'un mètre d'épaisseur !

Elle décida que ça suffisait comme ça et qu'il était temps de se rhabiller pour reprendre le chemin de la chartreuse. Et puis, Mette n'avait pas entièrement tort : les occupants du château allaient bien finir par rentrer, à un moment où à un autre. Il ne manquerait plus qu'ils tombent nez à nez avec elle – totalement à poil de surcroît !

Elle remonta rapidement l'escalier de bois, traversa la Salle des Vents et déboucha dans la chambre. Au moment où elle arrivait au pied du lit, elle entendit nettement une sorte de claquement bref, comme une porte qui se referme sous l'action d'un courant d'air, mais elle n'y prêta pas attention.

Pour aller plus vite, elle se contenta d'enfiler sa chemise rouge et sa jupe beige, fourrant ses sous-vêtements dans ses poches, ainsi que son foulard. De toute façon, comme c'était pour aller se coucher...

Elle se pencha en avant, afin de retendre le dessus de lit, considérablement chiffonné par ses ébats avec Mette.

C'est à ce moment précis qu'elle eut la conscience nette d'une présence juste derrière elle, bien qu'elle n'ait entendu aucun bruit.

Vanessa se redressa et se retourna d'un bloc. Elle eut le temps de découvrir une silhouette sombre et de taille moyenne, visiblement masculine.

La seconde d'après, une main s'écrasa sur son visage et la poussa violemment en arrière. Avec un petit cri, plus de surprise que de frayeur, Vanessa s'écroula en travers du lit, sa jupe retroussée sur ses cuisses délicatement bronzées et le triangle doré de son pubis.

Elle voulut se relever, mais son agresseur la renvoya sur le lit d'une formidable gifle.

— Ne bouge pas, petite salope ! proféra-t-il, d'une voix dont la douceur contrastait très étrangement avec la brutalité du propos. Tu es venue ici pour t'envoyer en l'air, hein ? Eh bien, tu vas être servie !

Vanessa ne bougeait plus, ne voulant pas s'attirer de nouvelles brutalités. Elle se sentait étrangement calme. Elle avait beau se dire que ce type avait manifestement l'intention de la violer, elle ne parvenait pas à ressentir la moindre peur. Elle fut même stupéfaite de constater que ce qu'elle ressentait en fait, c'était de la *curiosité*.

Comme si, brusquement, elle venait de se dédoubler et qu'elle pouvait observer ce qui allait se dérouler sans que cela ne la concerne le moins du monde.

Comme son agresseur s'était légèrement déplacé sur la droite, il était maintenant frappé par les rayons de la lune qui s'encadrait toute ronde dans l'une des deux hautes fenêtres de la chambre, celle de droite.

Vanessa constata qu'il devait avoir une trentaine d'années, un corps et un visage très fins, avec presque quelque chose de féminin, des cheveux blonds de longueur moyenne, un peu clairsemés sur le dessus du crâne.

Il lui sembla qu'il avait les yeux très clairs, sans doute bleus, mais la clarté lunaire n'était pas assez intense pour qu'elle puisse se faire une certitude à ce sujet.

En tout cas, il était tout sauf repoussant et, croisé dans d'autres circonstances, Vanessa l'aurait peut-être trouvé à son goût, bien que ce soit un « vieux ».

— Tu vas être bien sage... bien docile... reprit-il de son étrange voix douce. Je suis sûr que tu aimes être bien baisée, hein ? Comme toutes les petites putes en uniforme, d'ailleurs...

Ce disant, il avait entrepris de déboutonner son pantalon de toile clair. Lorsqu'il extirpa son membre viril des replis de l'étoffe, Vanessa faillit pouffer, malgré le côté peu rassurant de sa situation.

Bien que son expérience en ce domaine ne soit pas encore encyclopédique, elle était certaine de n'avoir jamais vu un sexe d'homme aussi petit. Parfaitement raide, d'accord, mais pas plus gros que son index et à peine aussi long.

— Mets-toi à quatre pattes et présente ton cul ! ordonna son agresseur, d'une voix nettement plus sourde, devenue même presque menaçante.

Quelque chose en elle, qui était peut-être le simple instinct de conservation, ordonna à Vanessa de faire ce qu'on exigeait d'elle. Elle ne parvenait toujours pas à éprouver de la peur, mais sans savoir bien pourquoi elle sentait que cet homme pouvait se révéler dangereux.

En essayant de se persuader que ce n'était « qu'un mauvais moment à passer », elle prit la position demandée. En se disant qu'au moins, avec le ridicule engin dont la nature l'avait doté, son violeur ne risquait pas de lui faire grand-mal...

De fait, bien qu'elle soit totalement sèche, c'est à peine si elle sentit la verge minuscule s'introduire d'une seule poussée nerveuse dans son ventre.

Son agresseur avait accroché ses deux mains à ses hanches et il la besognait avec une régularité parfaite.

Vanessa s'efforça de penser à autre chose, fataliste. À Mette, par exemple. À ce qui s'était passé tout à l'heure entre elles, et qu'elle brûlait d'envie de recommencer. Oui, c'est ça, il fallait qu'elle se concentre sur Mette. Qu'elle convoque l'image de son corps abandonné, de son sexe luisant et frémissant sous ses coups de langue...

Soudain, elle sentit que son violeur se retirait d'elle. Durant une seconde ou d'eux, elle en ressentit un vif soulagement : c'était terminé, il avait joui, il allait la laisser tranquille ! Il n'y aurait plus qu'à essayer d'oublier...

Mais, l'instant d'après, elle poussa un bref cri de douleur : son agresseur venait de forcer la porte étroite de ses reins, avec un grognement sourd.

Tout en se mettant à la besogner de plus en plus rudement, il glissa ses mains sous son corps et empoigna ses seins lourds. Avec une telle vigueur que ses doigts arrachèrent malencontreusement le « cairn », l'insigne de progression des scouts, fixé sous sa poche de poitrine.

Sans cesser d'aller et venir entre les reins de sa victime, le jeune homme blond fourra à la hâte l'insigne dans la poche droite de son pantalon.

Il sentait que, pris dans ce fourreau étroit, il ne serait pas très long à jouir.

Et il savait aussi ce qui se passerait à ce moment-là, malgré la voix, à l'intérieur de sa tête, qui lui disait de se détacher de cette fille et de fuir pendant qu'il en était encore temps.

Il savait que, lorsque l'orgasme monterait de ses reins, des images, toujours les mêmes depuis plus de quinze ans, des images humiliantes surgiraient à son esprit.

Il savait qu'il serait alors empoigné par une vague de haine aussi forte et irrésistible que son orgasme montant.

Et que, sans presque qu'il en ait conscience, pratiquement malgré lui, ses deux mains monteraient le long du dos de sa victime, pour aller se refermer autour de son cou.

Ensuite, il serrerait.

Le plaisir s'emparant irrésistiblement de lui, il serrerait encore plus fort.

Toujours plus fort.

Tant et si bien que, pour finir, c'est dans le corps d'une fille morte que sa semence irait se perdre...

Chapitre II



— Normalement, juste après cette petite côte, là, tu devrais voir apparaître le château de Plieux, à gauche, au sommet de sa butte... indiqua Géraldine Hébert à Liselotte Faarup, sa compagne, assise à la « place du mort » dans la voiture de location récupérée à la gare de Valence d'Agen.

Géraldine avait tenu à faire le détour par Lectoure, parce que c'était par cette route, prétendait-elle, que le château de Plieux se présentait sous son meilleur jour.

Effectivement, juste après l'un des nombreux virages de la petite route qui sinuait à travers la Lomagne, le château apparut, flanqué de sa tour carrée imposante.

— Il y a combien de temps, déjà, que Boris et toi êtes venus ici ? s'enquit Liselotte, en posant la main sur la cuisse dénudée de sa compagne.

Géraldine Hébert réfléchit durant quelques secondes avant de répondre :

— Un peu plus de deux ans, si mes souvenirs sont exacts. C'était au printemps 2007... [1]

À cette époque, la Brigade mondaine avait été amenée à s'occuper d'une sombre affaire de castings dégénérant en partouzes, parce qu'à la suite de l'une d'elles un jeune homme avait été retrouvé mort et émasculé dans le

jardin même du château de Plieux.

Durant quelques heures, l'écrivain Renaud Camus, propriétaire du château, avait même été mis en cause, son homosexualité notoire faisant de lui, aux yeux de certains, un suspect presque « naturel ». Mais le lieutenant Hébert, arrivée sur place avec son « grand chef », le commandant Boris Corentin, n'avait pas cru une seconde à la culpabilité de l'écrivain, sans doute en partie parce qu'elle était l'une de ses ferventes et enthousiastes lectrices.

Là, comme Liselotte et elle avaient décidé d'aller s'aérer loin de Paris durant une petite semaine de ce mois d'août, c'est tout naturellement que la jeune Danoise avait suggéré à sa compagne qu'elles pourraient peut-être retourner ensemble à Plieux, dont Géraldine, à son retour du Gers, en 2007, lui avait fait une description enthousiaste.

Quelques kilomètres après avoir entrevu le château, Géraldine mit son clignotant à gauche, afin d'entrer dans le village de Plieux.

Juste après l'église, une petite foule occupait le terre-plein où se trouvaient l'ancienne école ainsi que les conteneurs de la voirie : une vingtaine de personnes contenues par plusieurs gendarmes, certains en tenue d'autres non, arrivés là dans trois voitures différentes.

L'un d'eux, en uniforme, leur fit signe de ralentir d'un ample geste du bras droit. Géraldine s'arrêta à sa hauteur et ouvrit sa vitre de son côté :

— Bonjour, brigadier. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Le gendarme eut l'air un peu surpris de voir une jeune femme capable de lui donner son grade exact. Néanmoins, il prit une mine sévère pour lui répondre :

— Je ne suis pas autorisé à vous renseigner, Madame. Veuillez circuler, je vous prie...

Géraldine ne se démontra pas et, avec son plus beau sourire, lui dévoila sa plaque de lieutenant de police :

— Ne m'en veuillez pas, brigadier, je vous demande ça par simple curiosité professionnelle...

Le brigadier, un jeune homme brun plutôt avenant, se radoucit aussitôt. Il se pencha vers la vitre de la voiture ouverte et débita tout d'une traite :

— Il y a eu un meurtre à Plieux cette nuit ! L'une des filles du groupe de scouts qui loge depuis trois jours à la chartreuse a été retrouvée peu avant midi dans l'un des conteneurs qui servent de poubelles collectives. Elle a été étranglée, et très probablement violée, si l'on en croit les premières observations du médecin légiste qui vient de partir avec le corps. Et vous, lieutenant, je peux vous demander ce qui vous amène à Plieux ?

— La visite du château, tout simplement ! répondit Géraldine d'un ton enjoué. On est en vacances, mon amie et moi...

— Eh bien, profitez-en, soupira le gendarme en se redressant. J'aimerais

bien être à votre place.

— Ça viendra, brigadier, ça viendra ! l'encouragea Géraldine, avant de redémarrer.

— C'est horrible, cette histoire ! s'exclama Liselotte, lorsque la voiture se fut un peu éloignée dans la rue principale de Plieux. Pauvre fille... Venir se faire tuer ici...

Géraldine Hébert, forcément plus endurcie que sa compagne, en raison de son métier, ne répondit rien, se contentant d'un soupir fataliste. Elle contourna la butte du château par la gauche, passa devant la fameuse chartreuse où nulle âme qui vive ne se montrait, avant de tourner à droite pour longer la façade ouest de l'imposante bâtisse et rejoindre le minuscule parking qu'elle savait trouver légèrement en contrebas de la façade nord.

Une minute plus tard, après avoir grimpé le petit raidillon et poussé le portillon de bois vermoulu du jardin, Géraldine et Liselotte se retrouvèrent au pied de la tour, face à la porte de bois, elle aussi mal en point.

— Je peux tirer la cloche ? demanda Liselotte avec des yeux pétillants d'excitation.

— Mais qu'est-ce que tu es restée gamine ! s'exclama Géraldine, tandis que Liselotte tirait sur la chaîne, provoquant le son assez fort de la cloche fixée à droite de la porte.

Aussitôt, elles perçurent des aboiements de chiens dans la bâtisse, puis une voix d'homme se mêlant aux cris animaux. Enfin, une fenêtre s'ouvrit juste au-dessus de leurs têtes et apparut dans l'encadrement le visage souriant d'une femme d'une cinquantaine d'années, encadré de cheveux gris très frisés.

— Vous venez pour la visite ? s'enquit celle-ci. Je descends tout de suite...

Et elle disparut de la fenêtre à meneaux, en même temps que cessaient de se faire entendre les aboiements des chiens. Presque aussitôt, Géraldine et Liselotte entendirent un bruit de pas dans l'escalier, le raclement des semelles sur la pierre inégale et usée des marches.

La porte s'ouvrit dans un grand bruit de clé que l'on tourne. Apparut le même visage souriant que celui de la fenêtre, un instant plus tôt, deux yeux clairs mis en valeur par une paire de lunettes à monture rouge discrètement scintillante.

— Bonjour ! les accueillit la femme. Je m'appelle Catherine. Donc, vous venez pour visiter le château ? Est-ce que je peux vous demander comment vous êtes arrivées à Plieux ? Par quel biais, je veux dire : l'art contemporain, ou bien le château par lui-même, ou encore...

— En fait, je suis déjà venue il y a un peu plus de deux ans, l'interrompit doucement Géraldine Hébert avec un sourire. Je suis une lectrice de Renaud

Camus...

Elle ne jugea pas utile de dire à la dénommée Catherine qu'elle était en fait venue ici pour les besoins d'une enquête policière déclenchée par un meurtre...

La femme aux cheveux gris et frisés prit un petit air désolé, tout en descendant les trois marches du perron :

— Ah ! si vous êtes une lectrice, alors vous risquez d'être déçue : Renaud Camus est absent pour deux mois, ainsi que M. Pierre. C'est même pour cette raison que nous occupons le château, mon mari et moi...

— Ils sont en vacances ? s'enquit Géraldine Hébert qui, en effet, se sentait un peu désappointée par l'absence de l'écrivain en ses murs.

— Oui et non, répondit Catherine. En fait, Renaud Camus parcourt la Scandinavie pour un nouveau volume de ses *Demeures de l'esprit*...

— Ah, d'accord, très bien ! fit Géraldine, qui connaissait en effet ces ouvrages.

Il s'agissait d'une série de livres dont l'auteur faisait à la fois les textes et les photos : une sorte de promenade historico-littéraire dans les maisons d'écrivains d'une région donnée, à condition que celles-ci soient ouvertes au public. Géraldine avait pour sa part acheté et lu quelques mois plus tôt le volume consacré à la France du Sud-Ouest.

— Si vous voulez, proposa aimablement leur guide, je vais commencer par vous dire quelques mots à propos de Plieux, en faisant un petit tour extérieur de l'édifice...

— Avec plaisir, approuva Géraldine, qui ne jugea pas utile de dire qu'en ce qui la concernait, elle avait déjà lu tout ce qu'il y avait à savoir du château de Plieux.

Après tout, ce n'était pas le cas de Liselotte qui, le nez levé, avait l'air très impressionnée par la tour au pied de laquelle les trois femmes se trouvaient.

— Plieux est ce que l'on appelle un château-fort gascon, commença Catherine. C'est-à-dire bâti sur un unique modèle : une bâtisse rectangulaire de deux étages, comprenant en tout et pour tout deux longues salles parallèles par niveau, et flanquée de deux tours d'angles. Plieux est le dernier construit des châteaux gascons : il a été édifié en 1340.

— Deux tours ? releva Liselotte. Mais il n'y en a qu'une, ici, il me semble !

Leur guide eut un petit sourire :

— Pas du tout ! Celle-ci, qui se voit de loin, est la tour Sainte-Mère, elle a 26 mètres de haut. Maintenant, si vous voulez bien me suivre, nous allons entrer dans le jardin afin de jeter un coup d'œil à la façade est, celle qui regarde vers le village...

Elles parcoururent une dizaine de mètres avant que Catherine ne pousse

un petit portillon de bois, encore plus mal en point que celui donnant sur la petite rue en pente.

— Regardez, reprit-elle : à cet angle vous avez une autre tour, la tour Saint-Clar, ainsi appelée parce qu'elle regarde vers le village du même nom. Seulement, on ne la remarque pas parce qu'elle a été arasée au niveau du toit...

— Quand ça ? voulut savoir Liselotte.

— On l'ignore. En fait, Plieux ayant toujours été une place-forte secondaire, on sait très peu de choses sur l'édifice lui-même. Peu de traces écrites...

Les yeux de Liselotte Faarup s'agrandirent soudain de surprise et elle pointa le doigt vers la façade :

— Mais... il y a des portes qui donnent sur le vide ?

C'est absurde !

Leur guide eut un petit sourire :

— C'est simplement qu'il a existé dans le passé un autre bâtiment, accolé au château, et qui a totalement disparu – là encore, on ne sait pas quand exactement. Ces portes que vous voyez au premier et au second étages permettaient d'y entrer depuis l'intérieur du château. Vous voyez aussi, à gauche, juste avant la tour Saint-Clar, la trace d'une grande cheminée. Et, plus haut, sous le toit, les encoches dans lesquelles les poutres venaient prendre place...

Depuis une minute ou deux, Géraldine Hébert n'écoutait plus les explications de Catherine. D'abord parce qu'elle savait déjà tout ça. Mais aussi, et surtout, parce que, en bon flic qu'elle était, son esprit était reparti du côté de l'ancienne école et des conteneurs à ordures.

Où, dans la matinée, le corps d'une fille étranglée et probablement violée avait été retrouvé.

Avec un certain amusement, elle s'aperçut qu'elle avait finalement beaucoup plus envie de creuser un peu cette affaire de meurtre que de visiter Plieux pour la seconde fois, même si elle tenait à revoir les grands tableaux de Marcheschi qui l'avaient si fort impressionnée la première fois.

Elle songea que si ses deux coéquipiers habituels étaient là, Boris Corentin se montrerait sans doute assez content de son « instinct flicard », tandis qu'Aimé Brichot lui ferait doctement remarquer qu'elle n'avait aucune raison de s'occuper de cette affaire, la Brigade mondaine n'étant pas compétente en dehors de Paris et de la « petite couronne », et la résolution du meurtre ayant en outre été confiée à la gendarmerie, comme il était normal en zone rurale.

S'ébrouant, Géraldine constata que Liselotte et leur guide étaient en train de s'engouffrer au rez-de-chaussée de l'édifice, auquel on accédait par une

seconde porte, ouvrant directement dans le bâtiment, elle, contrairement à l'autre qui se trouvait enchâssée au pied de la tour Sainte-Mère.

Lorsqu'elle les rejoignit, Liselotte venait de donner un billet de dix euros à Catherine, que celle-ci rangeait dans une petite boîte de métal rouge vif.

Comme Géraldine l'avait été elle-même, Liselotte se montra très impressionnée par les grands tableaux sombres de Jean-Paul Marcheschi qui étaient exposés dans les deux salles du rez-de-chaussée, avec pour source d'inspiration principale *La Divine Comédie* de Dante.

— Marcheschi est un artiste d'origine corse qui vit à Paris, se mit à expliquer leur guide. Il a abandonné la peinture, en tant que matériau, il y a un peu plus de vingt ans pour ne plus travailler qu'avec la flamme et la bougie. La grande majorité de ses œuvres procèdent de la même méthode de travail, comme vous le voyez ici : chaque matin, Marcheschi écrit sur des feuilles de classeur, de format classique, 21 x 29,7.

— Il écrit quoi ? s'enquit Liselotte.

— Ce qui lui passe par la tête : des souvenirs de rêve, des pensées, des bouts de récits. Mais aussi bien, la liste de ce qu'il doit faire dans la journée, des numéros de téléphone, ou même de rapides esquisses d'œuvres futures. Ensuite, ces feuilles sont assemblées, étalées au sol dans son atelier et brûlées à la cire chaude de bougie, à la flamme et noircies de suie. Ce qui donne les tableaux que vous voyez ici. Et dont vous verrez d'autres, plus clairs, dans les étages supérieurs.

Tandis que Catherine déroulait son petit speech, avec beaucoup de naturel et d'aisance, Géraldine contemplait le triptyque de feu et de cendres composé par Emmeline Landon. Œuvre en trois panneaux, dont l'artiste anglaise n'avait réalisé que les deux des extrémités : le panneau central n'était rien d'autre qu'une, grande tôle bosselée, récupérée à l'air libre, et que les hasards atmosphériques avaient marquée d'oxydation et de rouille de manière suffisamment « artiste » pour en faire le point de départ de l'œuvre.

— Si vous le voulez bien, nous allons à présent monter dans les étages, c'est-à-dire les parties habitées du château, proposa leur guide lorsqu'elles eurent fait le tour des deux salles.

— C'est vraiment superbe, je n'avais encore rien vu de pareil... murmura Liselotte, qui restait en contemplation devant le grand *Marsyas* ligoté et sanguinolent, suspendu au fond de la deuxième salle.

— Si vous avez l'occasion de passer par Toulouse, lui répondit Catherine, je vous conseille vivement de vous rendre à la station « Carmes », de la ligne n° 2 du métro : L'immense *Voie lactée* qui décore la voûte et la descente d'escalator est également de Jean-Paul Marcheschi, et c'est une réalisation magnifique...

Les trois femmes étaient maintenant entrées dans la tour et gravissaient l'escalier de pierre aux marches luisantes et mutilées par le temps. Par endroit,

on voyait par de larges interstices le vide sous ses pieds...

À l'endroit où un escalier de bois neuf remplaçait la suite de l'escalier de pierre, effondré, leur guide obliqua à droite et les invita à pénétrer dans une salle de proportions identiques à celle qui se trouvait juste en dessous et qu'elles venaient de quitter. Celle-ci était carrelée, contrairement au rez-de-chaussée dont le sol était resté en terre battue.

— C'est la salle des Pierres, non ? demanda Géraldine en y pénétrant à la suite de Liselotte.

— Exactement ! sourit Catherine. Je vois que vous avez bonne mémoire !

— Pourquoi la salle des Pierres ? demanda Liselotte, en regardant alternativement les deux autres.

Leur guide s'approcha de la table – une simple plaque de verre posée sur deux tréteaux de bois et entourée sur trois côtés de fauteuils d'osier –, y saisit l'un des catalogues qui s'y trouvaient exposés et le tendit à la Danoise.

Celle-ci découvrit que la photo de couverture représentait la pièce où elles se trouvaient, mais encore planchéiée et non carrelée, et sans la moindre trace de mobilier.

Mais la différence essentielle était que, dans tout l'espace, suspendues aux énormes poutres transversales par des cordages de marine, pendaient de très gros blocs de pierre.

— La photo date de l'été 1995, expliqua leur guide à Liselotte. Cet été là, Iannis Kounellis est venu faire une « installation », comme on dit dans le jargon moderne. Et, pour cette salle où nous sommes, il avait choisi de faire ça. D'où son nom de « salle des Pierres », depuis lors...

Catherine ne put en dire plus car, s'avisant soudain de cette présence humaine, les trois chiens qui dormaient à l'autre bout de la pièce, autour du canapé, des deux fauteuils de cuir brun et de la table basse en osier, se réveillèrent tous ensemble et s'approchèrent de leur petit groupe, le plus gros à pas lents et les deux autres en trotinant joyeusement.

L'un, visiblement le plus vieux, était un énorme labrador noir, probablement croisé. Le second un petit bouvier suisse à poil ras. Quant au troisième, Liselotte identifia tout de suite un bouvier bernois – parce que l'une de ses amies en possédait un, au Danemark –, mais qui ne devait pas avoir plus de deux mois, à en juger par sa petite taille, son poil laineux et sa démarche comiquement pataude.

— Vous n'avez pas peur des chiens ? s'enquit poliment leur guide. Ils ne sont pas méchants...

« Encore heureux ! », faillit répondre Géraldine, qui n'avait jamais été trop portée sur la gent canine.

— Mais non, ils ont l'air adorable ! s'exclama Liselotte qui, elle, les aimait beaucoup et regrettait parfois de n'en pas avoir un à elle.

— Dans ce cas, je vous présente Swann, Bergotte, et Elstir dit Monsieur Biche ! dit Catherine.

— Comme dans Proust ? s'étonna Liselotte, dont la connaissance qu'elle avait de la littérature française rendait parfois Géraldine un peu envieuse. [2]

— On est snob ou on ne l'est pas ! fit alors une voix masculine, très grave et un peu ironique, juste derrière elles.

Géraldine et Liselotte se retournèrent, pour se retrouver face à un quinquagénaire massif, aux cheveux presque ras, et dont les yeux, derrière ses lunettes, étaient étrécis par les poches qui avaient élu domicile juste en dessous. Il promenait devant lui une bedaine de Monsieur Prudhomme satisfait de lui-même, et de l'existence en général.

— Mon mari... présenta leur guide. Nous faisons les visites alternativement...

— Vous avez de la chance d'être tombées sur elle, Mesdames : moi, je vous aurais probablement assommées de considérations parfaitement inutiles ! répliqua le gros homme. Bon, je vous laisse poursuivre...

Il se tourna vers les trois chiens qui faisaient la fête à Liselotte, pour la simple raison qu'elle s'était accroupie pour caresser le bébé bouvier et que les deux autres exprimaient par conséquent leur jalousie :

— Vous venez, les pépères ? On va se promener...

Le verbe eut un effet magique sur les deux bêtes adultes, qui cessèrent aussitôt de s'intéresser à Liselotte pour filer directement vers l'escalier.

— Ça vous ennuerait que je prenne le petit en photo ? demanda Liselotte à Catherine, tout en continuant à lui gratouiller le ventre.

— Mais non, pas du tout ! répondit celle-ci avec un large sourire. Allez-y, faites !

Le visage de Liselotte se rembrunit aussitôt :

— Ah, non, je ne peux pas : comme je pensais les photos interdites dans le château, j'ai laissé mon appareil dans la voiture, en bas...

— Tu veux que j'aille te le chercher ? proposa gentiment Géraldine à sa compagne. J'en ai pour une minute : si Madame accepte de nous attendre un peu...

— Mais bien sûr, allez-y : on a tout le temps ! répondit aussitôt leur guide. D'autant qu'on peut aussi photographier les œuvres exposées...

— Profitez donc de ce que je sorte, dit alors le mari de Catherine : la porte est un peu dure à ouvrir quand on manque d'habitude...

Géraldine descendit donc l'escalier inégal derrière la silhouette massive. Les deux chiens étaient déjà à la porte et remuaient de la queue en couinant leur impatience. Ils filèrent dès que celle-ci fut entrebâillée.

— Je laisse ouvert : vous n'aurez qu'à repousser simplement le battant

derrière vous, dit l'homme, juste avant de partir dans la même direction que ses chiens.

Géraldine Hébert descendit jusqu'à la voiture de location sans croiser quiconque, trouva en effet l'appareil numérique de Liselotte dans la boîte à gants, et remonta le raidillon. En se disant qu'il faisait de plus en plus chaud à mesure qu'on avançait dans l'après-midi.

Lorsqu'elle poussa le battant de bois, elle vit quelque chose luire faiblement, entre les grosses pierres mal jointes de l'entrée de la tour, d'où s'élançait l'escalier.

Machinalement, elle se baissa pour tenter de voir de quoi il pouvait bien s'agir.

Cela ressemblait à une sorte de broche, qui serait tombée et aurait par hasard glissé verticalement entre les deux grosses pierres polies par le temps et le passage des hommes tout au long des siècles.

Géraldine glissa l'index et le majeur entre les pierres, afin de saisir le petit objet. Elle y parvint non sans s'y être reprise à trois fois, et l'amena à hauteur de ses yeux.

C'était bien une broche, en effet, mais on pouvait difficilement qualifier l'objet de « bijou », car il n'était pas très joli et encore moins précieux.

Géraldine se redressa et ressortit sur les marches extérieures afin de le voir en pleine lumière.

Soudain, elle identifia l'objet qu'elle tenait dans le creux de sa main, et son cœur se mit à battre nettement plus vite.

Il s'agissait d'un « cairn », un insigne que portaient traditionnellement les scouts adolescents, et que l'on garnissait de « pierres », à mesure qu'ils s'élevaient dans la hiérarchie de leur mouvement.

Un signe distinctif comme l'adolescente retrouvée morte le matin même, à l'autre bout de Plieux, devait sans doute en porter un.

Obéissant à une impulsion soudaine, Géraldine Hébert glissa l'insigne dans la poche de son jean, avant de monter rejoindre les deux autres femmes.

Chapitre III



Lorsque la Renault Clio rouge conduite par sa mère quitta l'autoroute A10 pour s'engager sur le Périphérique trempé de pluie, et où les voitures, tous phares allumés, s'écoulaient avec une lenteur désespérante, Laurent Papillaud sentit des larmes lui monter brusquement aux paupières.

Il ferma les yeux pour ne plus rien voir. Pour tenter d'annuler toute cette laideur, autour d'eux.

— Je me demande si je ne ferais pas mieux de passer par l'intérieur de Paris, déclara Céleste Vigier, de cette voix nette et calme dont elle ne se départait jamais.

Laurent Papillaud s'abstint de répondre. De toute façon, il était entendu que sa mère ferait exactement ce qu'elle voudrait, malgré toutes les objections qu'il pourrait éventuellement soulever. « Parce que c'était le mieux pour eux » : sa formule de prédilection, à Céleste Vigier, la massue dont elle se servait pour clore toute discussion, notamment lorsque le contradicteur était son fils unique.

Les yeux toujours fermés, la tempe droite appuyée à la vitre latérale, Laurent Papillaud songeait avec une sorte d'incrédulité étonnée que, ce matin, le matin de cette même journée à la terminaison lugubre, sa mère et lui se trouvaient encore dans le Gers, s'éveillant sous un soleil encore pâle mais déjà

radieux, dans la petite maison louée pour deux semaines à la sortie nord de Miradoux.

Quelque sept cents kilomètres ensuite, ils se retrouvaient là, englués dans cette marée automobile, perdus parmi ces voitures dont, à cause de la nuit et de la pluie oblique, on ne parvenait même pas à distinguer les passagers.

« Peut-être qu'il n'y a plus de passagers... plus personne... », songea Papillaud – et qu'une idée tellement saugrenue puisse se former dans le cerveau d'un garçon aussi raisonnable qu'il l'était ou pensait l'être lui donna envie de descendre sa vitre et de sortir sa tête au dehors, afin de se faire fouetter au visage par l'eau qui tombait obliquement.

Laurent Papillaud avait 30 ans depuis deux mois ; et cette simple constatation lui semblait déjà relever du domaine de l'absurde, du problématique, de l'invérifiable. Il travaillait depuis six ans dans le service de maintenance informatique d'une compagnie d'assurances de taille moyenne. Il n'était ni très bien ni très mal payé. Il n'avait pas d'amis au sein de l'entreprise, mais tous ses collègues étaient corrects avec lui, et ses supérieurs également.

Tous ces faits étaient aisément vérifiables, mais Laurent Papillaud avait toujours un certain mal à se persuader de leur complète réalité.

Céleste Vigier allait avoir 55 ans ce 26 août, « jour de l'abolition des privilèges », comme elle le faisait observer à son fils chaque année. Elle avait remis en circulation son nom de naissance le jour où Jean-Marc Papillaud, le père de Laurent, les avait quittés, 21 ans plus tôt – et elle l'avait fait avec le plus grand calme, dans une exemplaire maîtrise de soi.

Ensuite, seule avec un enfant de neuf ans, sans métier bien défini mais assurée de survie par la pension obtenue sans grande lutte de son ex-mari, Céleste Vigier avait suivi le cursus habituel des femmes dans sa situation, et dans l'ordre le plus courant : psychanalyse pour commencer, puis dévouement actif à toutes les causes humanitaires passant à portée de son esprit de sacrifice.

Laurent Papillaud ne fit pas la moindre remarque lorsque sa mère quitta le périphérique pour s'engager sur la bretelle d'accès à la porte de Vincennes. Même s'il savait bien qu'ils allaient mettre trois fois plus de temps à rejoindre la rue Doudeauville en traversant Paris plutôt qu'en s'obstinant sur leur voie initiale.

C'était sans importance, de toute façon il n'avait aucune envie de retrouver leur appartement du deuxième étage, dont les trois pièces lui faisaient horreur, presque autant que le quartier environnant, où sa mère avait délibérément choisi de venir habiter, sept ans plus tôt. « Parce que ce sera mieux pour nous, et pour être au cœur de l'action, là où sont les vraies souffrances. » C'était la raison qu'elle avait donnée à son fils.

Bien que l'on soit en août, ils mirent en effet plus d'une heure pour aller

de la porte de Vincennes à chez eux. Et encore près d'un quart d'heure pour trouver une place de stationnement, interdite mais à peu près correcte, à cinq bonnes minutes à pied de leur immeuble.

Comme tous les soirs quand le temps le permettait, les trottoirs et même la chaussée étaient envahis par une foule que Céleste Vigier qualifiait avec gourmandise et attendrissement de « bigarrée » et qui, vue par les yeux de son fils, était presque uniformément noire malgré les vêtements de couleurs criardes portés par les femmes.

Chaque fois que son chemin croisait celui d'une mère affublée d'un enfant de moins de sept ans, Céleste Vigier s'arrêter pour tapoter les cheveux crépus du bambin en s'extasiant sur sa beauté, la luminosité de son sourire, la candeur douce et ancestrale de ses grands yeux sombres.

Toujours en retrait d'elle, silencieux, Laurent observait avec une vague curiosité le regard soit absent soit un peu soupçonneux de la mère, et les dentitions exhibées des hommes assis ou debout aux minuscules terrasses des cafés, qui observaient sa mère avec un dédain narquois.

Pourquoi avait-il toujours cette impression qu'on se moquait d'eux ? Que sa mère, en dépit de tous ses efforts – ou sans doute plutôt à cause d'eux – ne représentait rien d'autre qu'une poire juteuse, ou encore un citron à presser, aux yeux de tous ces *étrangers* ?

(Laurent Papillaud savait fort bien que la plupart des Africains qui tenaient désormais cette partie du 18^e arrondissement étaient de nationalité française, mais lorsqu'il pensait à eux, c'est tout de même le mot « étranger » qui lui venait à l'esprit. Bien entendu, c'était là un sujet qu'il se gardait bien d'aborder en public. Et si, au bureau par exemple, la conversation accostait certains de ces rivages dangereux – immigration, identité nationale, etc. –, il restait muet et s'appliquait à feindre l'indifférence.)

Dans le quadrilatère allant des stations de métro Château-Rouge à Marcadet-Poissonnières, et, dans le sens est-ouest, des voies de chemins de fer de la gare du Nord au boulevard Barbès, Céleste Vigier se flattait de « connaître tout le monde » ; Laurent Papillaud rétablissait donc une sorte d'équilibre en ne parlant jamais à personne.

Enfin, Céleste Vigier tourna deux fois la clé dans la serrure de la petite porte de bois, et la mère et le fils se retrouvèrent chez eux, avec une impression de calme bien que les cris, les appels, les rires, les éclats continuent de leur parvenir de la rue, et fort distinctement.

Sans même prendre la peine d'ôter ses chaussures, Céleste Vigier traversa la pièce commune et fonda droit sur le petit bureau installé entre les deux fenêtres donnant sur la rue. Elle mit l'ordinateur sous tension et s'assit devant.

— Il faut absolument que je sache où en sont les sans-papiers de la rue d'Abidjan, expliqua-t-elle sans le regarder à son fils qui ne demandait rien. S'ils occupent toujours l'église Saint-Polycarpe, il va sans doute falloir aller

leur porter de quoi se nourrir. Et, surtout, leur apporter notre soutien moral : c'est ce qui est le plus précieux pour eux... Cette chaîne humaine...

Papillaud fila se réfugier dans sa chambre et, après s'être entièrement déshabillé, se laissa tomber sur son lit – son petit lit d'adolescent à une place.

Il ferma les yeux et, presque aussitôt, un flot d'images très rapides, comme stroboscopées, affluèrent devant ses paupières closes. Images violentes, énigmatiques, sauvages, qui avaient tendance à l'effrayer.

Mais, en même temps, il sentit sa verge se tendre au bas de son ventre.

Cette érection suffit à mettre brutalement fin aux images. Papillaud plaqua ses deux mains sur son ventre et sentit son visage fin et délicat s'empourprer d'un coup.

Et si jamais sa mère venait à entrer dans sa chambre sans s'annoncer, comme elle avait gardé l'habitude de le faire ? Et qu'elle le découvrait dans cet état ?

Oh ! bien sûr, elle ne se fâcherait pas ! Elle ne se mettrait pas en colère ! Non, elle prendrait son visage de bonté appliquée pour lui expliquer qu'il n'avait pas à avoir honte, que c'était parfaitement normal, etc. Et ce serait encore pire.

Papillaud se releva brusquement, enfila sa robe de chambre en éponge rose pâle et fila vers la salle de bain, qui séparait sa chambre de celle de sa mère.

Une bonne douche, d'abord très chaude et puis froide, lui ferait le plus grand bien, assurément.

Du « living », comme Céleste Vigier appelait la pièce commune, si encombrée qu'on pouvait à peine circuler entre les meubles, il entendit le crépitement furieux des doigts de sa mère sur le clavier de son PC.

En effet, comme il pensait, l'eau brûlante apaisa Laurent Papillaud. Et le jet d'eau froide dont il s'aspergea le corps après l'avoir méticuleusement savonné lui donna le coup de fouet qu'il en attendait.

Au moment où il fermait le robinet, sa mère ouvrit la porte de la salle de bain, évidemment sans frapper :

— Mon Lolo, la situation est grave... annonça-t-elle, en fendant la vapeur qui avait envahi la petite pièce carrelée, comme un brise-glace la banquise. Les flics ont pris position devant Saint-Polycarpe, je viens d'avoir Hubert, le président du DAP : il pense qu'ils vont donner l'assaut incessamment. C'est ignoble, il faut une mobilisation citoyenne pour empêcher cette infamie ! On ne peut plus tolérer le fascisme rampant qui s'empare un à un de tous les leviers de commande, dans ce pays ! Dépêche-toi de t'habiller : nous y allons !

Pendant le prêche de sa mère, Laurent Papillaud avait vu apparaître devant ses yeux le visage de troll et la silhouette de nain de jardin d'Hubert Jocrisse,

le président du DAP – l’association « Droit aux papiers », reconnue d’utilité publique – qui ne perdait jamais une occasion de tripoter sa mère dans les cortèges des manifestations, sous prétexte de vigilance fraternelle et citoyenne.

Il écarta le rideau de plastique et sortit de la douche, sans aucun souci de sa nudité : n’était-il pas toujours un enfant, aux yeux de Céleste Vigier ? N’est-on pas toujours un enfant aux yeux de sa mère ?

— Je ne me sens pas très bien, Maman, soupira-t-il, en s’efforçant de prendre une mine abattue. Je crois que le voyage m’a achevé. Vas-y sans moi, s’il te plaît...

Voyant les sourcils presque invisibles de sa mère se froncer, il s’empressa d’ajouter :

— Mais dis bien à Hubert que je serai là, avec eux, dès demain matin ! Il faut absolument faire barrage à cette montée de l’intolérance et du racisme, qui rappelle les heures les plus sombres de notre histoire !

Il avait débité ça tout d’une traite, sur un ton grave, malgré l’envie de cligner de l’œil qui le taraudait. Sa tirade ne suffit cependant pas à amadouer la gardienne des vigilances qui se dressait face à lui, sa crinière épaisse rejetée vers l’arrière et la mamelle agressive.

— Très bien, comme tu voudras mon Lolo, dit-elle avec cette voix un peu trop douce qu’elle prenait toujours pour signifier à son fils la déception qu’il lui infligeait. Repose-toi, tu as raison. Après tout, il ne s’agit que de quelques malheureux Maliens dépouillés de tout et sans doute affamés : ça ne vaut pas le coup de tomber malade pour ça...

Et, sans donner le temps à son fils de répondre, Céleste Vigier pivota sur ses talons puis, le dos peiné et réprobateur, quitta la salle de bain familiale d’un pas décidé, d’une démarche déjà en lutte.

Papillaud entendit la porte palière claquer – sa mère n’avait jamais su fermer une porte sans bruit, ni une fenêtre d’ailleurs –, puis le pas martial de Céleste Vigier décroître rapidement dans l’escalier étroit.

Il quitta la salle de bain après s’être méticuleusement séché, et revint dans sa chambre. Il ouvrit sa petite penderie de bois blanc pour choisir, en prenant tout son temps, les vêtements qu’il allait porter ce soir.

Car Laurent Papillaud, après avoir longuement hésité, pesé le pour et contre, sondé son propre cœur et ses propres reins, avait décidé de sortir.

Non seulement de sortir, mais surtout de s’envoyer en l’air avec qui voudrait bien de lui.

*

* *

JOURNAL DE LAURENT (EXTRAIT)

Arrivé rue Notre-Dame-de-Lorette peu après dix heures. À l'entrée de la boîte, j'ai enlevé ma chemise Lacoste et gardé seulement mon blouson. Il y avait beaucoup de monde, beaucoup plus que je n'en avais jamais vu là. Dans la grande pièce du bas, des types dansaient. Une nouvelle salle a été ouverte en haut, où il y a une télévision, ou plutôt un circuit vidéo, peut-être, parce qu'il y passait un film, pas du tout spécialisé, à près d'une heure du matin.

Contrairement à ce qui s'était passé le dernier soir avant notre départ pour le Gers, un tas de gens semblaient s'intéresser à moi. Un mec m'a fait une pipe avec beaucoup de conviction, pendant au moins une demi-heure, tandis que quatre ou cinq autres se pressaient autour de moi, me caressaient, me léchaient le torse, me mordillaient les pointes de sein, m'enfonçaient la langue dans le cul ou voulaient m'embrasser. Les joies de la popularité : il suffit d'un ou deux enthousiastes, aussitôt vos actions montent en flèche. Tout le monde se dit : « Tiens, qu'est-ce qu'ils lui trouvent ? Ce type doit vraiment être sensationnel... »

Plus tard j'ai joué avec un mec d'une trentaine d'années, assez beau, bien foutu, qui a joui, moi pas – j'avais une trop haute idée de moi-même, à ce moment-là, pour déverser mon foutre inconsidérément. Puis il y eut une autre session avec un autre garçon, vingt-cinq ans peut-être, l'air intello, presque chauve, pas beau, mais avec un corps très sexy, très poilu, très baraqué, et un beau sexe (rarement vu un corps aller si mal avec un visage). Nous nous entendions très bien, nous nous embrassions, je lui léchais les poils, il me suçait (moi non, parce que je l'avais vu baisser avec quelqu'un d'autre juste avant). D'autres types se joignaient à nous un moment, partaient, revenaient : tout ça était très bien rythmé, plein d'allant, très chaleureux, comme un ballet bien huilé ne serait-ce que par la sueur, la salive, les poppers, le foutre. J'ai tout de même fini par me retirer du jeu parce que je n'en pouvais plus de chaleur.

Encore plus tard, dans une autre pièce, celle qui est en contrebas de la précédente, je me suis encore mêlé de près à plusieurs mecs, dont un impeccable petit blond barbu, poilu, qui me plaisait beaucoup mais qui m'a préféré quelqu'un d'autre. Puis j'ai été happé par un type en blouson de cuir noir, bien foutu, petite moustache noire, un sexe énorme. Celui-là était plein d'enthousiasme et voulait toujours m'embrasser, ce que d'ailleurs il faisait très bien. Malheureusement on était terriblement serrés, on pouvait à peine bouger, il faisait une chaleur épouvantable, je suais sang et eau dans mon blouson et n'arrivais plus à bander très bien. Blouson de cuir noir ne se décourageait pas pour autant, me suçait, me léchait, m'embrassait, se retournait pour que je le baise, bien que je bandasse plus assez pour ça.

À un moment je me suis éloigné, je suis retombé sur le blond barbu, qui

m'excitait beaucoup, mais le blouson de cuir est arrivé, m'a encore présenté son cul. Cette fois je l'ai baisé, pendant qu'il embrassait le blond, que je caressais. J'ai joui en faisant beaucoup de bruit, tout le monde a ri.

Absolument en nage et crevé, je suis redescendu dans la grande pièce du bas. Des mecs dansaient toujours. Au milieu d'eux deux garçons nus, très blancs, pas spécialement excitants, se suçaient l'un l'autre au milieu de la piste, en pleine lumière, et tout le monde avait les yeux rivés là-dessus, bien qu'en soi ça n'ait vraiment rien eu de bien extraordinaire, ni les personnages ni leurs pratiques – je suppose que c'était le flash braqué sur leurs ébats qui les rendait à ce point fascinants. Il y avait là Malcolm. Il y avait aussi Fernando que Dominique ignorait avec soin. Philippe était sans doute parti depuis longtemps : tout ça n'est pas trop son affaire. Tout d'un coup, Blouson de cuir noir m'a sauté dessus, m'a embrassé, s'est agenouillé devant moi pour lécher ma braguette, m'a invité à m'asseoir à côté de lui sur une banquette. Puis il m'a proposé de venir chez lui. C'est alors que j'ai pensé à Maman.

Il était plus de trois heures du matin lorsque Laurent Papillaud rejoignit l'appartement de la rue Doudeauville en taxi. Cette fois, la rue était vraiment déserte, à l'exception de deux Noirs qui s'engueulaient d'un trottoir à l'autre dans une langue incompréhensible.

Papillaud prit mille précautions pour ouvrir la porte sans bruit et ne pas faire craquer le plancher recouvert de lino. Lorsqu'il passa devant la chambre de sa mère, il l'entendit pousser un gros soupir, à travers la porte fermée.

C'était sa manière à elle de lui signifier qu'elle ne dormait pas, ou plus, et qu'elle savait parfaitement qu'il était sorti dès qu'elle avait eu le dos tourné.

Curieusement, Laurent se demanda si la police avait oui ou non donné l'assaut à l'église Saint-Polycarpe et expulsé les deux douzaines de familles qui squattaient l'édifice depuis deux semaines, avec la bénédiction du curé de la paroisse, soucieux de ne pas braquer contre lui les quelques ouailles qui lui restaient encore.

En refermant la porte de sa chambre, Papillaud se demanda une fois de plus pourquoi sa mère ne l'avait jamais interrogé à propos de ses sorties nocturnes, alors que, pour le reste, elle ne supportait pas qu'il lui dissimule quoi que ce soit.

Parfois, il se disait que c'était parce qu'elle savait la vérité, au fond d'elle-même. Ou plus exactement la partie supérieure de la vérité, à savoir que son fils unique n'avait de commerce charnel qu'avec des hommes.

Ou plutôt *essentiellement* avec des hommes.

Car il existait aussi la partie plus profonde, mieux enfouie, de cette même vérité. Et, celle-là, Laurent était bien certain que sa mère en ignorait tout.

Ce qui était hautement préférable.

Lui-même, en principe, préférait ne pas penser à ces zones obscures de sa propre existence. Et il y parvenait presque, en temps ordinaire.

Mais, ce soir, c'était évidemment impossible : trop frais, trop violent, trop présent dans son esprit.

Du reste, maintenant qu'il se trouvait au calme dans sa chambre, comme protégé des méchancetés et de l'absurdité du monde de dehors, il se rendait compte que même au plus fort de l'orgie, rue Notre-Dame-de-Lorette, il n'avait jamais tout à fait cessé de penser à ce qui s'était fortuitement produit dans le Gers, quelques heures plus tôt.

Il n'avait pas cessé de penser à Plieux.

Malgré la fatigue qui plombait ses paupières, Laurent Papillaud s'assit à la minuscule planche de bois fixée au mur et rabattable qui lui servait de bureau. Il mit son ordinateur portable sous tension et entra le mot de passe lui permettant d'avoir accès au journal qu'il tenait régulièrement depuis près de dix ans maintenant.

Ce journal qui était à peu près la seule chose à laquelle sa mère n'ait pas accès. Du moins, c'était à espérer.

Il se mit à taper sur le clavier pour consigner les événements qui avaient émaillé sa soirée.

En se demandant s'il oserait aussi noter ce qui s'était passé la veille au soir.

Chapitre IV



Géraldine Hébert avala la dernière goutte de son café, en se disant qu'il allait faire encore plus chaud que la veille. En ce début d'après-midi, elle était la seule consommatrice, à la terrasse du petit café, situé juste après l'épicerie fine, à l'entrée de la rue principale de Lecture.

Ayant pris pour une fois le volant de leur voiture de location, Liselotte Faarup l'avait déposée devant la cathédrale Saint-Protas Saint-Gervais et l'Hôtel de Ville, avant de repartir dans l'autre sens. Son projet était d'aller voir l'étonnante petite église baroque de Lachapelle, plus au nord sur la route de Beaumont-de-Lomagne.

Quant à Géraldine, même si elle aurait bien aimé passer l'après-midi à jouer les touristes avec son amie, elle n'avait pu résister à l'envie de creuser un peu l'affaire de la jeune scoute étranglée. Et aussi de tâcher de savoir à quoi correspondait cet insigne, ce fameux « cairn » qu'elle avait trouvé entre les pierres de l'escalier du château, à Plieux.

Elle laissa un euro trente dans la petite soucoupe et remonta la rue Nationale, par le trottoir situé à l'ombre, en direction du Cours Gambetta, afin de rejoindre la gendarmerie.

Tout en marchant, elle se demandait comment elle allait s'y prendre, une fois sur place. Après tout, elle n'avait aucun raison de s'intéresser à cette

affaire criminelle. Et, surtout, elle n'y avait aucun droit.

Certes, les rapports entre la gendarmerie et la police n'étaient plus aussi exécrables qu'ils avaient pu l'être par le passé, mais enfin, ce n'était pas toujours l'amour fou non plus. Et elle-même devait bien reconnaître que si, au beau milieu d'une enquête, un gendarme s'était planté devant elle en lui disant : « Coucou ! je suis en vacances, je n'ai rien à faire là, mais comme je suis du métier, j'aimerais bien que vous me disiez où vous en êtes ! », elle l'aurait probablement reçu assez fraîchement.

À moins qu'au lieu d'un gendarme il ne se soit agi d'une mignonne gendarmette souriante et pulpeuse...

Elle n'était plus qu'à une vingtaine de mètres du bâtiment lorsque un couple en sortit et se dirigea droit sur elle, tout en discutant avec une certaine animation. Et Géraldine se dit que le Dieu des flics devait être bien disposé envers elle.

Car le jeune homme souriant et bronzé, aux cheveux bruns et drus, n'était autre que le brigadier qui l'avait renseignée, la veille, à l'entrée de Plieux.

À côté de lui marchait une jeune femme d'environ 25 ans, brune elle aussi, pas très grande et au corps délicieusement vallonné aux bons endroits.

Géraldine se planta au milieu de l'étroit trottoir, avec un grand sourire destiné à attirer l'attention des deux marcheurs. En effet, le grand brun posa sur elle son regard et ses sourcils se froncèrent légèrement, comme ceux de quelqu'un qui cherche à se rappeler un visage ou un nom.

— Vous vous souvenez de moi, brigadier ? demanda Géraldine, dont le sourire avait fait réapparaître la petite fossette de sa joue droite.

Dans les yeux clairs de son vis-à-vis, elle pu voir que la mémoire lui revenait brusquement.

— Mais oui, répondit-il, avec un large sourire : vous êtes la policière en vacances ! Celle qui a essayé de me tirer les vers du nez hier, à Plieux !

— Tirer les vers du nez, vous exagérez ! Mais en effet, je suis bien le lieutenant Hébert, de la Brigade de répression du proxénétisme. Géraldine, pour les gendarmes en civil !

— La BRP ? fit alors la jeune femme brune. Vous voulez dire la Brigade mondaine ?

— Tout juste, oui...

— Je m'appelle Cyrille, se présenta alors le brigadier. Cyrille Vallerargues, pour vous servir. Et voici la plus jolie gendarmette de tout le canton, pour ne pas dire de tout le département du Gers : Coralie Saulieu !

Il y eut un échange de poignées de main. Géraldine eut l'impression que la belle Coralie lui abandonnait la sienne une seconde de plus qu'il n'aurait été convenable, puis elle se dit qu'il fallait qu'elle arrête de fantasmer.

— C'est très joli, Coralie, comme prénom... dit elle seulement. Et surtout

très original.

— Mon père ne jurait que par Balzac, et notamment par les *Illusions perdues*, expliqua la belle brune. Alors, ils m'ont donné ce prénom, que ma mère trouvait elle aussi très « romantique »... sans s'aviser que, dans le roman de Balzac, il désigne une semi-pute ! Enfin, bon...

— Vous veniez à la gendarmerie ? demanda ensuite Cyrille Vallerargues.

— Non, pas du tout, je me promenais et je me suis retrouvée ici par hasard, mentit calmement Géraldine. Et vous ? Vous partez en patrouille ?

— Non, la journée est finie en ce qui nous concerne ! s'exclama joyeusement Coralie Saulieu, en plongeant son regard sombre dans celui de Géraldine. On est sur pied depuis six heures ce matin, faut dire...

— On allait s'offrir quelque chose de rafraîchissant : vous vous joignez à nous ? proposa le jeune brigadier.

— Mais, c'est que... Je ne voudrais pas troubler votre tête-à-tête, minauda Géraldine.

Cyrille Vallerargues arbora une mine comiquement désolée, les yeux levés vers le ciel impérialement bleu :

— Oh, n'ayez aucune crainte : il y a bien longtemps, hélas, que j'ai fait mon deuil de tout tête-à-tête avec cette cruelle et insensible beauté !

— Mais arrête ! protesta Coralie Saulieu en prenant un air faussement fâché. Ce n'est parce que je ne m'intéresse pas *sexuellement* aux hommes que je suis insensible, bordel ! Et encore moins cruelle !

Puis, se tournant vers Géraldine, elle ajouta d'un ton parfaitement naturel :

— Quand je suis arrivée ici, j'ai décidé d'annoncer tranquillement que j'aimais les femmes, histoire de dissiper d'entrée tous les malentendus...

Et c'est d'une voix tout aussi tranquille et calme que Géraldine Hébert lui répondit :

— Vous avez eu bien raison : j'ai fait exactement la même chose quand j'ai intégré la Brigade mondaine et je m'en suis fort bien portée.

Il y eut un court moment de silence trouble, pendant lequel les deux jeunes femmes face à face se regardèrent avec une intensité accrue. Silence finalement rompu, *mezzo voce*, par le jeune brigadier :

— Bon ben, là, du coup, c'est peut-être moi qui vais être de trop, on dirait...

— Wouah l'autre ! s'exclama Coralie, avec un petit clin d'œil complice à l'adresse de Géraldine : regarde-le qui nous fait son petit martyr !

Elle ne semblait même pas s'être rendu compte qu'elle venait de passer tout naturellement au tutoiement...

— Bon, on va se l'écluser, ce godet, au lieu de rester plantés là en plein cagnard ? suggéra Géraldine avec un petit sourire en coin. Allez, tiens, soyons

fous : c'est la police parisienne qui régale, on va dire ! En échange, comme vous êtes les « régionaux de l'étape », en quelque sorte, c'est vous qui décidez de l'abreuvoir...

Les deux autres éclatèrent de rire en même temps, un peu surpris du langage fleuri de leur collègue parisienne. Et c'est pratiquement un trio de vieux copains qui reprit le chemin de la rue Nationale.

Juste après la terrasse où était installée Géraldine une dizaine de minutes plus tôt, les deux gendarmes tournèrent à gauche, dans ce que Géraldine crut d'abord être une étroite ruelle, comme il y en avait beaucoup à Lectoure. Mais elle s'aperçut aussitôt de son erreur : au bout d'une vingtaine de mètres, la ruelle s'élargissaient en une terrasse garnie de tables protégées par de grands parasols rectangulaires. Quatre d'entre elles étaient occupées par des gens finissant leur déjeuner, car l'endroit faisait aussi restaurant.

Les deux gendarmes furent salués comme des habitués par la serveuse blonde, derrière le comptoir installé en plein air, mais tout de même protégé des pluies éventuelles.

— Qu'est-ce que vous prenez, mesdemoiselles ? s'enquit Cyrille Vallerargues.

— Un demi, pour moi, répondit Géraldine, que la soif taraudait depuis un petit moment.

— On se prend un pichet de Tariquet pour deux ? proposa Coralie à son collègue.

Celui-ci fit un signe d'assentiment de la tête et s'occupa de transmettre la commande à la blonde, tandis que les deux filles allaient s'asseoir.

— C'est vrai que tu n'as pas eu de problème quand tu leur as dit ? demanda Coralie dès qu'elles furent installées, l'une en face de l'autre.

Elle n'eut pas besoin de préciser ce qu'elle voulait dire, Géraldine comprit tout de suite qu'elle faisait allusion à la révélation de son homosexualité, lors de son arrivée au 36 quai des Orfèvres.

Les visages de Boris Corentin et d'Aimé Brichot passèrent devant ses yeux et elle eut un petit sourire attendri.

— Le mieux du monde, figure-toi ! répondit-elle en adoptant le tutoiement voulu par Coralie. Il faut dire que j'ai la chance d'avoir deux équipiers en or, vraiment. Et toi ?

Coralie Saulieu haussa ses épaules dénudées avec un petit sourire indulgent :

— Il y en a forcément toujours un ou deux pour me balancer des allusions salaces dès qu'une belle nana se pointe à l'accueil, mais bon : ça reste bon enfant, on va dire. Et sinon, tu...

Elle s'interrompit brusquement et ses pommettes rosirent légèrement. Comme si elle se rendait compte qu'elle était sur le point d'aller trop loin. Ou

trop vite.

— Ben vas-y, l'encouragea Géraldine, en effleurant sa main du bout de l'index. Qu'est-ce que tu voulais me demander ?

— J'ai peur d'être indiscreète...

— Tu voulais savoir si j'étais maquée ? demanda carrément Géraldine, pas gênée du tout, et même plutôt amusée par la situation créée.

— Euh... oui, en quelque sorte...

— La réponse est : affirmatif ! comme on dit chez vous. Depuis plus de deux ans, maintenant...

— C'est la magnifique blonde qui était à côté de vous dans la voiture, hier ? s'enquit Cyrille Vallerargues, qui venait de les rejoindre à la table et était en train de prendre place à côté de sa jeune collègue.

— Tout juste, brigadier ! Et puisque Coralie et moi avons commencé, je propose qu'on se tutoie aussi, non ?

— D'accord pour moi ! En tout cas, pour votre... votre amie, je dois dire que je suis considérablement jaloux : elle est vraiment sublime !

— Merci...

— Elle est vraiment si belle que ça ? voulut savoir Coralie, sans avoir l'air d'y toucher.

— Encore plus ! s'exclama Cyrille avec un enthousiasme qui n'était pas feint.

Et il ajouta étourdiment :

— D'ailleurs, tu devrais la rencontrer, je suis sûr et certain qu'elle te plairait !

— Eh ! oh ! doucement ! protesta Géraldine avec un petit sourire. Je ne suis pas si pressée que ça de me fabriquer une concurrence, moi !

Les filles rirent toutes les deux de la confusion qui se peignait sur les traits virils et avenants du brigadier. L'arrivée de la barmaid fit diversion.

— Et sinon, qu'est-ce qui t'a décidé à venir passer tes vacances par chez nous ? demanda Coralie, après avoir avalé une gorgée de vin blanc.

En quelques phrases, Géraldine Hébert leur expliqua dans quelles circonstances elle était déjà venue à Plieux, ce qui lui avait donné envie d'y revenir avec Liselotte.

— Ah, mais oui, je me rappelle, cette affaire ! s'exclama Cyrille Vallerargues. Un malheureux retrouvé mort et émasculé dans le jardin du château de Plieux. Je me souviens aussi que l'affaire était rapidement passé dans les mains des fl... de la police, mais je ne savais pas que c'était des « peintures » de Paris qui étaient venues !

— Oh, des peintures, faut pas pousser ! rigola Géraldine, en reposant son demi sur la table. On essaie de faire correctement le job, ni plus ni moins.

Comme vous, je suppose. Sauf que, nous, on est spécialisé dans le malade sexuel, c'est toute la différence...

Géraldine sentit qu'elle tenait sa transition pour aborder le sujet qui l'intéressait, et elle enchaîna :

— Cela étant, vous aussi, ça vous arrive, de devoir résoudre des affaires de sexe, si j'ai bien compris...

Coralie Saulieu la regarda d'un air interrogatif.

— Ben oui, reprit Géraldine, avec un petit sourire innocent : la fille d'hier, retrouvée dans un conteneur, à Plieux, elle a bien été violée avant d'être étranglée, non ?

— Nous y voilà ! fit Cyrille Vallerargues sur un ton légèrement sarcastique.

— Ça veut dire quoi ? s'enquit Géraldine, le sourcil droit relevé derrière ses petites lunettes rondes.

— Ça veut dire, ma chère, que je ne crois pas du tout fortuite notre rencontre de tout à l'heure ! Tu te dirigeais vers la gendarmerie, parce que tu espérais bien en savoir un peu plus sur cette affaire !

Géraldine Hébert faillit se lancer dans une grande protestation indignée. Au lieu de ça, elle eut un petit sourire malicieux et dit :

— Bon, OK, j'avoue tout ! C'est vrai que j'avais envie d'avoir un peu plus de détails. Mais c'est normal que ça m'intéresse, non ? C'est tout de même mon pain quotidien, les affaires de ce type. Et puis, qui sait ? Je pourrais peut-être vous faire profiter de mon expérience dans ce domaine et vous aider à boucler plus vite l'enquête : ce ne serait pas trop mauvais pour votre tableau d'avancement, si ?

Les deux gendarmes échangèrent un rapide coup d'œil. Apparemment, le dernier argument balancé par Géraldine était en train de porter.

— C'est pas faux... murmura Coralie à l'adresse de son collègue, comme pour l'encourager à parier.

Le jeune brigadier resta silencieux quelques secondes, la tête légèrement penchée vers son verre de vin à demi bu. Les deux filles se gardèrent bien d'interrompre ses réflexions par une remarque incongrue.

Cyrille Vallerargues finit par relever le menton.

— Après tout, je ne vois pas quel mal il y aurait à te donner deux ou trois éléments de l'enquête, laissa-t-il tomber. D'autant qu'on ne peut pas dire qu'elle ait avancé à pas de géant, cette enquête, pour le moment...

Géraldine Hébert passa aussitôt à l'offensive :

— Qui a découvert le corps ?

— Les employés du Sictom, répondit le brigadier.

— Syndicat intercommunal de traitement des ordures ménagères... crut

bon de glisser Coralie Saulieu, en guise d'explication.

— Ils venaient pour vider les conteneurs et ils ont eu la surprise de leur vie en ouvrant celui qui était le plus éloigné de la route, reprit Vallerargues.

— La fille était nue ou habillée ?

Ce fut Coralie qui répondit :

— Habillée : elle portait son costume de caravelle. Enfin, de scoute, quoi... En revanche, elle ne portait pas ses sous-vêtements : ils étaient dans sa poche.

— Elle a dû lutter contre son agresseur, précisa Cyrille Vallerargues, car sa veste portait une déchirure, à hauteur de sa poche de poitrine.

Une petite lumière rouge s'alluma dans le cerveau de Géraldine Hébert.

— Une déchirure ? releva-t-elle. Vous savez à quoi elle correspond ?

Ce fut une fois encore Coralie Saulieu qui répondit :

— D'après la responsable du groupe, que nous avons évidemment interrogée, on a dû lui arracher son cairn. Il s'agit d'un insigne qui...

— Je sais ce que c'est, la coupa doucement Géraldine. Et vous l'avez retrouvé, ce cairn ?

Elle se doutait déjà de la réponse, dans la mesure où elle aurait parié à peu près n'importe quoi que l'insigne arraché à Vanessa Doumargue était celui qu'elle avait retrouvé entre deux pierres, au rez-de-chaussée du château de Plieux.

Et qu'elle se félicitait d'avoir ramassé et conservé.

Elle hésita une seconde ou deux sur la conduite qu'elle devait adopter : jouer franc-jeu avec ses nouveaux amis gendarmes et leur en parler, ou bien garder – au moins pour le moment – sa découverte pour elle ?

Après avoir mentalement tenu une mini-conférence avec l'esprit de Boris Corentin, elle choisit de se taire. À la place, elle enchaîna avec une autre question :

— Et à la chartreuse, personne n'a rien vu ni rien entendu ? Il a quand même bien fallu qu'elle sorte, pour aller se faire violer et tuer, non ?

— Rien ! répondit le brigadier. D'abord, toutes ces filles sont plus ou moins choquées, et on les comprend, par ce qui est arrivé. Et notamment la jeune Danoise qui partageait la chambre de la victime : même elle n'a rigoureusement rien entendu, d'après ce qu'elle dit. Vanessa et elle se sont couchées au moment de l'extinction des feux et, le lendemain matin, le lit de Vanessa était vide. Point barre.

Soudain, Géraldine Hébert, qui venait de sortir son téléphone portable de sa poche, se leva de sa chaise et sourit aux deux autres :

— Avec tout ça, j'ai failli oublier le coup de fil que je devais passer ! Vous permettez une seconde ?

Elle s'éloigna de quelques mètres vers la rue Nationale et enfonça la touche « mémoire » qui correspondait au numéro de Liselotte. En priant pour que celle-ci ne soit pas sur messagerie et prenne la communication.

Elle entendit la voix douce de sa compagne juste après la troisième sonnerie :

— Géraldine ? Ah ! je suis contente ! Je viens juste de sortir de l'église de Lachapelle : il faut absolument que tu voies ça, c'est extraordinaire ! Imagine une espèce de...

— Liselotte, mon amour, on en parlera plus tard, si tu veux bien, la coupai tendrement Géraldine. Pour le moment j'ai un grand service à te demander...

— Ah ? Eh bien, dis...

— Voilà. Je viens d'apprendre que la fille qui partageait la chambre de celle qui s'est fait violer et étrangler *est une Danoise* ! Du coup, je me disais que ce serait pas mal si tu pouvais entrer en contact avec elle, sous prétexte de rencontrer une compatriote, de parler ta langue, je ne sais pas moi... Et que tu essaies de la faire parler.

— Pourquoi ? Tu crois qu'elle aurait des choses à dire ?

— J'en sais rien, ma toute belle, mais je trouve quand même bizarre que sa compagne de chambre ait pu se relever, s'habiller et se barrer sans qu'elle n'entende rien, comme elle l'a dit aux gendarmes. Enfin, oui, c'est possible, mais j'aimerais bien que tu essaies de t'en assurer, si c'est possible.

— D'accord, je veux bien essayer : je file à Plieux tout de suite. On se retrouve où et comment, vu que tu n'as pas de moyens de te déplacer ?

Géraldine Hébert ne réfléchit qu'une seconde ou deux avant de répondre :

— Rejoins-moi à partir de sept heures à l'hôtel Bastard, à Lectoure : je t'invite à dîner !

— Chouette ! s'exclama la Scandinave d'une voix joyeuse, avant de raccrocher.

Géraldine Hébert s'était soudain souvenue que Boris Corentin et elle avaient fait un excellent dîner au

Bastard, lors de leur premier passage dans le Gers.

*

* *

Il était presque sept heures vingt lorsque Géraldine Hébert, guidée par la patronne de l'hôtel, pénétra dans la salle à manger du Bastard. Par chance, Liselotte n'était pas encore arrivée : Géraldine détestait être en retard et encore plus « faire attendre son monde », comme disait son père.

Comme seules deux tables étaient déjà occupées, elle eut le choix, lequel se porta sur la petite table carrée se trouvant dans l'un des angles, à droite de la cheminée. Elle prit place de façon à faire face à la grande porte d'entrée.

Se doutant bien que Liselotte n'allait pas tarder à arriver, elle commanda tout de suite une bouteille de chablis – un premier cru de chez Fourchaume qu'elle avait tout de suite repéré sur la carte des vins : c'était amusant au début, les petits blancs locaux, mais on s'en lassait vite...

Le sommelier déploya mille grâces pour elle, lorgnant assez peu discrètement dans le décolleté de Géraldine. Laquelle, bonne fille, le laissa se rincer l'œil, tandis qu'il lui débouchait sa bouteille et lui versait quelques gouttes du vin doré et lumineux dans son verre.

— Il est parfait, merci... approuva Géraldine après avoir goûté le divin breuvage.

Une fois seule, la jeune femme savoura la première vraie gorgée de chablis en fermant à demi les yeux. Elle se sentait merveilleusement bien, ce soir. Comme presque toujours lorsqu'elle attendait Liselotte et guettait son arrivée imminente. Parfois, lorsque celle-ci arrivait rapidement, Géraldine se sentait presque frustrée de ces moments d'attente...

Pour meubler le temps, elle repassa dans son esprit les événements de l'après-midi.

Cyrille Vallerargues et Coralie Saulieu ne lui avaient pas appris grand-chose de plus, à propos du meurtre de Vanessa Doumargue. L'enquête de voisinage, pour l'instant, n'avait rigoureusement rien donné : personne n'avait vu ni entendu l'adolescente quitter la chartreuse, nul ne l'avait vue dans le village. Et nul non plus n'avait enregistré la moindre présence suspecte, aux heures approximatives où la malheureuse avait été violée puis étranglée.

D'après les premières expertises du médecin légiste chargé de l'autopsie, cette mort avait dû survenir entre dix heures du soir et une heure du matin.

À part ça, Géraldine avait passé deux excellentes heures en compagnie des deux jeunes gendarmes. Les choses s'étaient un peu compliquées lorsque Cyrille Vallerargues était rentré chez lui, laissant les deux femmes en tête à tête.

Car, dès cet instant, Coralie Saulieu s'était montrée beaucoup plus tendre envers Géraldine, pour ne pas dire franchement entreprenante sur la fin. Et cette dernière avait dû déployer des trésors de diplomatie pour repousser ses avances sans la blesser.

Exercice d'autant plus difficile et délicat qu'elle-même était loin de rester insensible au charme et à la sensualité qui se dégageaient de la gendarmette...

Géraldine fut tirée de ses pensées par une vision ; celle d'une superbe fille blonde et souriante s'encadrant dans la porte ouverte de la salle à manger.

C'était Liselotte.

À son regard pétillant et au rose qui colorait ses pommettes ordinairement pâles, Géraldine comprit que sa compagne était excitée par quelque chose. Et, le temps que la Danoise traverse la salle à manger pour rejoindre leur table, elle espéra que cette excitation soit en rapport avec ce qu'elle lui avait demandé d'accomplir pour elle.

Avant même que Liselotte fût parvenue jusqu'à elle, Géraldine lui emplit aux deux tiers son verre de vin blanc et remit la bouteille dans son seau.

Avant de s'asseoir, Liselotte se pencha vers elle et effleura furtivement ses lèvres des siennes.

Lorsqu'elles étaient en public, les deux jeunes femmes avaient pour ligne de conduite de ne pas dissimuler l'amour qui les unissait, mais en évitant tout de même de se conduire « comme des guenons en rut », selon l'expression forte et imagée de Géraldine elle-même.

Les deux jeunes femmes prirent le temps de trinquer et, les yeux dans les yeux, de boire ensemble une gorgée de vin, avant de se lancer dans le vif du sujet.

— Alors ? demanda simplement Géraldine.

— Alors, j'ai eu de la chance, répondit Liselotte, en reposant son verre sur la nappe immaculée. Au moment où j'arrivais à Plieux, une sorte de minibus était en train de déposer les filles en uniforme devant la chartreuse. J'ai attendu que les deux adultes responsables soient entrés, puis j'ai abordé le groupe de trois filles qui s'étaient attardées dans la rue. Je leur ai demandé s'il y avait une certaine Mette parmi elles. Évidemment elles m'ont dit que oui.

— Évidemment... souigna machinalement Géraldine, en reprenant son verre.

— Je leur ai dit que j'aimerais bien lui parler, parce que j'étais Danoise moi aussi, que ça me ferait plaisir de parler un peu ma langue, *et patati et patata*, comme vous dites ici. Elles sont allées la prévenir et Mette est sortie de la chartreuse presque aussitôt. Visiblement, ça lui faisait très plaisir de me rencontrer. Elle était presque soulagée, même.

— Et ensuite ? Elle t'a dit des choses ? la pressa Géraldine, en essayant de ne pas trop laisser voir son impatience.

— Ça, pour m'en dire, elle m'en a dit... Tu veux tous les détails ou juste l'essentiel ?

— L'essentiel d'abord, les détails plus tard éventuellement, répondit très vite Géraldine.

Liselotte se pencha par-dessus la petite table et fit baisser sa voix de deux tons :

— Avant-hier soir, Vanessa et Mette ont quitté ensemble la chartreuse aux environs de dix heures du soir, en cachette de tout le monde ! lâcha Liselotte, les yeux brillants.

— Pour aller où ?

— Elles s'étaient mis en tête de s'offrir une petite visite nocturne du château de Plieux, figure-toi ! Simplement parce que Vanessa avait entendu le couple qu'on a rencontré hier parler d'une soirée qu'ils allaient passer à Bordeaux. Donc, elle savait que le château serait vide et elle avait repéré où ils planquaient la clé, lorsqu'ils sortaient séparément.

— Voilà ce qui explique que j'ai trouvé l'insigne à l'intérieur du château ! s'exclama Géraldine, d'une voix un peu trop forte, qui fit tourner la tête des autres dîneurs dans leur direction.

Elle reprit un ton plus bas :

— Mais alors, ton amie Mette doit tout de même bien savoir ce qui est arrivé à sa copine, puisqu'elles étaient ensemble ! Ou au moins en avoir une idée, si elle...

— Attends, laisse-moi finir ! l'interrompt Liselotte, sur le même ton de conspirateur. Ce que Mette a eu un peu plus de mal à m'avouer, mais qu'elle a tout de même fini par dire, c'est que, une fois à l'intérieur du château, Vanessa s'était livrée sur elle à une opération de séduction en règle... et qu'elles avaient fini par baisser ensemble, sur le lit des propriétaires, dans la chambre du deuxième étage !

— Le scoutisme mène à tout... soupira Géraldine, avec un petit sourire indulgent. Cela étant, ça n'explique pas pourquoi ton amie Mette semble n'être au...

— Attends ! Quand elles ont eu fini de s'envoyer en l'air, Mette a commencé à trouver que ça suffisait et qu'il serait temps de rentrer. Elle m'a dit que le silence qui régnait dans le château commençait à lui faire un peu peur. Bref, elle a déclaré qu'elle voulait s'en aller.

— Et Vanessa est restée ! conclut Géraldine, qui commençait à comprendre ce qui avait pu se passer.

— Exact ! confirma Liselotte, après avoir pris une nouvelle gorgée de vin. Vanessa lui a déclaré qu'elle restait encore un peu parce qu'elle voulait *se promener nue dans le château* ! Mette s'est donc rhabillée et est rentrée seule à la chartreuse. Elle s'est rapidement endormie et le lendemain... eh bien, la suite, tu la connais.

— Pourquoi n'a-t-elle rien dit aux gendarmes qui sont venus interroger tout le monde ?

Liselotte eut un petit haussement d'épaules :

— Elle a eu peur. Elle était paumée, elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Et puis, elle ne tenait pas tant que ça à avouer ce que Vanessa et elle avaient fait ensemble sur le grand lit du second étage...

— Ouais, on peut la comprendre... admit Géraldine, l'air de plus en plus préoccupé.

— Et maintenant, tu comptes faire quoi ? lui demanda alors Liselotte, en posant sa main sur la sienne.

— C'est bien la question que j'étais en train de me poser, imagine-toi ! J'ai deux solutions : soit j'avertis tout de suite mes nouveaux amis de la gendarmerie...

— Ah, parce que tu as des amis à la gendarmerie maintenant ? C'est nouveau, ça...

— Ça date de cet après-midi, je te raconterai, éluda Géraldine. Bref : sois je les appelle pour leur dire ce que tu viens de me raconter et on les laisse se dépatouiller avec ça. Soit...

Géraldine Hébert marqua un petit temps d'arrêt, suffisant pour que Liselotte Faarup puisse glisser, avec un petit sourire tendrement moqueur :

— Soit tu vas te prendre pour Boris Corentin et tenter de poursuivre ta petite enquête de ton côté ! Te connaissant, je vois de quel côté tu vas tomber...

— Je sais bien que ce n'est pas raisonnable... commença Géraldine avec elle aussi un petit sourire.

— Pas raisonnable mais tentant, c'est ça ?

— Tu as tout compris, mon amour ! acquiesça Géraldine. Pour le moment, je ne vois que trois hypothèses. La première, c'est que Vanessa ait été surprise dans le château par ses occupants actuels et que ça ait dégénéré entre eux.

Liselotte fit la moue.

— Moi non plus je n'y crois pas trop s'empressa d'ajouter Géraldine, mais on ne doit jamais négliger une piste. La deuxième hypothèse est que Vanessa se soit fait agresser sur le chemin du retour, entre le château et la chartreuse.

— Sans que personne ne voie ni n'entende quoi que ce soit ? dit aussitôt Liselotte. Et puis, tu oublies l'insigne : tu l'as trouvé *dans* le château !

— Bravo ! tu ferais une excellent fliquette ! se moqua gentiment Géraldine. Il ne reste donc que ma troisième hypothèse : Vanessa a été violée et étranglée alors qu'elle se trouvait encore dans le château !

— Oui mais... par qui ?

— C'est justement ce qu'il faut trouver maintenant, conclut Géraldine, en vidant son verre de chablis.

Chapitre V



Lorsque la poignée de la porte de la salle de bain s'abaissa, Laurent Papillaud sentit son cœur se mettre à cogner dans sa poitrine, aussi fort que s'il voulait en sortir.

Elle allait apparaître !

Encore une seconde ou deux et son rêve allait se matérialiser, là, sous ses yeux.

Ensuite... Ensuite, il ferait ce qu'il avait prévu de faire et, peut-être, il serait enfin délivré.

Après quinze ans de souffrances, quinze ans à s'en taper la tête contre les murs.

La fille qui était encore derrière la porte lui avait dit s'appeler Ophélie, lorsqu'il était entré en contact avec elle, sur un *chat* internet où de nombreuses filles venaient, en termes plus ou moins explicites, « proposer leurs services » aux internautes en mal d'amour. Évidemment, Papillaud se doutait bien qu'elle devait plutôt s'appeler Stéphanie ou Laetitia, mais il s'en fichait royalement. D'autant plus qu'avant de fixer finalement les modalités de leur rencontre, il lui avait demandé de s'appeler Marie-Pierre, pour le temps qu'ils passeraient ensemble. Elle n'y avait vu aucun inconvénient, bien entendu : du

moment que le type payait la somme demandée...

Sur le *chat*, elle lui avait dit être blonde, mince, mais avec une belle poitrine. Elle avouait 22 ans, mais, avait-elle précisé aussitôt, « elle en paraissait à peine 17 »...

C'est cette précision, justement, qui avait enflammé les sens et l'imagination de Laurent Papillaud. Lorsqu'il avait accepté de déboursier la coquette somme de cinq cents euros pour une heure en tête à tête, mais précisé qu'il ne pouvait pas la recevoir chez lui et qu'il avait horreur de l'hôtel, Ophélie avait finalement accepté de lui donner rendez-vous non pas chez elle, mais dans le studio de la rue Rambuteau que sa copine Samantha (en réalité Emmanuelle...) louait et utilisait pour recevoir ses clients et qu'elle avait accepté de lui prêter en début d'après-midi, n'importe quel jour, elle-même ne s'y trouvant jamais avant quatre heures.

Et c'est précisément là, dans cette grande pièce claire, au quatrième étage, que Laurent Papillaud se trouvait maintenant, assis dans l'unique fauteuil, face au grand lit sur lequel, dans quelques minutes...

La porte de la salle de bain s'ouvrit en grand et « Marie-Pierre » apparut, appuyée d'un bras au chambranle, légèrement déhanchée, souriante.

Laurent Papillaud crut qu'il allait se mettre à pleurer. Des larmes à la fois délicieuses et terriblement douloureuses. Des larmes qui remontaient de très profond, de bien plus loin que ses propres yeux.

La jeune prostituée, à qui en effet on aurait pu donner 17 ans (mais avec un peu de bonne volonté tout de même...) était vêtue d'une chemise rouge, d'une jupe beige, de chaussures à talons plats et de chaussettes de la même couleur terne que sa jupe. Autour de son cou gracile, elle avait noué un foulard torsadé jaune et rouge.

Elle portait l'uniforme réglementaire des « caravelles », nom donné aux filles scoutes entre 14 et 18 ans.

— Je te plais, mon chéri ? murmura Ophélie, en s'avançant vers lui d'une démarche un peu trop ondulante pour être celle d'une authentique scoute.

En une seconde, tout sentiment de réalité fut balayé dans l'esprit de Laurent Papillaud. Il oublia les acrobaties financières qu'il avait dû réaliser pour soustraire les cinq cents euros réclamés de son compte-épargne sans que sa mère ne s'en aperçoive, il oublia son travail médiocre, il oublia la rue Doudeauville, il oublia le trois-pièces du second étage et son lit d'adolescent.

Il parvint même, presque, durant un court moment, à oublier l'existence de sa mère.

Lorsque la jeune prostituée fut juste devant lui, il se laissa tomber au bas du fauteuil et, à genoux sur la moquette passablement élimée, enserra ses cuisses de ses bras, posa sa joue brûlante sur son ventre. Et il explosa en gros sanglots, muets mais irrépressibles, tandis qu'Ophélie, un peu prise de court par cette réaction inattendue, se mettait à lui caresser doucement les cheveux.

Au bout de quelques secondes, sentant les mains de son client quitter le creux de ses genoux pour remonter le long de ses cuisses et venir emprisonner ses fesses menues, elle se sentit soulagée : on en arrivait à des pratiques beaucoup plus courantes, une situation qu'elle maîtrisait parfaitement pour l'avoir souvent connue.

Tout en laissant son client lui pétrir fiévreusement la croupe, elle prit l'initiative de défaire les deux premiers boutons de sa chemise rouge, afin que, s'il le désirait, il puisse aussi atteindre facilement ses seins aux larges aréoles roses.

Comme son client le lui avait expressément demandé, elle n'avait mis ni soutien-gorge ni culotte.

Soudain, sans que rien l'ait laissé prévoir, elle se sentit empoignée à pleins bras et jetée à plat dos sur le lit. Elle poussa un petit cri de surprise, qui fut suivi par un petit rire ravi lorsqu'elle découvrit le visage congestionné et les yeux avides de son client.

Elle avait toujours adoré déclencher le désir des hommes. Et elle s'était aperçue très vite que le fait de se faire payer par eux ne diminuait pas du tout ce plaisir, bien au contraire.

Pourtant, c'était la première fois qu'elle voyait sur un visage masculin l'expression d'une telle allégresse, d'un tel bonheur presque surhumain. Et elle s'en sentit touchée.

Laurent Papillaud, lui, contemplait le corps offert de sa partenaire, sa jupe beige retroussée très haut sur ses cuisses, laissant deviner le triangle doré de son intimité, sans pratiquement le voir.

Il était comme aveuglé par le sentiment de triomphe qui venait de s'emparer complètement de lui, au moment où, étreignant « Marie-Pierre », il avait pris conscience d'une chose extraordinaire.

Il bandait !

Pour la première fois depuis 15 ans, pour la première fois depuis cette horrible et fatidique nuit, il parvenait à bander pour le corps d'une fille, *dans des conditions normales* !

Et rien ni personne, il en était certain, aucune force maléfique ne pourrait l'empêcher de la posséder !

Mais pourquoi n'avait-il pas eu cette idée géniale plus tôt ? Pourquoi avait-il attendu toutes ces années avant d'aller acheter la seule chose capable de rompre l'atroce enchantement, le sort jeté sur lui ?

Un costume scout ! Le costume des caravelles !

Papillaud se laissa tomber à genoux de nouveau et, avec une sorte de râle d'agonie heureuse, plongea son visage cramoisi entre les cuisses complaisamment ouvertes de la jeune prostituée, dardant sa langue dans le

fouillis de poils blonds qui ombrail le bas de son ventre.

— Petit cochon, va ! murmura celle-ci, avec une sorte de tendresse, de commande mais plutôt convaincante. Tu l'aimes, mon petit bijou ?

Papillaud, tout à son rêve, ne l'entendit même pas. Il touchait au but ! Il léchait le sexe de Marie-Pierre, quinze ans après ! Et elle le laissait faire ! Peut-être même qu'elle allait jouir, comme la première fois, plus fort même ! Mais aujourd'hui, ce serait à son initiative à lui !

Tout en continuant de fouiller de la langue et des lèvres les replis tendres et nacrés du sexe féminin, Laurent Papillaud avait entrepris de se dégrafer, avec des gestes rendus fébriles par son trop grand désir.

Il y parvint tout de même et, quand ce fut fait, quand son membre dur comme du bois fut à l'air libre, il se redressa, bien décidé à posséder cette Marie-Pierre consentante, offerte, pantelante, et à la faire crier de plaisir, à la soumettre à ses désirs à lui !

Papillaud allait se jeter sur le corps de sa partenaire afin de la pénétrer, lorsqu'il croisa son regard. Un regard qui, de son visage en surplomb, venait de descendre rapidement vers son sexe dressé et dur.

Dressé et dur, mais ridiculement petit, à peine six centimètres : il l'avait mesuré avec désespoir et rage plus de cent fois, depuis sa puberté.

Le sourire ironique n'avait éclairé le visage de la jeune prostituée blonde que durant une seconde ou deux, peut-être même pas. Mais Laurent Papillaud l'avait vu. Il ne pouvait pas faire comme s'il ne l'avait pas vu.

Immédiatement, il sut que tout était perdu. Déjà il sentait que ce sexe ridicule qui était le sien commençait de s'amollir, de se rétracter, lui déjà si petit.

Une fois de plus, Marie-Pierre triomphait de lui ! Une fois de plus, elle l'humiliait ! Mais non, il ne la laisserait pas le détruire une seconde fois ! Il allait lui faire payer une bonne fois pour toutes ces années de souffrance atroce !

Comme les autres avant elle...

Lorsque son client sauta sur elle, Ophélie crut d'abord, comme il était naturel qu'il le fît, qu'il voulait consommer séance tenante ce pour quoi il avait payé.

Elle en était à se dire que, vu son degré d'excitation, elle allait les gagner très vite, ses cinq cents euros, lorsqu'elle croisa son regard.

Ce qu'elle y lut n'était pas du désir, mais de la haine. Une haine farouche, démente, à peine humaine.

Saisie par une peur abjecte, totale, elle voulut à la fois se dérober et se mettre à hurler.

Elle ne parvint à faire ni l'un ni l'autre.

Non seulement son client venait de se laisser tomber lourdement sur elle,

lui interdisant toute possibilité de mouvement, mais il y avait aussi les deux mains qu'il avait en même temps refermées autour de son cou.

Et qu'il serrait inexorablement, avec une force qu'on n'aurait pu lui soupçonner – et qu'il ne devait d'ailleurs pas avoir lorsqu'il était dans son état normal.

Comme l'un de ses bras était resté libre, Ophélie tenta d'agripper son agresseur par les cheveux afin de l'éloigner de lui. Elle y parvint en effet... mais la poignée de cheveux lui resta dans la main, sans que l'homme auquel elle venait de les arracher ne paraisse même sentir la moindre douleur !

Et il continuait à lui serrer le cou, toujours plus fort, comme un étoupe mécanique et inexorable.

Ophélie vit une sorte de voile gris mêlé de rouge passer devant ses yeux. Et elle comprit avec terreur qu'elle était en train de s'asphyxier.

Qu'elle allait mourir, tuée par ce dingue.

Sans bien avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle étendit son seul bras libre loin d'elle vers la droite. Ses doigts se refermèrent sur quelque chose. Quelque chose de dur, de froid et d'assez gros.

Dans un sursaut désespéré, alors qu'elle avait déjà l'impression que sa tête était sur le point d'éclater, Ophélie souleva ce qu'elle venait d'agripper et, de tout ce qui lui restait de force, abattit l'objet sur le crâne de son étrangleur.

Celui-ci poussa un grognement sourd, Ophélie sentit la pression meurtrière de ses deux mains se relâcher quelque peu autour de son cou.

Levant le bras, elle frappa une seconde fois.

Puis une troisième.

Et peut-être d'autres encore, elle ne savait plus ce qu'elle faisait au juste.

Elle ne s'arrêta de frapper que lorsqu'elle prit conscience que les mains de l'homme avaient glissé de son cou. Et que le corps sur le sien était totalement inerte.

D'un violent coup de rein et de genoux, elle le fit glisser sur le côté et bondit hors du lit, les nerfs tellement à vif qu'elle faillit se mettre à hurler. Parvenant à se calmer un tant soit peu, elle vit que ce qu'elle tenait à la main était une statuette de bronze d'une trentaine de centimètres de haut, dans le goût du XIX^e siècle, représentant une femme à demi dénudée.

Elle constata aussi que, sur le lit, son agresseur ne remuait plus du tout. Et qu'il présentait déjà une superbe bosse violacée sur le dessus du crâne, bien visible à travers ses cheveux blonds et clairsemés.

Elle crut pendant une seconde ou deux qu'elle l'avait tué, mais elle finit par voir qu'il respirait encore.

Alors, telle une folle, elle courut vers la salle de bain, tout en arrachant les vêtements scouts qui couvraient son corps. Elle sauta dans son jean, passa son tee-shirt avec une hâte fébrile et se rua de nouveau dans la pièce principale du

studio.

L'homme qui avait failli la tuer ne bougeait toujours pas. En revanche il s'était mit à geindre faiblement.

Ophélie se dit qu'il fallait à tout prix se tirer d'ici avant qu'il ne se réveille !

Elle se précipita vers la porte, l'ouvrit et bondit vers l'escalier, en oubliant complètement la clé qu'elle avait laissée dans la serrure, à l'intérieur. Elle n'avait qu'une idée en tête, mais qui occupait la totalité de son cerveau : mettre le plus de distance possible entre elle et ce dangereux malade.

Ce n'est que lorsqu'elle déboucha dans la rue Rambuteau, constatant qu'elle était pleine de monde et que tout continuait normalement dans le monde réel, qu'elle reprit plus ou moins ses esprits. En la croisant, deux ou trois personnes la regardèrent bizarrement, et elle se dit qu'elle devait avoir l'air d'une folle échappée de l'asile.

Bizarrement, cette pensée la réconforta un peu. Juste assez pour l'empêcher de se mettre à hurler comme elle en avait une furieuse envie, contrecoup du choc qu'elle venait de subir, en voyant sa mort arriver.

Brusquement, ses jambes cessèrent de vouloir la porter et, s'il n'y avait pas eu ce capot de voiture pour y poser ses fesses, elle se serait certainement écroulée sur le trottoir.

Le cerveau encore bouillonnant de terreur, Ophélie ne savait absolument pas quoi faire. D'un côté, elle se disait qu'il fallait absolument qu'elle s'éloigne, que le fou assassin pouvait descendre à tout moment et...

D'un autre côté, l'idée de rentrer chez elle la plongeait dans l'angoisse. Contre toute vraisemblance, elle s'imaginait que son agresseur connaissait tout de sa vie et qu'il saurait la retrouver quel que soit l'endroit où elle irait se terrer : chez elle, chez ses parents, chez n'importe lequel de ses amis, chez...

C'est alors qu'une idée lui traversa l'esprit. D'un bond elle fut sur ses pieds.

Rue de Turbigo ! Elle était à deux pas de la rue de Turbigo ! Là où ce flic lui avait dit qu'il habitait. Elle avait même noté le numéro, quelque part sur une page de son petit carnet !

Il l'avait bien tirée d'affaire, six mois plus tôt, lorsque trois « cailleras » avaient prétendu se l'envoyer gratuitement, sous prétexte qu'elle était « une sale taspé de Française », comme ils lui avaient jeté au visage.

Ils allaient l'entraîner sous une porte cochère, lorsque la silhouette athlétique avait surgi de l'ombre et s'était interposée entre eux et elle. Les trois blacks avaient commencé par se montrer menaçants et agressifs avec le nouvel arrivant. Mais quand les deux premiers s'étaient retrouvés affalés sur le trottoir, le troisième avait pris ses jambes à son cou sans demander sa part des réjouissances.

C'est seulement après qu'il l'eut raccompagnée jusqu'à la porte de son immeuble qu'Ophélie avait appris de sa bouche que son sauveur était flic.

Il lui avait donné sa carte en lui disant que le jour où elle aurait des problèmes, elle pourrait toujours faire appel à lui, qu'il essaierait de l'aider. Ophélie était même surprise de se souvenir encore de son nom.

Il s'appelait Boris. Boris Corentin.

*

* *

Il était moins de huit heures du soir lorsque le commandant de police Boris Corentin, le plus brillant élément des «Affaires recommandées», la section reine de la célèbre Brigade mondaine, pénétra dans l'immeuble de la rue de Turbigo où se trouvait son appartement de célibataire depuis de nombreuses années.

C'était l'avantage du mois d'août: les maniaques sexuels semblaient faire relâche, ou bien s'être transportés sous des cieux plus cléments. En tout cas, l'emploi du temps des policiers de la BRP, nom moderne de la Brigade mondaine, n'était pas surchargé, et ils pouvaient – une fois n'est pas coutume – se permettre de rentrer chez eux à des heures décentes.

Arrivé sur son palier, Boris Corentin fut un peu surpris d'y découvrir une jeune femme blonde, blottie plutôt qu'assise sur la première des marches conduisant à l'étage supérieur.

— Boris ! enfin vous êtes là ! dit-elle en se levant d'un bond. J'ai cru que vous n'arriveriez jamais...

Son visage très jeune, presque enfantin, lui dit quelque chose, ainsi que sa voix, un peu rauque. Aussitôt, sa formidable mémoire, aussi rapide et précise qu'un processeur Intel de dernière génération, se mit en mouvement.

Au moment où la jeune femme demandait : « vous ne me reconnaissez pas ? », son identité s'afficha sur l'écran invisible, impalpable de son esprit.

— Laurence Cazenove ! dit-il avec un petit sourire. Nom « de guerre » : Ophélie. Eh bien, si je m'attendais à vous trouver sur mon paillason ce soir ! Vous allez bien ?

Au moment même où il posait la question, Corentin réalisa que la jeune prostituée roulait des yeux de bête traquée et qu'elle semblait sous le coup d'une émotion aussi intense que désagréable, voire traumatisante.

Son sourire disparut. Il ouvrit sa porte, qu'il ne fermait jamais à clé, et, prenant Laurence/Ophélie par les épaules, il l'entraîna à l'intérieur de son grand studio :

— Venez, on va se prendre un verre et vous allez me raconter ce qui ne va

pas...

Laurence Cazenove prit place dans le fauteuil Voltaire que lui désignait Boris Corentin, ce même fauteuil qui avait été cassé quelques années plus tôt par Aimé Brichot, lequel avait eu l'élégance de le faire réparer à ses frais.

— J'ai une bouteille de champagne au frais : ça vous ira ? demanda Boris Corentin depuis la petite cuisine.

— Ah oui, un peu de champagne, c'est exactement ce qu'il me faut, après un truc pareil ! approuva la jeune femme.

— C'est quoi ce fameux « truc pareil » ? demanda Boris, en revenant avec la bouteille et deux verres à pied.

La jeune prostituée saisit le verre plein que lui tendait Corentin et prit le temps de boire deux gorgées de vin avant de lui répondre. L'alcool, en colorant légèrement ses joues, parut la détendre quelque peu.

— Tout à l'heure, en début d'après-midi, j'ai failli me faire zigouiller par un client. Je n'ai jamais eu une telle trouille de ma vie... finit-elle par dire.

— Racontez-moi ça dans l'ordre... l'incita Boris, après s'être assis sur le lit, en face d'elle.

Et Laurence lui raconta son rendez-vous avec le type qui était arrivé avec un costume de scout et lui avait demandé de le revêtir avant de faire l'amour avec elle. Puis, elle lui expliqua qu'il était brusquement devenu fou furieux et avait cherché à l'étrangler, tentative de meurtre dont elle ne s'était tirée que par miracle, ayant eu un dernier réflexe de survie.

— Quand je suis sortie de là, j'étais comme folle, conclut Laurence Cazenove. En plus, j'étais terrorisée, je pensais que ce malade serait capable de me retrouver n'importe où pour me faire la peau ! C'est comme ça que l'idée m'est venue de venir chez toi : après tout, tu m'avais déjà sauvé la vie une fois, alors pourquoi pas deux...

La jeune femme ayant brusquement adopté le tutoiement, Boris Corentin fit de même :

— Tu es sûre qu'il vivait encore, lorsque tu as quitté l'appartement de ton amie ?

— D'autant plus certaine que Samantha... enfin, Emmanuelle, m'a appelée sur le portable une heure et demie plus tard pour m'engueuler, parce que j'étais partie en laissant sa porte ouverte et les clés à l'intérieur !

— Donc, le type s'était envolé, je suppose...

— Oui, et en emportant ses saloperies de fringues scoutées ! renchérit Laurence Cazenove. J'ai demandé à Emmanuelle de me le confirmer...

Elle quitta le fauteuil et vint s'asseoir près de Boris sur le lit. Sa cuisse s'appuya sur la sienne comme par mégarde.

— Tu ne crois pas que toi ou quelqu'un de chez vous pourrait aller relever les empreintes dans le studio ? Ça permettrait de le retrouver, ce dangereux

malade, non ?

Boris Corentin fit la grimace :

— Si j'ai bien compris, ton amie Emmanuelle se sert de ce studio pour y donner ses rendez-vous... professionnels. Et, en plus, apparemment, elle le prête assez volontiers à d'autres filles, qui viennent y faire la même chose. Par conséquent, des empreintes d'hommes, il doit y en avoir une petite centaine, au bas mot...

— Oui, évidemment, tu as raison, soupira la jeune blonde, en laissant aller sa tête contre l'épaule de Corentin et en posant négligemment sa main sur sa cuisse.

Lorsque Boris passa son bras autour de ses épaules, elle releva son visage vers lui. Ses lèvres entrouvertes et brillantes appelaient le baiser. Et Boris Corentin ne vit aucune raison pour le lui refuser.

Dès que leurs deux bouches se joignirent, Laurence plaqua sa main sur la bosse qui grossissait à vue d'œil dans le pantalon de son voisin. Cependant que celui-ci glissait la sienne sous le tee-shirt de la petite blonde, pour découvrir une poitrine ronde à souhait, aux mamelons déjà complètement érigés et visiblement hypersensibles.

Saisis par une sorte de fureur érotique brutale, ils roulèrent ensemble sur le lit, chacun arrachant plus ou moins les vêtements de l'autre, dans un concert de soupirs et de gémissements de désir.

Dès que le membre lourd et dur de Boris eut enfin jailli à l'air libre, Laurence se rua dessus et l'engloutit entre ses lèvres avides et expertes.

Dans le même temps, elle s'installa tête-bêche au-dessus de lui, afin de lui offrir la vision affolante de sa croupe, menue mais profondément fendue, et du fruit mûr qui se trouvait niché en ce sillon.

Entourant ses reins entre ses bras, Boris plongeait sa bouche au centre de ce fruit offert et délicatement odorant.

En se disant que la soirée démarrait plutôt bien...

Chapitre VI



— Alors ? Tu as décidé ce que tu voulais faire ? demanda Liselotte Faarup, en versant le café fumant dans le bol de Géraldine Hébert, assise en face d'elle.

Cette dernière fit une petite moue :

— Pas vraiment, non. On dit que la nuit porte conseil, mais en fait pas toujours...

Elle prit le temps d'avaler une gorgée de café brûlant, avant de poursuivre :

— Je suis complètement tiraillée, tu comprends. D'un côté, ce que t'a révélé Mette, au sujet de cette visite nocturne que Vanessa et elle ont faite au château de Plieux change complètement la donne et devrait réorienter l'enquête. Dans cette optique, je devrais prévenir immédiatement mes « amis gendarmes », comme tu dis...

Géraldine prit une seconde gorgée de café et reposa son bol un peu trop brusquement.

— D'un autre côté, reprit-elle d'une voix plus animée, cette affaire m'intéresse de plus en plus et j'ai vraiment du mal à envisager d'aller servir tout chaud à d'autres ce que nous avons découvert toutes seules comme des

grandes !

Liselotte finit de beurrer avec application et délicatesse la tranche de pain grillé qu'elle tenait dans sa main gauche. Elle reposa le couteau près du beurrier, releva la tête vers sa compagne et murmura :

— Tu ne crois pas que tu devrais commencer par passer un coup de fil à Boris ?

*

* *

Le commandant Boris Corentin releva les yeux de son clavier d'ordinateur, en entendant s'ouvrir la porte du bureau des Affaires recommandées.

Apparut alors, dans l'embrasement, son fidèle coéquipier et ami, le capitaine Aimé Brichot, très élégamment vêtu comme à son habitude, mais le front et les tempes constellés de grosses gouttes de transpiration.

— C'est tout de même incroyable ! maugréa celui-ci, en repoussant la porte derrière lui. Il est à peine huit heures et demie – ce qui veut dire six heures et demie pour le soleil, je te le rappelle – et il fait déjà une chaleur équatoriale !

Boris Corentin dévisagea son ami avec un petit sourire ironique au coin des lèvres :

— Mémé, je suis navré de te contredire, mais nous sommes au mois d'août : il n'y a donc rien de particulièrement « incroyable » à ce qu'il fasse, comme tu dis, une chaleur équatoriale. Du reste, si le temps ressemblait à celui des deux ou trois années qui viennent de s'écouler, tu trouverais le moyen de bougonner qu'il n'y a plus de saison !

— Et alors ? Si on ne peut même plus se plaindre du temps, où va-t-on, je te le demande ! rétorqua Aimé Brichot avec la plus parfaite mauvaise foi, tempérée néanmoins par un petit sourire sous la moustache.

Il mit son ordinateur sous tension – un iMac dernière génération qui leur avait été livré la semaine précédente – et prit place derrière son bureau.

— C'est une idée que je me fais ou on s'emmerde un peu, depuis une semaine ? demanda-t-il, en triturant machinalement la pointe de sa moustache.

— On s'emmerde... répondit sobrement Boris Corentin. Ça aussi, c'est le mois d'août... Tu veux que j'aille nous chercher deux cafés à la machine ?

Aimé Brichot ouvrait déjà la bouche pour répondre, lorsque le téléphone portable de Corentin se mit à sonner. Celui-ci prit la communication et, aussitôt, son coéquipier vit son visage s'éclairer d'un large sourire.

— Petit bonhomme ! s'exclama Boris d'une voix ravie. Tu es tombée du

lit ou quoi ?

Aimé Brichot comprit, au sobriquet habituel, que Corentin était en ligne avec leur jeune coéquipière, le lieutenant Géraldine Hébert, partie il ne savait plus exactement où se mettre quelques jours au vert.

Le sourire de Boris disparut comme par enchantement et son visage se tendit, tandis que son regard semblait se concentrer, s'intensifier. Signe que la conversation devait avoir pris un tour plutôt professionnel.

— Attends, Petit bonhomme : tu ne veux pas que je te rappelle depuis le poste fixe ? suggéra Boris Corentin.

D'une part ça t'évitera de payer la communication, et en plus je pourrai mettre le haut-parleur en action, pour que Mémé profite de ce que tu as à nous raconter...

Géraldine Hébert avait dû se rendre à l'argument, puisque Aimé Brichot vit Boris Corentin couper la communication, reposer son portable, avant de décrocher le combiné de son téléphone de bureau.

Il quitta son fauteuil pour se rapprocher du bureau de Corentin, occupé à composer le numéro de Géraldine – qu'il connaissait évidemment par cœur.

— Il lui arrive un turbin, à Géraldine ? demanda Brichot, en posant une fesse sur le coin du bureau.

— Un turbin, je ne sais pas, mais en tout cas elle semble avoir besoins de nos conseils éclairés, répondit Boris, en portant le combiné à son oreille.

Bientôt, grâce au haut-parleur, la voix claire et chaleureuse de Géraldine Hébert retentit dans le bureau.

— Bonjour, Mémé ! claironna-t-elle tout d'abord. Vous m'entendez, là ?

— Je vous entends ! répondit Brichot avec un sourire. Ça se passe bien, ces petites vacances ?

Lorsque Géraldine Hébert avait été parachutée aux Affaires recommandées, Aimé Brichot avait d'abord vu d'un assez mauvaise œil cette irruption de la jeune femme dans le duo parfaitement huilé qu'il formait depuis des années avec Boris Corentin. D'autant que Géraldine et Boris s'étaient, eux, tout de suite fort bien entendus. Ensuite, les choses s'étaient arrangées et, à présent, Aimé Brichot aimait beaucoup la jeune femme. La seule trace de sa méfiance primitive, c'était ce vouvoiement qui avait perduré entre eux, alors que Boris et Géraldine s'étaient tutoyés dès le départ.

— Ça se passe bizarrement, c'est pour cela que je vous appelle, les garçons ! répondit Géraldine. J'ai besoin d'un conseil, à propos d'un truc qui m'arrive...

— Vas-y, Petit bonhomme, on est tout ouïe...

En quelques phrases, Géraldine Hébert exposa à ses deux collègues l'affaire à laquelle le hasard l'avait mêlée. Non seulement elle mais aussi Liselotte.

Lorsqu'elle mentionna le fait que Vanessa Doumargue, la victime, faisait partie d'un groupe de scoutes, en séjour à la chartreuse de Plieux, Boris Corentin tiqua :

— Des scoutes, tu dis ?

— Oui, Grand chef, des scoutes, tu as bien entendu. Plus précisément des « caravelles », c'est-à-dire des filles qui ont entre 14 et 18 ans.

— Elles sont habillées comment ? Je veux dire : elles doivent bien avoir un uniforme particulier, je suppose...

— En effet, oui, répondit Géraldine : jupe beige et chemise rouge. Plus le petit foulard torsadé autour du cou, évidemment. Pourquoi tu me demandes ça ? Tu envisages de te recycler, Grand chef ?

— Non, non, c'était juste une question en passant, continue Pétrit bonhomme...

Boris Corentin ne tenait pas, au moins pour l'instant, à parler de la visite qu'il avait reçue, la veille : celle de Laurence Cazenove, la jeune prostituée qui était tombée sur un client lui ayant précisément demandé de s'habiller en scout, et dans les mêmes couleurs que celles décrites à l'instant par Géraldine. Et qui, ensuite, avait tenté de l'étrangler.

— Cette fille, demanda-t-il au téléphone, avec une petite tension dans la voix, elle a été tuée comment ?

— Étranglée, répondit simplement Géraldine. Là où les affaires se corsent c'est quand on en arrive à l'histoire de l'insigne, du « cairn » comme ils appellent ça...

Et la jeune femme raconta à ses deux collègues comment le fameux cairn avait été arraché de la chemise de la victime et comment elle-même, par hasard, l'avait retrouvé à l'entrée du château de Plieux.

Là-dessus, Géraldine enchaîna directement sur les révélations que Liselotte Faarup avait pu obtenir de Mette, sa jeune compatriote, la compagne de chambre – et même un peu plus... – de Vanessa Doumargue.

— Alors, voilà où j'en suis, Grand chef, conclut-elle. J'ai des éléments en ma possession, que je suis apparemment la seule à avoir, et je me demande ce que je dois faire : aller tout balancer aux deux gendarmes avec qui j'ai sympathisé, ou bien continuer ma petite enquête dans mon coin.

Contrairement à ce qu'elle croyait, la réponse de Corentin fut immédiate et très nette :

— Tu dois aller tout leur raconter, Petit bonhomme ! Et leur remettre l'insigne que tu as trouvé.

— Sinon, il y a rétention de pièces à conviction, entendit-elle Aimé Brichot dire avec force.

— Bon, c'est ce que j'étais à peu près décidée à faire de toute façon, répondit Géraldine. Mais je préférais avoir votre avis. Cela étant, il y a une

chose qui m'embête un peu : le fameux insigne, voilà déjà deux jours que je l'ai dans ma poche : mes petits amis de la gendarmerie risquent de trouver un peu bizarre que je ne me réveille qu'aujourd'hui. D'autant qu'ils m'en ont parlé, de ce cairn arraché...

Il y eut un court silence à l'autre bout de la ligne. Et, pour une fois, ce fut le scrupuleux Aimé Brichot qui trouva le moyen de tourner la difficulté :

— Vous savez quoi, Géraldine ? Vous devriez retourner au château sous un prétexte quelconque, tout à l'heure. Là, vous « trouverez » l'insigne et vous filerez directement voir vos amis en charge de l'enquête. Le fait qu'ils vous aient eux-mêmes parlé de cet insigne rendra d'autant plus crédible le fait que vous ayez eu l'œil attiré par lui...

— Mémé, vous êtes génial ! s'exclama joyeusement Géraldine. Vous êtes également un escroc malhonnête et fourbe, mais génial quand même !

— La ruse de Mémé me paraît tenir tout à fait la route, renchérit Boris Corentin. Pour ce qui concerne les révélations de la jeune Danoise à Liselotte, elle pourrait très bien ne t'en avoir parlé que ce matin. Et bien entendu, elle serait entrée en contact avec sa compatriote de sa propre initiative, sans que tu sois au courant de rien.

— Ça va de soi ! de toute façon, elle ne me dit jamais rien ! plaisanta Géraldine.

— Cela étant, Petit bonhomme, reprit Boris Corentin, j'aimerais bien que tu ne précipites pas trop le mouvement quand même...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pour l'instant, rien. Disons que j'aimerais que tu me laisses le temps de préciser une chose, avant d'aller trouver les gendarmes. C'est l'affaire d'une heure ou deux. Le mieux serait que tu ne bouges pas et que tu attendes que je te rappelle avant de mettre le plan en action...

— Bon... Je ne comprends pas du tout pourquoi, mais c'est pas grave, je te fais confiance, répondit Géraldine, après une seconde ou deux de silence. Tu es sûr que tu ne veux pas me dire ce que tu as derrière la tête, Grand chef ?

— Pas pour le moment, Petit bonhomme. Ce n'est sans doute rien du tout, d'ailleurs. Mais si c'est quelque chose, je te promets de t'en parler tout à l'heure, quand je te rappellerai. En attendant, embrasse la belle Liselotte de ma part...

— Je vais en effet l'embrasser illico... mais ne compte pas que ce soit de ta part ! rétorqua Géraldine Hébert en riant, avant de couper la communication.

— Et à moi, tu ne veux rien dire non plus ? fit Aimé Brichot lorsque Corentin eut reposé le combiné.

Boris eut un petit sourire :

— Si, à toi, je veux bien ! Du reste, il s'agit probablement d'une simple

coïncidence...

En quelques phrases, Boris Corentin relata la visite que lui avait faite la veille la jeune prostituée, et surtout les raisons qui l'avaient poussée à venir trouver refuge auprès de lui, après l'agression dont elle avait été victime.

En revanche, il passa sous silence les deux heures d'ébats sexuels torrides qui s'en étaient suivis...

— En effet, on voit mal, a priori, comment il pourrait y avoir un rapport entre l'affaire de Géraldine et ton histoire, fit remarquer Brichot lorsque Corentin eut fini de parler. Ne serait-ce que parce que la sienne s'est déroulée à environ sept cents kilomètres de Paris...

— Oui, mais à deux jours d'intervalle, précisa aussitôt Boris Corentin en se levant. Bref, je vais retourner faire une petite visite rapide à Laurence Cazenove pour qu'elle tâche de m'en dire un peu plus sur son agresseur. Au moins un signalement aussi précis que possible...

— Tu devrais peut-être lui téléphoner avant, non ? suggéra le toujours méthodique Brichot.

Boris Corentin eut un petit haussement d'épaules :

— Elle m'a assuré hier qu'elle ne sortait jamais de son lit avant onze heures du matin, et il est à peine plus de neuf heures. Mais enfin, tu as raison : ça ne mange pas de pain...

C'est une voix nettement ensommeillée qui marmonna un « allô ? » pâteux, au bout de quatre sonneries. Mais qui s'éveilla franchement dès que Boris Corentin se fut identifié.

— Ah ! mais avec plaisir ! répondit Laurence Cazenove à sa demande de visite impromptue. Tu me laisses juste une petite demi-heure, le temps de passer sous la douche ?

— De toute façon, il faut bien prévoir le temps que j'arrive jusqu'à chez toi...

— Oui, c'est vrai ! Eh bien, à tout à l'heure, alors ! Tu prends des croissants chez le boulanger du bas, en passant ?

Lorsque Boris Corentin raccrocha, Aimé Brichot avait un petit sourire mi-amusé, mi-souçonneux :

— C'est bizarre, non, que cette fille et toi, vous vous tutoyiez, alors que vous vous connaissez à peine...

— Ah ? Tu trouves ? fit très innocemment Corentin. Oui, peut-être, maintenant que tu le dis... Ç'a dû se faire sans que je m'en aperçoive. Et c'est sûrement elle qui a commencé !

À droite, il repéra une deuxième porte ouverte à demi. Et, au-delà, un lit assez haut, dans lequel Laurence se tenait assise, souriant dans sa direction.

Sa poitrine nue offerte aux regards.

— Approche, je ne vais pas te manger ! l'incita-t-elle, avec une charmante inclinaison de la tête.

— Dommage... badina Boris, en pénétrant dans la chambre, après avoir déposé son sac de croissants sur le coin de la table, dans l'autre pièce.

— Viens t'asseoir à côté de moi, l'invita la jeune femme, en tapotant le matelas de la main droite.

Et, comme elle se poussait légèrement pour lui faire une place, le simple drap qui la recouvrait jusqu'à la taille glissa sur le côté, et Boris put constater *de visu* qu'elle était aussi nue en bas qu'en haut.

À en juger par l'odeur fraîche qui émanait de son corps étonnamment juvénile et par la légère humidité qui imprégnait encore ses cheveux blonds, il se dit qu'elle ne devait pas être sortie de la douche depuis bien longtemps, quelques minutes au plus.

Corentin nota aussi qu'elle avait tout de même pris le temps d'ombrer légèrement ses paupières...

Il prit place sur le lit, tout en gardant ses jambes à l'extérieur, aussitôt, telle une jeune chatte joueuse, Laurence vint se blottir contre lui, écrasant ses seins fermes et volumineux contre son bras gauche.

En même temps, elle posa sa main sur sa cuisse, assez haut sur sa cuisse, et entreprit de la caresser doucement à travers son mince pantalon de toile légère.

— Tu sais, je suis venu pour un motif tout à fait sérieux, lui fit-il remarquer, et pas du tout pour batifoler...

Laurence Cazenove eut un petit rire moqueur :

— Je sais, je sais ! Seulement, tu serais beaucoup plus crédible, dans ton personnage de flic sérieux, si tu n'étais pas en train de te mettre à bander, espèce de satyre priapique !

La chose était en effet difficilement niable : même une fille myope au dernier degré n'aurait pu faire autrement que de remarquer la bosse impressionnante qui se formait au bas du ventre plat et musclé de Corentin, sous les « agaceries » que lui prodiguait sa voisine.

Laurence, avec une habileté digne d'admiration, entreprit, d'une seule main, de déboutonner le beau flic qui venait d'atterrir dans son lit.

— Arrête, voyons ! protesta assez mollement celui-ci. J'ai vraiment besoin de te poser quelques questions, à propos de ton agresseur d'hier !

— Mais bien entendu ! répondit Laurence, en mettant au jour une verge de fort belle taille et déjà dure comme de l'acier. J'ai la ferme intention d'y répondre, tu peux me croire ! Seulement, j'y répondrai... après !

Ayant dit, elle plongea entre les cuisses musculeuses de Boris et, lèvres écarquillées, fit goulûment coulisser l'objet de ses féminines convoitises à l'intérieure de sa bouche chaude, humide, veloutée, experte.

Boris Corentin ne put retenir un soupir de bien-être, en sentant ce fourreau tiède et souple l'aspirer délicieusement. Il envoya sa main gauche le long du dos nu de sa partenaire, jusqu'à sa croupe ferme et menue.

Complaisamment, et sans cesser de le pomper avidement, la petite blonde pivota sur elle-même, pour permettre aux doigts masculins d'atteindre l'épicentre de sa personne.

Boris put constater qu'elle était déjà onctueuse comme un pot de miel. Et il décida de prendre les choses en mains, si l'on peut dire, de reprendre virilement l'initiative des opérations.

D'abord, il prit entre ses mains la tête de sa partenaire, pour la contraindre à interrompre sa fellation.

Ensuite, se redressant sur les genoux, il la saisit à bras-le-corps, la retourna comme une crêpe et la rejeta sur le lit sans ménagement excessif, provoquant chez elle un petit cri de surprise ravie.

Comprenant ce qu'il avait en tête, elle resta ainsi, affalée sur le ventre, la croupe en l'air, les reins cambrés, tout le corps frémissant d'impatience.

Boris Corentin la saisit par ses hanches fines, pointa la tête de son formidable membre au cœur du fouillis de poils dorés qui ombrait les chairs nacrées et luisantes.

Puis, d'un viril et irrésistible coup de reins, il l'embrocha comme une poularde, s'enfonçant d'une seule poussée dans son ventre brûlant, jusqu'à la garde.

En se disant que Laurence avait bien raison : il serait toujours temps de poser ses questions « après »...

Chapitre VII



Le front appuyé à la vitre de sa chambre, Laurent Papillaud contemplait sans vraiment le voir le grouillement de la rue Doudeauville, deux étages plus bas. Des cris, des rires explosifs parvenaient sporadiquement à ses oreilles, et des bouts de phrases lancés par des voix trop fortes, éclatantes, dans des langues incompréhensibles.

Il sentait en lui des bouillonnements de haine continus. Qui, le plus souvent, le laissaient à peu près en repos, mais qui, parfois, remontaient jusqu'à ses dents en brusques jaillissements acides.

Il détestait tous ces gens incompréhensibles. Il éprouvait à les voir, à les côtoyer, à se mêler à eux par la force des choses, un profond dégoût auquel se mêlait une étrange fascination qu'il ne parvenait pas à faire taire tout à fait. Du mélange des deux naissait une peur latente, l'impression qu'il s'était transformé en une sorte d'agneau muet, parqué ici, dans ces trois pièces mornes et encombrées, dans l'attente que soit préparé et sanctifié l'autel de son sacrifice.

Une salve de rires plus sonores le repoussa loin de la fenêtre. Dans le bond qu'il fit malgré lui vers l'arrière, la ceinture de son peignoir rose se dénoua. Il se débarrassa du vêtement – un cadeau de sa mère pour son précédent anniversaire – et le laissa tomber à terre.

Il s'assit sur le bord de son lit, comme pour s'y allonger. Puis, se ravisant, il se remit debout, empoigna l'unique chaise de sa petite chambre et l'attira contre l'armoire. Il grimpa dessus, et son cœur se mit à battre un peu plus vite lorsque ses yeux se posèrent sur la boîte en carton, assez plate et oblongue, qui se trouvait sur le dessus du meuble, au fond, tout contre le mur. Il s'en saisit et redescendit de la chaise.

C'était une chance que Céleste Vigier fût atteinte de la maladie de Ménière et que les vertiges brutaux qui la prenaient sans prévenir lui interdisent de monter sur une simple chaise : la boîte, la précieuse boîte que Laurent Papillaud conservait secrètement sur le dessus de l'armoire lui restait ainsi invisible et inaccessible.

Il en ôta le couvercle avec des gestes précautionneux, presque religieux. Un à un, il en sortit tous les éléments qu'elle contenait et les étala sur le lit.

D'abord la jupe beige.

Puis la chemise rouge.

Le foulard torsadé à bandes jaunes et rouges.

Les sous-vêtement de dentelle transparente.

Et enfin, la soyeuse perruque blonde, dont il caressa doucement les cheveux, faux bien sûr, mais presque aussi souples que des vrais.

À quel âge, à quel moment précis avait-il commencé de ressentir ce besoin de s'habiller en fille ? À se *travestir*, selon l'horrible mot qu'il ne connaissait pas encore à l'époque ? C'était après le départ de son père, bien sûr, mais quant à être plus précis...

Neuf ans, dix peut-être...

Ce dont Laurent se souvenait parfaitement, en revanche, avec une netteté presque photographique, c'était du jour où, rentrant d'une réunion d'association plus tôt qu'elle ne l'avait dit, sa mère l'avait surpris dans sa chambre à elle, en train d'essayer maladroitement de ceindre une de ses jupes autour de ses reins de gamin.

Laurent était resté tétanisé, s'attendant à ce que les foudres maternelles le carbonisent sur place. Au lieu de cela, il s'était produit une chose totalement incroyable, elle avait eu une réaction que même dans ses rêves les plus délirants de gosse il aurait été incapable de concevoir.

— Mon pauvre Lolo, mais les jupes de maman sont beaucoup trop grandes pour toi ! avait-elle murmuré, avec les accents d'une tendresse nouvelle, inconnue, bouleversante. Si tu veux, demain, j'irai t'acheter des jolies choses à ta taille...

Et Céleste Vigier l'avait fait. Dès le lendemain, comme si elle n'avait attendu que cette occasion, elle était revenue à la maison avec plusieurs vêtements de fille, une petite robe à fleurs mauves et jaunes, Laurent s'en souvenait parfaitement, et deux jupes dont il avait tout oublié. Ainsi qu'un

petit corsage blanc, avec des boutons de deux couleurs différentes.

Ensuite, après qu'ils avaient déballé tout cela ensemble, elle avait aidé son fils à se travestir et l'avait fortement encouragé à s'admirer dans la grande glace de la salle de bain.

Lorsqu'il était adolescent et qu'il repensait à cette époque bénie, et il y repensait souvent, Laurent Papillaud se demandait toujours si sa mère avait vu là-dedans un simple jeu sans conséquences, ou si elle avait compris tout ce qui se jouait dans ce changement d'apparence physique et qu'elle l'avait encouragé en toute connaissance de cause.

À chaque fois, il aboutissait à la même conclusion : Céleste Vigier était bien trop infectée de psychanalyse pour ignorer les conséquences profondes de ce qu'elle encourageait. Donc, en déduisait le jeune Laurent, sa mère préférerait l'idée d'avoir une fille plutôt qu'un garçon. Et elle ne l'aimait vraiment que lorsqu'il se donnait l'apparence de l'être.

Et le jeu avait continué. Très vite, en grandissant, Laurent en était venu à s'habiller continuellement en fille dès qu'il rentrait du dehors. Les week-ends et le mercredi, il refusait de sortir, pour ne pas avoir à se déguiser en garçon.

Car, insensiblement, mais de manière très forte, son esprit avait basculé. Dès l'âge de 12 ans, il considérait ses tenues de fillette comme naturelles et ses vêtements de garçon comme des déguisements.

Son physique fluët et gracieux, ses attaches très fines, son visage doux et ses longs cheveux bouclés et blonds : tout l'incitait à se penser en tant que fille, à se voir comme une fille, non seulement en esprit, mais aussi physiquement, lorsqu'il se contemplait dans un miroir.

Il allait avoir 14 ans, il était au seuil de la puberté, lorsque, pour la première fois, un mercredi après-midi que sa mère était sorti, Laurent avait enfin osé faire le grand saut.

Il était sorti de l'appartement habillé en fille. Il était, au sens le plus fort du terme *venu au monde*, ce jour-là.

Laurent Papillaud replia soigneusement les vêtements et les rangea dans leur boîte. Il posa la perruque par-dessus et referma la couvercle. Puis, grimant sur la chaise, il repoussa son secret au plus loin, sur le haut de l'armoire. Après quoi, il redescendit, éloigna la chaise de l'armoire et, toujours entièrement nu, se laissa tomber sur son lit de tout son long. Instinctivement, sa main droite trouva le chemin de son sexe, tout recroquevillé parmi les poils blonds et fins de son pubis.

Plus de quinze ans après cette première sortie, cet envol inaugural hors de sa chrysalide, Laurent Papillaud y repensait toujours avec la même ivresse, la même sensation de vertige affolant, délicieux.

Il s'était contenté de faire le tour du quartier (à l'époque, sa mère et lui ne vivaient pas encore rue Doudeauville, mais dans une rue tranquille du 15^e arrondissement), ce qui ne lui avait pas pris plus d'un quart d'heure. Mais,

dans son esprit, cela équivalait à un tour du monde.

Surtout, il revoyait le geste de ce petit Arabe, à peine plus âgé que lui sans doute, qui, au passage de cette « fillette » blonde et gracieuse, avait porté la main à sa braguette, en un geste provocant et très explicite. Laurent s'était senti devenir tout rouge, et il entendait encore le rire joyeux du gamin résonner à ses oreilles...

Jusqu'à ce jour, Laurent n'avait jamais pensé au sexe. Bien sûr, comme tout le monde, il savait que cela existait, il avait des idées plus ou moins précises de ce qui se faisait entre garçons et filles, mais celui lui demeurait tout à fait extérieur.

Or, à partir de ce jour, l'image du petit Arabe s'empoignant le sexe et les testicules à travers son pantalon, comme pour lui en faire l'offrande, ne l'avait plus lâché durant des semaines, peut-être des mois.

Le soir, avant de s'endormir, il imaginait le gamin l'enlacer, l'embrasser dans le cou et glisser sa main sous sa robe pour caresser ses fesses. Il se voyait lui-même s'enhardir jusqu'à poser ses doigts sur sa braguette, dans un geste exactement semblable à celui qu'il lui avait vu faire sur son passage, et caresser doucement son membre dur.

Car à partir du moment où Laurent s'était éveillé aux choses du sexe, la fille qui vivait en lui avait totalement pris le contrôle de tout son imaginaire. À tel point que, lorsqu'il s'imaginait dans les bras d'un garçon, la pensée qu'il était peut-être « différent » des autres ne l'effleurait même pas. Pour lui, tout était normal : il était une fille, donc il était attiré par les garçons, c'était aussi simple que cela.

À ceci près, tout de même, qu'il se rendait bien compte de la difficulté qui allait forcément se dresser devant lui, le jour où, en effet, trompé par son apparence, un garçon allait réellement s'intéresser à lui/elle. Que se passerait-il lorsque son « amoureux » s'apercevrait qu'il n'était pas réellement, ou pas tout à fait une fille ? Il n'osait pas se l'imaginer.

Ou, plutôt, il ne l'imaginait que trop bien lorsque, dans sa vie courante, au collège notamment, il entendait les plaisanteries ignobles de ses camarades à propos des « pédés », des « tarlouzes ». Non pas qu'il se sente le moins du monde concerné, mais parce qu'il comprenait bien que, pour eux, il serait considéré en effet comme un « pédé ».

Et puis, depuis environ un an, Laurent vivait dans la terreur. Autour de lui, les garçonnets frêles et plus ou moins androgynes subissaient l'un après l'autre les rafales de la puberté qui, en quelques mois, parfois en quelques semaines, les transformaient en de semi-brutes à voix graves, dont le corps se déformait et se couvrait plus ou moins de poils.

Ce n'est pas qu'il trouvait cette transformation repoussante, bien au contraire : il commençait à regarder certains de ses camarades d'un œil tout à fait nouveau et intéressé.

Mais il vivait dans la hantise du moment où la métamorphose allait le frapper, lui. Car, alors, il ne pourrait plus être question de s'habiller selon ses goûts les plus profonds. La fille qui ne demandait qu'à vivre en lui, comment ferait-elle pour se faire entendre, pour s'exprimer, pour continuer à être ?

Or, il advint à Laurent Papillaud un bonheur auquel il n'osait plus croire : la puberté passa en effet sur lui, mais en ne lui laissant à peu près aucune trace. Aucune trace extérieurement visible en tout cas.

Bien sûr, sa soif d'amour se fit ardente, ses besoins de contacts physiques, de découverte de l'autre, devinrent taraudants, obsessionnels.

Mais physiquement, il resta presque inchangé. En dehors du fait qu'il grandit de quinze centimètres en trois mois, il conserva son teint de pêche, ses épaules étroites et légèrement tombantes, sa taille fine, sa peau diaphane, son visage angélique et son corps presque totalement imberbe. Même son visage resta très longtemps glabre et, lorsque les poils commencèrent à lui venir au menton et aux joues, ils étaient si fins, si blonds, si lents à pousser qu'ils ne le dérangèrent jamais : encore à trente ans, deux rasages par semaine lui suffisaient pour garder un impeccable teint de jeune fille...

Le contrecoup de cette puberté si discrète fut que son sexe non plus ne se développa guère. Bien sûr, il se mit à devenir raide et dur à la moindre sollicitation de ses sens en éveil, mais il demeura petit et très fin.

Lorsqu'il se comparait aux autres collégiens, dans les douches après le cours de gym, il voyait bien que certains arboraient fièrement d'énormes trompes, tandis que lui continuait de promener cette petite chose ridicule.

Mais même si les autres se moquaient parfois de lui, il n'en souffrit jamais. La taille de son sexe ne fut jamais, en tout cas à ce moment-là, un problème pour lui. Et, en un sens, c'était parfaitement logique : dans la mesure où il était une fille, pourquoi se serait-il préoccupé de la taille de son machin ? Est-ce que les filles comparaient entre elles la grosseur de leur clitoris ? Non, n'est-ce pas ?

En revanche, il ne pouvait s'empêcher de loucher -aussi discrètement que possible - de loucher sur ceux de ses camarades les plus virils. Et il aurait donné n'importe quoi pour venir se presser contre leurs torsos larges et poilus, caresser et lécher les pectoraux saillants des plus sportifs et développés d'entre eux.

Mais, bien entendu, il n'osait faire le moindre pas dans cette direction, de peur des rebuffades et des humiliations qu'il sentait toujours prêtes à s'exprimer.

Laurent venait d'avoir 15 ans lorsqu'il s'avisa de leur existence. Marie-Pierre et ses deux amies, Sylvia et Caroline. Dès le premier jour où il les avait vues, sortant du métro Convention, elles étaient ensemble. Et il ne se souvenait pas de les avoir vues autrement que toutes les trois. Inséparables.

Ce qui l'avait fasciné, dès ce premier regard, c'était leur uniforme de

scoutes, avec le foulard, les insignes, ce côté rassurant que ça leur donnait.

Et, tout de suite, il avait voulu s'incorporer à leur petite bande et devenir leur ami.

Ou plus exactement leur *amie*...

Ce premier jour, parce qu'il était habillé en garçon, Laurent n'avait rien fait pour se faire remarquer d'elles. Il s'était contenté de les suivre à distance, ce qui lui avait permis de constater que toutes les trois habitaient son quartier, à quelques rues les unes des autres.

Dès le lendemain, vêtu en fille, il s'était posté près de l'immeuble dans lequel il avait vu la dénommée Marie-Pierre s'engouffrer la veille. Simplement parce qu'il lui était clairement apparu que c'était elle la « cheftaine » du trio et que, faisant la conquête de celle-ci, il se gagnerait automatiquement les deux autres.

Il n'avait trouvé le courage de l'aborder que trois jours plus tard, à l'entrée du métro, et parce qu'elle portait de nouveau son uniforme de caravelle. Cela s'était fait tout naturellement : Laurent, de sa voix qui n'avait pas encore mué fort heureusement, lui avait dit qu'il (ou plutôt elle) était très attiré par le scoutisme et lui avait demandé ce qu'il fallait faire pour entrer dans le mouvement.

Trois semaines plus tard, il était devenu « amie » avec les trois adolescentes et passait l'essentiel de son temps libre avec elles. Il prenait un plaisir à la fois trouble et intense à leurs discussions « de filles », à s'y mêler, à devenir vraiment fille à leur contact. Il avait l'impression de devenir enfin lui-même, ou enfin elle-même, il ne savait plus très bien.

Comme il l'avait pressenti dès le premier jour, Marie-Pierre, du haut de ses 17 ans, était bel et bien le chef incontesté de la petite troupe. À son autorité naturelle, elle joignait une certaine dureté, voire de la cruauté, qui jaillissait par instants sans aucun signe annonciateur, en une soudaine et brève explosion trop longtemps contenue. C'était une fille brune, au visage sensuel, aux yeux sombres et ardents, au corps aussi épanoui que celui d'une femme de dix ans plus âgée. Marie-Pierre était très préoccupée de sexe, elle en parlait souvent, ce qui troublait infiniment Laurent.

Sylvia avait 16 ans, une blondeur pâle, un corps de liane harmonieux et souple. Son caractère était plus réservé, elle était la plus silencieuse des trois.

Quant à Caroline, ses quinze ans et demi faisaient d'elle la benjamine du groupe. C'était une petite brune à cheveux court, au visage rond et rieur. Son langage était empreint d'une sorte de gouaille naturelle, et elle était toujours la première à rire des plaisanteries souvent cruelles de Marie-Pierre. Elle semblait aussi toujours émoustillée, dès que les propos de son aînée prenaient un tour salace, voire carrément obscène.

Chaque matin, en s'éveillant, la première pensée de Laurent Papillaud était pour ses nouvelles amies, et il bénissait le hasard qui l'avait fait les

rencontrer, et surtout devenir aussi facilement leur « amie ».

Parfois, il lui arrivait de se dire qu'il ne pourrait pas toujours leur cacher ce qu'il était réellement. Mais il refoulait très vite ces pensées sombres et déprimantes...

Son rêve dura jusqu'à cette terrible soirée du 11 décembre. Où il devint cauchemar.

Ce jour-là – un samedi –, pour la première fois, Marie-Pierre invita les trois autres à passer la soirée chez elle, ses parents étant partis chez des amis à la campagne et ne devant rentrer à Paris que le dimanche soir.

Laurent avait réussi à convaincre sa mère de l'autoriser à découcher. Ensuite, il était parti vêtu en garçon, avec ses vêtements de fille dans un petit sac de voyage. Avant d'arriver chez Marie-Pierre, il s'était enfermé dans une cabine de toilettes publiques pour se changer.

Peut-être ne serait-il rien arrivé si Marie-Pierre n'avait pas eu l'idée de subtiliser deux bouteilles de vin dans la réserve familiale. Toujours qu'à la fin du dîner, les quatre filles riaient comme des folles, à moitié saoules.

Peu à peu, sans que Laurent se rappelle comment, probablement sous l'impulsion de Marie-Pierre, comme toujours, l'ambiance était devenue plus trouble, les allusions sexuelles s'étaient multipliées. D'abord sous forme de plaisanteries, puis de moins en moins.

Soudain, Laurent avait senti l'atmosphère se charger d'une électricité érotique presque palpable, qui l'avait à la fois excité et mis mal à l'aise.

Lorsque la deuxième bouteille de vin avait été vidée à son tour, on était passé aux choses « sérieuses » : Marie-Pierre avait décrété que les trois autres, si elles ne voulaient pas « se retrouver comme des godiches » le moment venu, devaient absolument apprendre à embrasser correctement.

Et qu'elle allait se charger de leur enseigner les rudiments de cet art délicat du baiser.

Sylvia et Caroline avaient ri, apparemment ni surprises ni gênées par ce qui s'annonçait.

De fait, lorsque Marie-Pierre avait attiré la petite brune contre elle et plaqué ses lèvres sur les siennes, Laurent avait eu la nette impression que Caroline se laissait faire avec un certain enthousiasme, et aussi avec un naturel qui lui fit soupçonner que les deux filles n'en étaient peut-être pas à leur premier contact de ce type.

Au bout d'un long moment, le visage empourpré, Marie-Pierre abandonna Caroline pour enlacer Sylvia. Qui, malgré son tempérament plus réservé, ne fit pas plus de difficulté pour se laisser embrasser. De même qu'elle ne s'offusqua nullement de ce que les mains de Marie-Pierre descendaient rapidement le long de son dos sinueux pour venir caresser ses petites fesses dures et parfaitement rondes.

Immobile dans le canapé, Laurent était violemment tiraillé entre son envie d'être à son tour embrassé par Marie-Pierre et la peur qu'il avait de ce contact avec elle.

Comme s'il pressentait la catastrophe.

Marie-Pierre abandonna enfin Sylvia, laquelle était maintenant aussi rouge qu'elle-même, et, un drôle de sourire aux lèvres, vint s'installer dans le canapé, tout contre Laurent. Elle passa son bras autour de ses épaules.

— À toi, maintenant ! murmura-t-elle, d'une voix gourmande. Il y a longtemps que j'attends ce moment...

Au même moment, stupéfait, Laurent vit du coin de l'œil que Caroline et Sylvia s'étaient enlacées mutuellement et s'embrassaient à pleine bouche, en se pelotant à qui mieux mieux, sans la moindre gêne.

Il crut défaillir lorsque les lèvres douces et chaudes de Marie-Pierre s'écrasèrent sur les siennes et que sa langue frétilante en força le barrage.

Les sens enflammés par ce baiser, il eut tout de même la présence d'esprit de se dire qu'il était heureux qu'il porte une jupe et non un pantalon... qui aurait laissé deviner l'érection se développant au bas de son ventre.

Les réflexes amoindris par les feux que le baiser répandait dans ses veines, il ne réagit pas assez vite lorsqu'il sentit la main agile de Marie-Pierre se faufiler sous sa jupe et remonter rapidement vers sa petite culotte.

Lorsqu'il essaya de l'écarter de lui, en lui saisissant le poignet, c'était trop tard.

— C'est pas vrai, je rêve, là ! s'exclama Marie-Pierre, en bondissant sur ses pieds. Les filles, vous allez pas le croire : cette petite salope est un mec, en fait !

— Arrête tes conneries s'il te plaît ! gouailla Caroline, en se détachant de Sylvia.

Les deux filles s'avancèrent vers le canapé, où Laurent restait tétanisé, incapable de bouger et même de penser.

— Ah vous ne me croyez pas ? fit Marie-Pierre avec un petit air de défi. Eh bien vous allez voir...

Elle laissa tomber ses yeux froids sur Laurent et dit d'une voix impérieuse :

— Déshabille-toi, petit salaud !

Laurent crut qu'il allait se mettre à fondre en larmes et il eut bien du mal à se retenir de le faire. Sa bouche se tordit en une mimique suppliante :

— Marie-Pierre, s'il te plaît ! Non... Laissez-moi partir... Je... je ne vous embêterai plus !

Ignorant dédaigneusement sa requête, Marie-Pierre ordonna à ses deux acolytes :

— Attrapez-le par les bras et tenez-le solidement : je vais vous montrer, moi !

Caroline et Sylvia sautèrent sur le canapé, de part et d'autre de Laurent et firent ce qu'on leur avait ordonné. Du reste en pure perte car Laurent, tétanisé, ne songeait même pas à se débattre ou à s'enfuir.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il se retrouva débarrassé de sa jupe et de sa culotte. Le plus étrange est qu'il était toujours en érection.

Marie-Pierre et Caroline s'esclaffèrent cruellement en découvrant la taille de sa verge et ne lui épargnèrent aucune comparaison, y compris les plus méprisantes. Sylvia ne dit rien, mais tout dans son attitude laissait voir qu'elle approuvait pleinement les deux autres.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui, maintenant ? demanda soudain Marie-Pierre.

Caroline se rassit dans le canapé et, saisissant à pleine main le membre viril dressé, murmura :

— On pourrait peut-être en profiter pour s'amuser un peu avec son petit machin, non ?

Toujours étendu sur son lit, Laurent Papillaud ne se rendait même pas compte que ses yeux étaient pleins de grosses larmes. Et que sa main allait et venait rageusement le long de son sexe tendu au maximum.

Comme à chaque fois qu'il repensait à cette « longue nuit », comme il l'avait rebaptisée.

Suite à la suggestion de Caroline, les trois filles avaient entraîné l'adolescent qu'il était alors vers la très grande salle de bain de l'appartement et, après l'avoir fait allonger au fond de l'impressionnante baignoire à remous, lui avaient lié les deux poignets à la robinetterie.

Ensuite, durant des heures et des heures, telles trois bacchantes déchaînées, ivres de puissance autant que de vin, elles s'étaient servi de lui comme d'un *sex toy* vivant, manipulant sa verge, le forçant tour à tour à leur lécher le sexe et à introduire sa langue entre leurs fesses. Le tout sans cesser de l'humilier par leurs paroles blessantes et leurs rires moqueurs.

Le comble avait été atteint par Marie-Pierre lorsque, sous prétexte que leur victime devait être « démaquillée », elle s'était accroupie juste au-dessus de son visage et l'avait inondé de l'urine jaillissant d'entre ses cuisses ouvertes.

Le petit jour pointait lorsque Laurent avait enfin été délivré et mis dehors de l'appartement.

— Si tu racontes quoi que ce soit, je te retrouverai et te couperai ta petite bite au ras des couilles ! l'avait menacé Marie-Pierre juste avant de le mettre dehors.

La recommandation était inutile : Laurent avait bien trop honte de ce qui

venait de lui arriver pour seulement imaginer d'en parler à quelqu'un.

De fait, pendant les quinze années qui avaient suivi ce cauchemar, il s'était tu.

Mais il n'avait pas oublié.

Bien au contraire, il lui semblait que chaque année s'ajoutant aux autres lui apportait un surcroît de souffrance. Et aussi de haine envers ces trois filles qui l'avaient brisé. Comme ça, simplement pour s'amuser. Pour satisfaire leurs ignobles instincts de femelles.

Laurent Papillaud se leva à regret de son petit lit et commença de se rhabiller avec des gestes très lents : sa mère n'allait pas tarder à rentrer.

Quelques jours plus tôt, à Miradoux, lorsqu'il avait appris au hasard d'une conversation devant le camion d'un commerçant ambulant qu'un groupe de caravelles venait de s'installer pour une semaine dans la chartreuse de Plieux, il avait tout de suite su qu'il n'aurait pas la force ni la volonté nécessaire pour se tenir éloigné d'elles.

Il avait su dès la première seconde que la haine vivace qui le ravageait de l'intérieur comme un brasier jamais éteint allait le pousser vers Plieux. Irrésistiblement.

Il y était allé, seul, sous le prétexte de visiter le château. Ce qu'il avait fait, du reste. Il y avait même acheté deux livres de Renaud Camus, avant de quitter l'édifice.

Puis, il avait tourné autour de la chartreuse, pour apercevoir les filles en uniforme. Seulement, il s'était vite rendu compte que, durant la journée, les caravelles étaient soit en excursion, soit occupées à remettre le parc en état, et qu'elles étaient donc inapprochables.

Alors, il avait décidé de revenir à Plieux le soir, après l'heure du dîner. De venir rôder autour de ces créatures maléfiques... De toutes ces Marie-Pierre...

Il avait eu une chance incroyable, ou bien une malchance inouïe selon le point de vue auquel on se plaçait, lorsque, ayant donné un vague prétexte de marche nocturne à sa mère, il était venu garer leur voiture sur la petite place centrale de Plieux, sous les arbres, juste en face de la chartreuse.

Car, alors qu'il venait tout juste de couper le moteur et d'éteindre les phares, il avait vu les deux ombres se faufiler hors du bâtiment et, sans le repérer, disparaître dans la petite ruelle qui montait vers le château.

Il avait suivi les deux filles à distance, silencieusement, et avait été stupéfait de les voir ouvrir la porte de la forteresse avant de disparaître à l'intérieur.

À ce moment, au fond de sa tête, une voix qu'il connaissait bien lui avait intimé l'ordre de faire demi-tour, de s'éloigner sans se retourner, de quitter Plieux avant que l'irréversible ne s'accomplisse.

Mais Laurent Papillaud avait ignoré cette voix et, telle une ombre

immatérielle, s'était à son tour fauflé à l'intérieur du château, à la suite des deux jeunes scouts...

Chapitre VIII



Boris Corentin s'engagea dans la porte à tambour et pénétra dans le hall de ce bâtiment moderne, situé à la limite entre Levallois-Perret et Neuilly-sur-Seine, mais du côté de Levallois. À gauche se trouvait un guichet de réception, derrière lequel était assise une petite blonde très souriante et à la poitrine avantageuse, flanquée d'une sorte d'impassible gorille en uniforme bleu foncé.

Dans cet immeuble étaient regroupés plus d'une dizaine d'associations, organismes et sociétés en tous genres – dont une annexe de l'association des Scouts et Guides de France (SGdF), reconnue d'utilité publique.

C'est avec une des responsables de ce mouvement, une certaine Hélène Granvilliers, que Boris Corentin avait rendez-vous à onze heures.

Il avait laissé Aimé Brichot au 36 quai des Orfèvres, l'ayant chargé de se mettre en rapport avec la brigade spécialisée dans la traque sur Internet. But de la manœuvre : essayer de pister et de retrouver le mystérieux client de Laurence Cazenove, celui qui, après l'avoir déguisée en scoute, avait bien failli l'étrangler jusqu'à la mort.

Corentin s'avança tout sourire vers l'accueil et plongea ses yeux dans ceux, très bleus, de l'hôtesse.

— J'ai rendez-vous avec M^{me} Hélène Granvilliers... dit-il d'une voix suave et énergique à la fois. Mon nom est Boris Corentin...

— Je l'appelle tout de suite... murmura la blonde, sans le quitter des yeux et ne faisant rien pour masquer l'intérêt que ce nouveau visiteur lui inspirait.

Elle composa rapidement un numéro à quatre chiffres et porta le combiné à son oreille.

— Hélène ? Oui, c'est Carolette, à l'accueil : j'ai un monsieur Corentin pour vous, Boris Corentin... OK, parfait, je le laisse passer. À plus !

— Vous vous appelez vraiment Carolette ? demanda Boris, amusé, lorsqu'elle releva les yeux vers lui.

La petite blonde eut un sourire éclatant :

— Mais non ! C'est un surnom que certains m'ont donné, ici. En réalité, je m'appelle Caroline...

— Je saurai m'en souvenir ! l'assura Boris.

La blonde lui ouvrit le portillon électronique depuis sa console de commande :

— M^{me} Granvilliers vous attend au troisième étage : couloir de droite en sortant des ascenseurs, bureau 312.

Après l'avoir remerciée d'un sourire, Boris Corentin grimpa donc jusqu'au quatrième et suivit le chemin que « Carolette » venait de lui indiquer. La porte du bureau 312, une assez vaste pièce très claire, était ouverte. Boris Corentin aperçut une très belle femme au teint mat, au visage empreint d'une grande classe, d'une réelle distinction, et encadré par une opulente chevelure noire.

L'apercevant, elle se leva aussitôt de son fauteuil et contourna son bureau de bois clair pour venir à sa rencontre. Hélène Granvilliers était vêtue d'un tailleur gris perle dont la coupe stricte ne parvenait pas à gommer les courbes voluptueuses de son corps.

D'un œil de connaisseur, Boris Corentin se dit qu'elle devait avoir entre trente et trente-cinq ans. Et, lorsqu'elle lui sourit, il se dit en outre qu'elle était *vraiment* très attirante.

— Hélène Granvilliers, se présenta-t-elle.

Sa voix était à la fois chaude et distinguée, mais sans emphase, très naturellement.

Quant à sa poignée de main, elle était franche, mais avec quelque chose de doux. « Presque une promesse d'abandon à venir », songea Corentin, qui se reprocha aussitôt de se mettre à fantasmer au quart de tour.

— Commandant Boris Corentin, se présenta-t-il à son tour, en exhibant rapidement sa plaque de policier.

— Entrez, commandant et asseyez-vous, je vous en prie, dit Hélène

Granvilliers, en refermant la porte de son bureau, dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin intérieur, très calme et bien entretenu.

Elle se rassit derrière son bureau, et écarta le clavier de son ordinateur, dont l'écran était disposé de biais par rapport à son fauteuil de cuir crème.

— Je viens de me faire communiquer toutes les informations concernant ce qui s'est passé il y a cinq jours, dans le Gers, attaqua-t-elle immédiatement. C'est un drame horrible... Malheureusement, d'après ce qu'on a bien voulu me dire, l'enquête n'a pas beaucoup avancé, jusqu'à présent. Mais peut-être en savez-vous plus que moi, commandant ?

— Je crains bien que non... soupira Boris Corentin, en croisant les jambes. Vous savez, nous ne sommes pas officiellement chargés de cette affaire...

Le matin même, à la suite des révélations faites par Géraldine Hébert la veille, Aimé Brichot et lui s'étaient résolus à en parler au commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine. Lequel, après s'être un peu fait tirer l'oreille pour le principe, avait fini par se ranger aux vues exposées par Boris Corentin.

— Écoutez, patron, avait développé celui-ci, nous sommes d'accord que Géraldine doit absolument aller communiquer ce qu'elle a découvert à la gendarmerie, sans rien leur dissimuler. Mais elle pourrait très bien ne le faire que cet après-midi ou demain matin... Ce qui nous laisserait le temps de creuser un peu l'affaire de notre côté...

C'est ce qui avait été convenu... même si ce n'était pas tout à fait comme ça que les choses auraient dû se passer. Ce qui fait que Corentin et Brichot, s'ils avaient l'aval de leur patron direct pour mener un début d'enquête discrète, n'étaient pas censés le faire, officiellement.

C'était ce que Charlie Badolini appelait très régulièrement « marcher sur des œufs »...

— Est-ce que vous avez eu le temps de chercher ce dont nous avons parlé au téléphone hier après-midi ? demanda Boris Corentin à Hélène Granvilliers.

La jeune femme brune eut un petit signe de tête en signe d'acquiescement :

— Oui, je m'en suis occupée hier soir, de chez moi. J'ai trouvé deux drames qui pourraient vous intéresser, parce qu'ils ressemblent à celui de Plieux. Venez voir par vous-même, on gagnera du temps...

Tout en parlant, elle avait sorti une feuille de papier d'un des tiroirs de son bureau. Boris Corentin se leva, contourna le meuble et vint se placer derrière elle afin de lire ce qui était consigné sur le document.

Se penchant en avant, il reçut les effluves raffinés d'un parfum délicatement ambré qu'il ne parvint pas à identifier. Il faut dire que son esprit était distrait par la vision qu'il avait du décolleté profond de la veste de

tailleur, dévoilant un soutien-gorge de dentelle noire et une poitrine beaucoup plus volumineuse qu'il ne l'aurait cru.

— Durant les cinq dernières années, deux autres filles appartenant aux scouts de France ont été tuées, reprit Hélène Granvilliers. La première a bien été étranglée, comme Vanessa Doumargue, il y a cinq ans, mais il semble, d'après les rapports de police de l'époque, qu'elle n'ait pas été violée. Quant à la seconde, tuée il y a un an et demi, elle a été en effet violée mais pas étranglée.

— Comment est-elle morte, alors ? demanda Corentin, en se redressant pour échapper à la fascination que le décolleté exerçait sur lui.

— De froid, répondit Hélène Granvilliers. Ça se passait en février, à Pralognan, dans les Alpes. Alicia da Rochas – c'est le nom de la victime – a été assommée et abandonnée dans la neige par moins 12°. Quant à la première, Coralie Grandier, elle a été tuée au mois de juillet, aux Sables-d'Olonne : on a retrouvé son corps dans un petit bois de pins situé juste à côté de la plage.

— Je vois... fis Corentin, les sourcils froncés. Dites-moi, Madame Granvilliers...

— Vous pouvez m'appeler Hélène, vous savez, commandant ! dit-elle avec un sourire irrésistible.

— À condition que vous laissiez tomber le « commandant », alors ! rétorque Boris.

— Ça me va... murmura-t-elle. Donc, vous vouliez me demander, *Boris* ?

— Si, comme je le suppose, ces deux malheureuses ont bien été tuées alors qu'elles se trouvaient là *en tant que scout*es.

— Absolument, lui confirma aussitôt Hélène : elles étaient toutes les deux en camp, en effet. Et il y a plus troublant : lorsqu'on les a retrouvées, elles étaient toutes deux avec leur uniforme sur le dos. Comme si...

— Comme si, pour leur assassin, l'uniforme de scout était plus important que la fille se trouvant à l'intérieur... l'interrompit Boris Corentin dans un souffle.

— Voilà ! Du coup, je me demandais pourquoi personne n'avait fait le rapprochement, entre le premier meurtre et le second...

Boris Corentin haussa légèrement les épaules, avec une petite moue fataliste :

— Parce qu'ils ont eu lieu à plus de deux ans d'intervalle, parce que les deux affaires n'ont pas été traitées par le même service de police, ou de gendarmerie, et aussi parce que personne n'a eu l'idée de fouiller dans les archives, au moment du deuxième meurtre.

Il marqua une pause et ajouta :

— Du reste, si je n'avais pas eu l'esprit alerté par le plus grand des

hasards, je ne vous aurais pas téléphoné et nous ignorerions encore, vous et moi et tout le monde, ce commencement de « chaîne meurtrière ».

Hélène Granvilliers se leva de son fauteuil et vint se planter devant la baie vitrée donnant sur le jardin.

— C'est vrai, ça, murmura-t-elle sans regarder Boris, vous ne m'avez pas dit par quel biais vous vous retrouviez à vous occuper d'un meurtre ayant eu lieu dans le Gers...

— Je vous le raconterai si vous acceptez que je vous invite à déjeuner, répondit Corentin sans réfléchir, car c'est une assez longue histoire !

Hélène Granvilliers pivota lentement sur elle-même pour se retrouver face à lui. Boris Corentin eut l'impression que ses pommettes légèrement saillantes s'étaient colorées de rose, et que son regard s'était fait plus intense.

— Le problème est que j'ai perdu l'habitude de déjeuner et que, par conséquent, je n'ai pas vraiment faim... dit-elle d'une voix légèrement plus rauque.

En séducteur qu'on ne prend que difficilement au dépourvu, Boris Corentin s'apprêtait à transformer sa proposition de déjeuner en une invitation à dîner, lorsque la jeune femme brune ajouta, sans le quitter des yeux :

— En revanche, mon appartement se trouve à trois rues d'ici, nous pouvons y être en cinq minutes...

Et, sans attendre la réponse de Boris Corentin, en femme sûre de son pouvoir et de ses effets, elle fit un pas en avant et, nouant ses bras autour de son cou, écrasa ses seins volumineux et élastiques contre son torse.

Leurs lèvres se joignirent, et le feu du désir jaillit de leurs bouches scellées.

Chapitre IX



Au moment où son Grand chef s'apprêtait à faire plus intimement connaissance avec Hélène Granvilliers, à sept cents kilomètres plus au sud Géraldine Hébert poussait le petit portillon de bois du château de Plieux.

Aussitôt, surgissant de derrière la tour Sainte-Mère, les trois chiens des actuels occupants surgirent et coururent à sa rencontre, tout joyeux de voir du monde. Non seulement eux, mais deux de plus, deux labradors, un noir et un sable, visiblement vieux, que Géraldine identifia immédiatement pour les avoir déjà vus, deux ans plus tôt.

Orage et Ottokar, les deux chiens de Renaud Camus.

La silhouette de Catherine, la frisée aux lunettes rouges qui leur avait servi de guide trois jours plus tôt, à Liselotte et elle, apparut à son tour, souriante, au coin de la tour.

— Swann ! Bergotte ! cria-t-elle, ça suffit maintenant ! Et arrêtez de sauter après les gens !

Elstir, le petit bouvier bernois, essayait bien d'imiter ses deux aînés et de grimper aux jambes de Géraldine, mais, encore trop lourdaut, il ne parvenait qu'à produire de petits bonds plutôt comiques, tout de suite avortés.

— Le grand homme est rentré ? s'informa Géraldine Hébert avec un grand

sourire, en désignant les deux labradors qui s'avançaient en boitillant.

— Non, seulement ses chiens ! répondit Catherine en lui rendant son sourire. Ils étaient en villégiature dans l'Ariège et on nous les a ramenés ce matin. Ça commence à faire un peu « meute », toute cette affaire...

— En effet ! Je ne sais pas trop si j'aimerais beaucoup ça, je dois dire...

— Oh ! c'est provisoire, heureusement. Et puis, mon mari et moi sommes en plein gâtisme avancé, avec les chiens.

— En somme, conclut Géraldine Hébert, avec un mouvement circulaire du bras droit, c'est *la meute des gâteaux*, quoi !

Les deux femmes éclatèrent de rire en même temps, s'attirant deux ou trois regards canins légèrement réprobateurs.

Mais Catherine redevint sérieuse presque aussitôt :

— J'espère que vous ne veniez pas pour revoir le château, s'inquiéta-t-elle : les visites ne commencent qu'à deux heures de l'après-midi...

— Non, en fait, j'aurais bien aimé parler un peu avec vous, ou avec votre mari, c'est selon, à propos d'une affaire importante. Mais avant, il faut que je vous dise qui je suis exactement.

Au même moment, la porte du château s'ouvrit sur la silhouette massive du mari, justement.

— Ah ! il me semblait bien avoir entendu deux voix ! fit-il en s'avançant vers les deux femmes. Je vous reconnais, ajouta-t-il à l'intention de Géraldine : vous êtes venue visiter il y a deux ou trois jours avec une jeune femme blonde à l'accent Scandinave, c'est bien ça ?

— Tout à fait, approuva Géraldine avec un petit sourire. J'étais en train d'expliquer à votre femme que j'aurais besoin de vous parler un moment...

— Eh bien, montons ! proposa Didier. Ça tombe bien : c'est presque l'heure de l'apéro...

Lorsqu'ils furent tous les trois installés dans le canapé et les fauteuils de la *Salle des pierres*, au premier étage, et que le maître des lieux « intérimaire » eut débouché une bouteille de Tariquet, Géraldine Hébert commença par leur expliquer qui elle était réellement.

Aucun des deux époux ne marqua la moindre surprise en apprenant qu'elle était de la police et qu'elle s'était retrouvée mêlée par le plus grand des hasards au meurtre qui avait eu lieu cinq jours plus tôt à Plieux. Et dont ils avaient naturellement entendu parler.

En revanche, ils furent nettement stupéfaits d'apprendre par Géraldine que l'insigne arraché à la victime, elle l'avait elle-même retrouvé... entre deux pierres, au rez-de-chaussée de la tour Sainte-Mère.

— Mais enfin, c'est absurde ! s'insurgea Catherine. Comment est-ce qu'il aurait pu arriver là ?

— Il y a plusieurs hypothèses, évidemment, lui répondit Géraldine. Mais la plus probable est que l'assassin l'avait sur lui et qu'il l'a bêtement perdu. Donc...

— Donc, ça veut dire qu'il serait venu ici, au château ! l'interrompt Didier d'une voix tonnante.

— Exactement, approuva Géraldine. Et c'est bien pour ça que je suis revenue. Qui peut entrer ici, à part vous deux ?

Les deux époux échangèrent un rapide coup d'œil, pour savoir qui allait parler. Ce fut Catherine qui se lança :

— En dehors de Céline, la gouvernante, qui vient tous les matins, et bien sûr en dehors des visiteurs, absolument personne. Nous attendons aussi quelques amis, mais aucun n'est encore passé à ce jour.

— Par conséquent, on peut raisonnablement en déduire que l'assassin est venu visiter le château, et donc que vous l'avez vu pendant un bon bout de temps ! conclut Géraldine.

— C'est possible, mais comment savoir de qui il s'agit ? fit observer le mari, en resservant une tournée de vin blanc, sans tenir compte du geste de refus de leur visiteuse.

— Il se trouve que je possède le signalement assez précis d'un homme qui pourrait – je dis bien « qui pourrait » : il n'y a rien de sûr – être notre meurtrier. Je vais donc vous donner ce signalement et vous allez, vous, essayer de vous souvenir si cela correspond à l'un de vos visiteurs. Et quand je dis de vos visiteurs, je veux dire de ceux qui sont venus ici le lendemain du meurtre et avant quatre heures, moment auquel j'ai trouvé l'insigne au pied de l'escalier.

— Alors, là, même pas la peine de nous le décrire, fit péremptoirement Catherine, tout en allumant une cigarette à un briquet rose fluo.

— Et pourquoi ? s'étonna Géraldine.

— Parce que je me souviens très bien que, ce jours-là, vous avez été, votre amie blonde et vous, *nos premiers visiteurs* ! Et même les seuls de l'après-midi...

Le silence retomba dans la grande pièce, uniquement troublé par les ronflements de Swann, le vieux labrador bâtard. Géraldine Hébert restait interloquée. Comment l'insigne avait-il pu atterrir ici si, le lendemain du meurtre, l'assassin n'était pas entré dans le château ?

En fait, il n'y avait qu'une seule explication possible, elle s'en rendit compte aussitôt : il fallait que Vanessa Doumargue ait été tuée *alors qu'elle se trouvait encore dans le château*, la nuit où elle y était venue avec Mette. Donc, la piste du visiteur identifiable s'évanouissait...

— Cela dit, vous pourriez quand même nous le « silhouetter », votre suspect, dit alors Didier, son verre de vin à la main. Après tout, on ne sait

jamais...

— Pourquoi pas, oui... soupira Géraldine Hébert qui n'y croyait plus du tout.

Néanmoins, elle entreprit de leur décrire l'homme qui avait tenté d'étrangler Laurence Cazenove, tel que la jeune prostituée l'avait elle-même portraituré pour Boris Corentin.

— Non, ça ne me dit rien... déclara Catherine lorsque Géraldine Hébert se tut.

— Eh bien, à moi oui ! fit alors son mari. Le type que vous venez décrire, je lui ai fait faire la visite, la veille ou l'avant-veille du meurtre, je ne saurais pas dire exactement. En tout cas, si ce n'est pas lui, c'est son jumeau !

— Ce serait bien que vous puissiez me dire le jour exact, et le moment de l'après-midi... fit Géraldine, en reprenant espoir. On pourrait relancer l'enquête de voisinage !

— Je peux faire mieux que ça, répondit le gros homme avec un petit sourire finaud : je peux vous donner son nom, son prénom et son adresse, si ça vous arrange !

Les deux femmes en restèrent bouche bée, stupéfaites. Ce fut Catherine qui reprit ses esprits la première et son visage s'éclaira d'un coup :

— Un livre ! il t'a acheté un livre et il a payé par chèque !

— Pas un : deux. Mais il a en effet payé par chèque, je m'en souviens fort bien.

Il se tourna vers Géraldine Hébert, qui n'osait pas encore croire à une chance pareille :

— Si vous voulez me suivre jusqu'à la salle du rez-de-chaussée, le chèque est tout simplement dans la petite caisse où on garde l'argent des visites.

Trois minutes plus tard, Géraldine Hébert découvrait, le cœur battant l'identité et l'adresse de celui qui, peut-être, avait tenté d'étrangler Laurence Cazenove à Paris, après avoir, quelques jours plus tôt, ici même, à Plieux, violé et étranglé Vanessa Doumargue.

Le chèque indiquait : Laurent Papillaud, 35 rue Doudeauville, 75018 Paris.

Chapitre X



C'était comme un ballet d'ombres, un monde d'intense mouvement et d'absolu silence. Depuis qu'il était arrivé dans cette partie du bois de Boulogne, située tout près du lac, Laurent Papillaud n'était pas encore sorti de la voiture familiale, qu'il avait prise sans le dire à sa mère.

Il observait, les prunelles écarquillées, toutes ces silhouettes masculines qui rôdaient sous les arbres, entre les bosquets, se suivaient un moment, s'abandonnaient, se retrouvaient, se frôlaient sans avoir l'air de s'en apercevoir. Tout cela sans prononcer la moindre parole.

Parfois, l'un de ces hommes allumait une cigarette, moins par réel désir de fumer que pour signaler aux autres rôdeurs sa présence à cet endroit précis de la nuit.

Cela faisait plusieurs années que Laurent Papillaud venait là, tard le soir, environ une fois par semaine, dans ce haut lieu de drague homosexuelle.

Le côté « plein air » de la chose le changeait agréablement de l'atmosphère confinée et surchauffée des boîtes, saunas et autres *back-rooms* de la capitale.

Il y venait parfois habillé en femme, mais le plus souvent en homme. Car il avait remarqué que, sur un certain nombre de partenaires potentiels,

purement homos, son costume féminin avait tendance à agir comme un révélsif.

En revanche, ceux que cette tenue attirait, c'était les homosexuels « masqués », ainsi que les nommait Papillaud pour lui-même : des hommes menant une vie d'hétéro de modèle courant, souvent avec femme et enfants, et qui, de loin en loin, cédaient à leur pulsion seconde et venaient s'envoyer en l'air ici, avec d'autres hommes. Pour certains de ceux-là, le costume féminin avait une action libératrice, dans la mesure où il leur permettait de se croire toujours en pleine activité hétérosexuelle. Certains, même, une fois l'acte consommé, faisaient semblant de découvrir seulement à cet instant leur « méprise » et feignaient d'en être fâchés...

Mais, ce soir, Laurent Papillaud avait vraiment innové. Car il avait décidé de revêtir non pas l'une de ses tenues habituelles, mais l'uniforme de caravelle qu'il était allé acheter trois jours plus tôt, et qu'il avait fait revêtir à cette Ophélie recrutée sur Internet, avec laquelle les choses avaient été si près de très mal finir, notamment pour elle.

Quant à lui, il sentait encore la bosse douloureuse que cette petite salope hystérique lui avait faite au crâne...

L'idée lui était venue dans le courant de la nuit qui avait suivi cet « incident » avec Ophélie. Ne parvenant pas à trouver le sommeil, Laurent Papillaud avait tourné et retourné son problème dans sa tête, jusqu'à la nausée.

Il était arrivé à la conclusion que, décidément, les rapports charnels avec les filles ne seraient jamais son affaire. Qu'il ne parviendrait jamais à avoir des relations sexuelles satisfaisantes avec elles et que, dans ces conditions, il valait mieux se tenir éloigné d'elles et de leurs maléfices.

D'autant plus que les deux seules fois où il était parvenu à l'orgasme avec des filles, elles avaient fini assassinées par lui. Sans parler de la première, celle des Sables-d'Olonne, qu'il avait étranglée sans même avoir été capable de la posséder. S'il continuait comme ça, il finirait inmanquablement par se faire prendre et serait envoyé en prison.

Par certains côtés, la prison n'était pas pour effrayer Papillaud. Lorsqu'il y pensait, il se disait parfois que non seulement il serait débarrassé de sa mère, mais qu'en plus il se retrouverait entouré d'hommes dont beaucoup ne demanderaient qu'à profiter de son corps...

Seulement, il avait toujours eu une sainte horreur de la violence et, rien que pour ça, la prison ne lui semblait pas tellement un lieu de séjour enviable.

C'est alors qu'il tournait ces sombres pensées dans son esprit en proie à l'insomnie que Laurent avait eu une idée. Puisqu'il ne servait à rien de travestir des filles en scoutesses en espérant ainsi se débarrasser du « cauchemar Marie-Pierre », pourquoi ne pas totalement inverser les données ?

En un mot, pourquoi n'essaierait-il pas, lui, en se glissant dans son

uniforme, cet uniforme qu'il venait précisément d'acheter pour une autre, pourquoi n'essaierait-il pas *de devenir Marie-Pierre* ?

C'est pourquoi, à minuit passé de quelques minutes, il se trouvait là, près du lac du bois de Boulogne, épiant le cœur battant et le feu aux joues la ronde lucifuge et silencieuse des candidats à l'étreinte parcourant les allées et les sous-bois d'une démarche de fauve.

N'en pouvant plus de désir et d'attente, Laurent Papillaud se décida à sortir de la voiture, dont il referma soigneusement les portes à clé. Il fit trois pas en direction de la ligne d'arbres qui marquait le début du bois proprement dit, au-delà de la large allée cavalière.

Immédiatement, en découvrant cette silhouette féminine étrange, incongrue dans son uniforme de scoute, deux silhouettes masculines sortirent de deux fourrés situés à quelques mètres l'un de l'autre. Comme le plus proche réverbère n'était pas loin, Laurent les vit distinctement.

Le premier était un type d'une quarantaine d'années, un peu trop gros, presque chauve, qui le regardait fixement en malaxant sa braguette à pleine main.

L'autre était un vieil Arabe sec et ridé, très petit. Celui-là avait carrément sorti son sexe de son pantalon et le masturbait nonchalamment, arrêtant parfois son va-et-vient régulier pour saisir sa lourde matraque de chair brune à la base et l'agiter en direction de Laurent.

Celui-ci se détourna et s'enfonça dans le sous-bois, aucun des deux n'étant particulièrement à son goût. En tout cas pas dans l'immédiat : il se disait que, s'il faisait chou blanc aux abords du lac, il serait toujours temps de venir retrouver l'Arabe un peu plus tard et de se donner à lui. Il se gardait en quelque sorte une poire pour la soif.

À couvert des arbres, dans l'obscurité revenue, la circulation des ombres se faisait déjà plus dense, le long des étroites allées rectilignes. Régulièrement, l'une d'entre elles quittait le chemin, pour s'enfoncer entre les bosquets, le plus souvent suivie par une ou plusieurs autres silhouettes.

À quelques secondes d'intervalle, Laurent croisa deux hommes qui, tous deux, s'arrêtèrent de marcher pour mieux se retourner sur lui.

Décidé à tenter sa chance, après s'être lui-même arrêté pour les regarder ostensiblement, il obliqua à droite et quitta l'allée pour la pénombre touffue du sous-bois proprement dit. Il contourna un gros buisson touffu et s'immobilisa juste derrière. Le craquement d'un pas sur les feuilles et les brindilles mortes lui indiqua qu'au moins l'un des deux hommes avait mordu à l'hameçon et le suivait.

Il ne bougeait pas, le souffle court, le cœur battant. Cette attente, cette approche furtive derrière lui, de plus en plus près, c'était presque le meilleur moment...

Même s'il s'y attendait – et l'espérait –, Laurent ne put s'empêcher

d'avoir un léger sursaut lorsqu'une main se posa sur ses fesses et se mit à les pétrir avec une mâle impatience.

Sans se retourner, il envoya sa main dans son dos. Ses doigts effleurèrent d'abord une étoffe qui lui sembla de bonne qualité, avant de se refermer sur la grosse bosse dure que contenait le pantalon en question.

Il y eut un froissement de branchages, et une seconde silhouette apparut juste devant lui. Celui-là était en jean et tee-shirt, et il lui sourit dans l'ombre.

— Tu es mignonne comme tout, dans ta petite jupette ! murmura le nouvel arrivant en chuchotant. Tu vas me pomper bien gentiment, comme une brave petite fille scoute dévouée à son prochain, pas vrai ?

Ce disant, il dégrafait son jean et en écartait les pans. Comme il ne portait rien en dessous, sa verge jaillit à l'horizontale et Laurent enroula ses doigts autour de ce beau morceau d'homme, prêt à l'emploi.

Simultanément, son partenaire « dorsal » avait lui aussi ouvert son pantalon, afin que Laurent, de son autre main, puisse le caresser « à cru ». Celui-là était encore mieux monté et encore plus dur que l'homme au tee-shirt et Laurent, avec un frisson de délices anticipées, se dit qu'il allait le sentir passer – et c'était exactement ce qu'il voulait.

L'homme dans son dos, tout en se laissant masturber, fourrageait sous sa jupe afin de descendre sa petite culotte de coton blanc jusqu'à mi-mollets.

— Allez, fais pas ta timide, ma belle ! l'encouragea l'autre type, celui de devant. Suce-moi donc cette belle queue qui ne demande que ça !

S'agrippant aux hanches de son partenaire, Laurent se plia en deux, de façon à ce que sa bouche puisse venir engloutir la verge qui pointait vers lui.

En même temps, prenant sa nouvelle posture pour une invite, l'homme de derrière releva sa jupe beige sur ses reins. Il lui écarta les fesses d'une main impatiente et, de l'autre, guida son membre au milieu du sillon qui les séparait.

Laurent eut un sursaut de tout le corps lorsque la verge massive s'enfonça en lui de toute sa longueur, dilatant ses chairs les plus intimes. Pour autant, il ne cessa pas d'engloutir le sexe de son autre partenaire, qui avait posé sa main sur sa nuque afin de lui imprimer le rythme qu'il souhaitait.

Derrière lui, celui qui le sodomisait l'avait empoigné par les hanches et le ramenait avec une belle vigueur.

Laurent Papillaud se sentait perdre la tête. Pour que son plaisir soit total, il aurait bien aimé que l'un ou l'autre de ses deux amants fasse des remarques à haute voix sur son uniforme, quelques allusions à son état supposé de scoute.

Mais il ne fallait pas trop demander...

Soudain, à quelques mètres sur la droite, Laurent perçut un bruit de branchages que l'on bousculait. Il ne s'en inquiéta pas tout d'abord : dans ce coin du Bois, les voyeurs étaient nombreux. Quand ils avaient repéré un

groupe en pleine action, ils s'approchaient pour faire cercle autour de lui et se masturbaient tranquillement en regardant les différents protagonistes opérer.

L'instant d'après, le bruit se reproduisit, nettement plus près. Et, cette fois, Laurent se dit que le remue-ménage était trop important, trop peu discret pour qu'il s'agisse de simples voyeurs, gens discrets et furtifs par nature.

De fait, ses deux partenaires étaient déjà en train de l'abandonner et, tout en se rajustant, filaient à présent comme des lapins en direction du lac, en zigzaguant entre les buissons et les arbres.

Au même moment, tout près sur la droite, une voix masculine sonore s'exclama :

— Eh bien, mais c'est qu'on a l'air de prendre du bon temps, par ici !

Laurent voulut faire comme les deux autres, à savoir filer avant que les flics ne lui mettent la main dessus.

Car cette voix goguenarde et sûre d'elle-même ne pouvait appartenir qu'à un policier, ça ne faisait aucun doute. C'était toujours mieux que de tomber sur une bande de cailleras de banlieue venue là pour « casser du pédé », mais pas de quoi se réjouir tout de même.

Seulement, pour se sauver, Laurent avait un sérieux handicap par rapport à ses deux fugitifs amants : non seulement il était toujours courbé en deux, mais en plus sa culotte de coton lui entravait les mollets.

De fait, le temps qu'il se redresse et remonte le sous-vêtements, les policiers étaient devant lui. Trois : deux hommes à la mine plutôt indulgente et une jeune femme qui le toisait d'un air ostensiblement dégoûté.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce que vous faites ici toute seule, Mademoiselle ? demanda celui qui semblait le plus âgé des deux hommes, avec une sorte d'ironie bonhomme.

— Vous le savez fort bien, ce que je fais ici, répondit calmement Laurent Papillaud : je suis venu dans l'espoir de me faire baiser !

Tandis que la fliquette blonde arborait une mine de plus en plus écœurée, ses deux collègues masculins partirent à rire franchement.

— Ah, ben, vous au moins vous être franc ! s'exclama celui qui avait déjà parlé, sans se rendre compte qu'il avait cessé de s'adresser à son interlocuteur comme s'il était vraiment une femme. Vous savez que la plupart de vos collègues essaient de nous faire croire qu'ils ont été pris d'une brusque envie de pisser et que, par conséquent, ils ont arrêté leur voiture en bordure du bois et marché jusqu'ici simplement pour se soulager ! C'est bien agréable, de temps en temps, de ne pas se faire prendre pour un demeuré...

— Cela étant, il y a tout de même attentat à la pudeur dans un lieu public ! fit sèchement remarquer la fliquette, qui semblait avoir une dent personnelle contre la fausse scoute qu'elle continuait de toiser.

Peut-être voyait-elle en lui, se dit Laurent Papillaud, une sorte de

concurrence déloyale...

— Bon, bon, tu as raison, on va faire les choses dans les règles... soupira son collègue.

Puis, à l'adresse de Papillaud, il précisa d'une voix qui se voulait conciliante :

— Vous allez nous suivre jusqu'à la voiture, on va prendre vos coordonnées, vérifier au fichier que vous êtes nickel et on en restera là... Allez, allons-y, les enfants !

Leur voiture banalisée était arrêtée sur l'allée cavalière. Le plus jeune des deux flics mâles, celui qui n'avait encore rien dit, s'y installa et commença à pianoter sur l'ordinateur de bord, afin de se connecter au fichier central.

Pendant ce temps, son collègue saisissait la carte d'identité que lui tendait Laurent et l'examinait. La fille, elle, leur tournait ostensiblement le dos, comme si tout cela ne la concernait pas. Ou comme si elle désapprouvait la mansuétude de ses collègues – ce qui devait d'ailleurs être le cas.

Le chef de patrouille tendit la carte d'identité à son jeune collègue, dans la voiture. Lequel pianota de nouveau sur son petit clavier d'ordinateur, afin d'y entrer les coordonnées de leur « client ». Ce qui prit moins d'une minute.

— OK, fit-il en ressortant de la voiture, c'est nickel, on n'a rien sur lui...

Il repassa la carte d'identité à son chef qui, à son tour, la rendit à son propriétaire :

— Bon, ça va pour cette fois. Mais rentrez chez vous et tâchez de ne plus venir trainer par ici. La prochaine fois, vous pourriez tomber sur des collègues un peu moins accommodants et compréhensifs...

— Ça, c'est sûr ! grinça la fliquette blonde, décidément fort agressive et désagréable.

Ils remontèrent tous les trois en voiture, laquelle s'ébranla doucement et s'éloigna en direction de la route qui faisait le tour du lac. Dès qu'elle eut disparu au premier tournant, Laurent Papillaud, qui avait fait mine de se diriger vers l'extérieur du bois, fit demi-tour et revint sur ses pas.

Il n'avait pas parcouru dix mètres le long de l'allée cavalière lorsqu'une ombre jaillit des fourrés, à quelques pas en avant de lui. Laurent eut un petit sourire.

C'était sa « poire pour la soif ».

Le même vieil Arabe qui, braguette ouverte, continuait d'astiquer consciencieusement sa lourde verge bandée, le visage parfaitement impassible.

Lorsque Laurent marcha dans sa direction, il se renfonça dans le sous-bois où la fausse scoute le suivit sans hésiter.

Malgré l'incident avec les flics, Laurent se dit que sa soirée ne serait pas totalement perdue...

Chapitre XI



Céleste Vigier eut un sourire de satisfaction en mettant le point final à son nouveau « billet » de blog, consacré, comme une fois sur deux, aux violences de plus en plus grandes, de plus en plus inhumaines que notre société post-capitaliste et mondialisée inflige à ses pauvres en général et à ses immigrés en particulier.

Cela allait bientôt faire quatre ans qu'elle avait découvert l'univers des blogs : elle avait ouvert le sien en novembre 2005, et l'avait appelé *Légion céleste* – un nom dont elle n'était pas peu satisfaite car, à ses yeux, il symbolisait l'avant-garde citoyenne et miraculeuse dont elle faisait partie, celle qui travaillait à détruire le vieux monde et ses frontières iniques, à instaurer entre les hommes, quels que soient leur origine, leur sexe, leur religion, etc., une grande paix horizontale dans laquelle, tout conflit ayant été éradiqué, au besoin par la contrainte, chacun se reconnaîtrait rigoureusement identique à son voisin. Cette *Légion céleste*, à laquelle elle donnait tout son temps, toute son énergie, c'était elle qui allait – mais ce serait long et douloureux, elle en avait bien conscience, elle n'était pas un « bisounours » – diluer enfin ces survivances des âges barbares qu'on appelle les peuples, les races, les civilisations, pour faire enfin advenir le règne de l'Humanité, affranchie de l'espace et du temps, enfin réconciliée avec elle-même dans une

véritable éternité fraternelle.

La souris bien en main, Céleste Vigier cliqua sur le cartouche « publier », avec la même énergie tranquille qu'elle aurait employée pour plonger sous l'eau jusqu'à l'asphyxie la tête de l'un de ces immondes réactionnaires qui, régulièrement, venaient répandre leurs prose nauséabonde dans la partie « commentaires » de son blog, afin de salir sa bienheureuse *Légion*. L'un d'eux, notamment...

Céleste s'ébroua et se leva de sa chaise d'un mouvement brusque, manquant renverser le globe terrestre qui trônait à portée de sa main gauche. Un petit sourire dédaigneux arrondit encore son visage naturellement rouge, à la peau toujours un peu luisante.

Non, elle ne devait pas penser à ces semi-cadavres ricanants pour qui toute idée généreuse était une insulte personnelle à la puanteur qu'ils dégageaient sans même s'en apercevoir. Ce qu'il fallait, c'était les ignorer, et les ignorer tranquillement, sans haine ni agressivité ; les repousser doucement mais sans faiblesse vers les cloaques de l'Histoire dont ils n'auraient jamais dû sortir. Il fallait positiver, toujours. Tourner le dos à ce qui était derrière soi afin de mieux embrasser l'avenir du regard, cet avenir qui, Céleste en était un peu plus certaine chaque matin, appartiendrait enfin tout entier à ceux qui n'avaient jamais rien eu.

Aussitôt elle se rassit et, saisissant une demi-feuille de papier sur la pile à sa droite, elle entreprit d'y inscrire des indications aussi précises que possibles, afin que Laurent, son Lolo, puisse la rejoindre tout à l'heure à la grande manifestation organisée par un nouveau collectif très prometteur. Il s'agissait de jeunes des quartiers qui refusaient catégoriquement l'assimilation républicaine au nom du droit inaliénable des hommes à la différence.

Et Céleste Vigier n'était pas peu fière de leur avoir suggéré le nom qu'ils avaient en effet adopté dans l'enthousiasme : *Les Indigestes de la République*.

Lorsqu'elle releva la tête, elle constata, à l'horloge ménagère fixée au-dessus de la porte qu'il était déjà près de deux heures de l'après-midi. Or, son fils avait quitté l'appartement en disant qu'il descendait faire « deux ou trois courses », avant dix heures ce matin : où pouvait-il encore être passé ? S'il continuait de traîner comme ça, il allait rater la manif des *Indigestes* qui devait s'ébranler à quatre heures, juste devant la mairie du XVIIIème arrondissement.

Il serait même bien capable, ensuite, de manquer le début de la réunion du DAP, qui devait débiter à huit heures devant l'église Saint-Polycarpe, toujours occupée par les sans-papiers maliens, avant de se prolonger par une marche de sensibilisation dans tout le quartier...

Céleste Vigier s'éloigna de son petit bureau et, sa silhouette massive oscillant de droite et de gauche, quitta la pièce commune pour se diriger vers la chambre de son fils. Sans trop savoir pourquoi.

C'est une chose qu'elle faisait assez régulièrement, lorsqu'il n'était pas là. Elle entraînait dans sa chambre, s'asseyait au pied de son lit et pouvait rester là plus d'une heure, sans bouger, les avant-bras posés sur les cuisses, le regard dans le vide.

Elle repensait aux années enfuies, à l'époque où « Lolo » ne vivait que par elle et pour elle, le temps béni où ils ne formaient pratiquement qu'un seul être.

Et, elle qui ne pleurait jamais, et surtout pas sur elle-même, elle parvenait parfois à verser une larme d'auto-attendrissement, en songeant à ce paradis perdu.

Car Laurent avait changé, il était inutile de chercher à se le cacher. Céleste Vigier se rendait bien compte que, de plus en plus, il s'efforçait de lui cacher des choses, de ne plus vivre, vis-à-vis d'elle, dans une totale et parfaite transparence. N'était-elle pas sa mère ?

Céleste s'assit sur le lit comme elle le faisait les autres fois. Mais, au lieu de rester assise, elle décida aujourd'hui de s'y allonger, Dieu sait pourquoi.

Et c'est lorsqu'elle eut pris cette position, un bras sous la nuque, qu'elle avisa le coin de ce qui semblait être une boîte en carton, sur le dessus de l'armoire.

Elle-même n'allait jamais inspecter les endroits haut perchés de l'appartement, à cause de Ménière et de sa fichue maladie. Se pourrait-il que son fils, connaissant les vertiges auxquels elle était sujette, en ait profité pour renfermer quelques secrets dans cette boîte, manifestement mise en sûreté sur l'armoire ? Ce serait vraiment triste...

Dans un premier temps, Céleste Vigier ne bougea pas du lit. Même, elle ferma les yeux pour ne plus voir la boîte. Elle savait bien, au fond, qu'elle ne tenait pas tant que ça à percer tous les mystères de Laurent.

Depuis quelque temps, son fils lui faisait presque peur, par moment. En fait, depuis l'époque où, brusquement, du jour au lendemain, il avait totalement cessé de s'habiller en fille devant elle. C'était cinq ans plus tôt.

Et pourtant, comme elle aimait cela, Céleste, ces séances où ensemble, plus unis qu'à aucun autre moment de leur existence commune, ils choisissaient les vêtements féminins que Lolo allait porter durant la journée ! Elle n'avait jamais parlé à personne de la petite manie de son fils, et surtout pas à son gros macho obtus de père ! Elle savait bien que tout le monde aurait crié casse-cou, hurlé qu'elle était folle.

Mais personne ne connaissait Laurent comme elle. Or, elle était certaine que ces séances de déguisement faisaient beaucoup de bien à son Lolo, que c'était nécessaire à son équilibre. Et au fond d'elle-même elle se réjouissait que, capable de devenir fille lui-même, son fils n'éprouve pas du tout le besoin d'aller traîner avec d'autres – des petites salopes qui n'auraient rien eu de plus pressé à faire que de tenter de l'éloigner d'elle !

Bien sûr, en contrepartie, il y avait ces longues heures que Laurent passait hors de la maison. Ces soirs où il sortait sans rien dire pour ne rentrer parfois qu'aux petites heures du matin. Traînant après lui une sale odeur d'hommes. D'hommes en rut, ce remugle qui avait toujours soulevé le cœur de Céleste Vigier, même lorsqu'elle était encore mariée.

Elle rouvrit les yeux et se propulsa avec énergie hors du lit. Puis, elle empoigna la chaise et l'amena devant l'armoire. Non, décidément, elle ne pouvait pas rester dans cette incertitude : il fallait qu'elle sache ce que Laurent cachait dans cette boîte qu'il lui dissimulait si soigneusement.

Avec mille précautions, Céleste Vigier grimpa sur la chaise, en se tenant d'une main au dossier et de l'autre à la poignée en bois de l'armoire.

Une fois les deux pieds sur la chaise, elle resta immobile plusieurs secondes, afin d'assurer son équilibre. Puis, se hissant sur la pointe des pieds, elle parvint à saisir le coin de la boîte et à l'attirer à elle. Elle faillit se casser la figure en redescendant de la chaise, son colis sous le bras, mais parvint heureusement à se rétablir in extremis.

Elle posa la boîte sur le dessus de lit, et resta immobile à la contempler durant plus d'une minute. Elle n'osait pas l'ouvrir, c'était plus fort qu'elle. Quelque chose lui disait qu'elle ferait mieux d'aller tout de suite la remettre en place, sans chercher à savoir ce qu'elle contenait.

Finalement, elle se décida tout de même. Les mains légèrement tremblantes, elle souleva le couvercle et le posa avec délicatesse à côté de la boîte.

Tout d'abord, elle ne vit que des vêtements féminins, pliés avec soin les uns sur les autres, et surmontés d'une très belle perruque blonde. Son premier réflexe fut de hausser les épaules avec un peu de déception.

Pourquoi son Lolo prenait-il des précautions pareilles pour cacher ces vêtements, alors qu'elle était la mieux placée pour savoir qu'il adorait se déguiser en fille, et ce depuis sa plus tendre enfance ou presque ?

Machinalement, tandis qu'elle réfléchissait, ses mains avaient plongé à l'intérieur de la boîte, ses doigts déplaçaient lentement les vêtements l'un après l'autre et les étalaient sur le lit, à l'emplacement même qu'ils étaient faits pour occuper sur un corps humain.

Lorsqu'elle découvrit le foulard rayé et torsadé, elle ne comprit pas tout de suite. Elle le tint un moment entre ses doigts, à hauteur de ses yeux, comme pour essayer de lui faire dire son secret – car elle sentait que tout le mystère se trouvait résumé dans cette pièce d'étoffe.

Et, soudain, un voile se déchira de bas en haut devant les yeux de Céleste Vigier.

Elle comprit tout d'abord que ce qu'elle avait devant elle, étalé et bien disposé sur le lit, c'était un uniforme de scout. De scout fille, plus précisément.

En un flash très rapide, elle revit le petit groupe de « caravelles » que Laurent avait assidûment fréquenté, alentour de ses quinze ans, et qu'il avait brusquement cessé de voir, sans jamais accepter de lui en dire la raison.

Enfin, et surtout, lui sautèrent littéralement au visage deux faits-divers qu'elle avait soigneusement refoulés hors de sa mémoire, de la zone éclairée de sa mémoire.

Le premier concernait une fille que l'on avait retrouvée étranglée, dans un petit bois de pins, à proximité de la grande plage des Sables-d'Olonne.

Une fille scoute, une caravelle vêtue de son uniforme.

Le deuxième, elle l'avait lu dans le journal, un matin. Il relatait la mort d'une fille, assommée puis prise par le froid très intense qui, à ce moment-là, régnait sur la station de ski de Pralognan-la-Vanoise.

Encore une fille scoute, elle aussi vêtue de son uniforme de caravelle.

La première avait été tuée le 13 juillet 2004. Cette même semaine, Céleste Vigier se trouvait en vacances aux Sables-d'Olonne – c'est même comme ça qu'elle avait appris cette histoire d'assassinat.

La deuxième était morte le 9 février 2007. Céleste Vigier était arrivée deux jours plus tôt à Pralognan, pour y prendre une semaine de repos.

Dans les deux cas, comme pour toutes ses vacances depuis trente ans, elle était accompagnée par son fils Laurent.

Céleste tressaillit, comme si elle venait d'être traversée par un courant électrique de forte intensité. Quittant la chambre, elle se rua dans l'autre pièce et se laissa tomber sur sa chaise, devant l'ordinateur resté allumé.

Avec fébrilité, elle entra les mots « Dépêche du Midi » dans Google et lança la recherche. Elle cliqua ensuite sur le site général du quotidien toulousain, puis tâtonna un peu avant de trouver la page de l'édition du Gers.

Elle la fit défiler rapidement, jusqu'à arriver aux jours que Laurent et elle avaient passés à Miradoux. À Miradoux où le boulanger ambulant leur avait appris, à son fils et à elle, que tout un groupe de filles scout venait de s'installer à la chartreuse de Plieux, à cinq kilomètres de là !

Elle tomba rapidement sur l'information qu'elle était déjà presque certaine de trouver : le jour même de leur retour vers Paris, quelques après leur départ de Miradoux, le corps de l'une des caravelles avait été retrouvé dans l'un des conteneurs à ordures de Plieux. La fille avait été violée puis étranglée, selon le journaliste relayant les informations de la gendarmerie de Lectoure, chargée de l'enquête.

Il était précisé, à la fin de l'article, que, selon l'expertise médicale pratiquée à Bordeaux, la mort était intervenue entre dix heures du soir et une heure du matin.

C'est-à-dire précisément pendant que Laurent était sorti de la maison pour « prendre l'air », ainsi qu'il l'avait dit à sa mère. Laquelle, une vingtaine de

minutes plus tard, sortant elle-même dans la petite cour attenante à leur gîte, avait constaté avec surprise que Laurent, contrairement à son projet annoncé, était finalement parti avec leur voiture.

Céleste eut l'impression que tout son sang se retirait de son corps, et celle, encore plus étrange, que l'écran en face d'elle devenait brusquement tout noir.

Elle se leva comme une automate et, sans trop savoir pourquoi, retourna à pas très lents, très lourds, dans la chambre de son fils.

De son fils l'assassin.

De son fils qui, elle en était désormais certaine, avait en cinq ans, violé et tué trois filles, toutes trois scoutes.

Sans avoir bien conscience de ce qu'elle faisait, elle remonta la boîte de carton vide sur le dessus de l'armoire. Puis, une fois redescendue, elle fit un paquet avec les vêtements, les sous-vêtements et la perruque.

Elle allait tout brûler. Elle ne savait pas encore où ni comment, mais elle allait tout brûler. Il fallait qu'elle fasse disparaître les traces. Pour protéger son fils, coûte que coûte et contre le monde entier s'il le fallait.

Céleste Vigier fourra les vêtements dans un sac en plastique de chez Super U, enfila ses chaussures et quitta l'appartement comme une automate.

Désormais, elle avait une mission à accomplir. Et rien ni personne ne l'arrêterait.

Chapitre XII



Depuis sa sortie du métro Château-Rouge, Aimé Brichot se frayait à grand-peine un passage en remontant le trottoir étroit et surencombré de la rue Doudeauville. Lequel se donnait des allures de marché africain en plein air, joyeux, bruyant, coloré, assez bon enfant.

Aimé Brichot s'arrêta devant le 35 de la rue : un immeuble semblable à beaucoup d'autres dans ce quartier, qui avait dû être d'assez belle allure dans des époques antérieures mais présentait maintenant de forts signes de délabrement.

La port ne s'ouvrait qu'au moyen d'un digicode et Brichot commençait à se dire qu'ils avaient eu tort, Boris Corentin et lui, de négliger ce petit détail. C'est alors que l'épicier voisin, un grand Noir en djellaba debout sur le seuil de sa boutique, lui donna spontanément les trois chiffres et la lettre du code. D'une voix suffisamment forte pour que ceux du quartier qui l'ignoraient encore le sachent désormais. Aimé Brichot le remercia d'un sourire.

Il composa le code, fut satisfait d'entendre le déclic de la serrure et poussa la petite porte de bois dont la peinture n'était plus qu'un lointain souvenir.

Il se retrouva dans un couloir étroit et sombre, d'où partait, juste sur sa gauche, un escalier de bois assez étroit, dont les marches assez hautes n'avaient pas dû être cirées depuis le couronnement de Napoléon 1^{er}.

Il s'avança dans le couloir, où régnaient des odeurs de cuisines tellement mélangées qu'elles en devenaient impossibles à identifier. Au bout, il constata qu'il débouchait sur une cour servant de local à poubelles, dans un état de crasse nettement repoussant, et où aucune autre porte d'accès à un second immeuble ne s'ouvrait.

Il revint donc sur ses pas et s'engagea dans l'escalier. Une sorte de concert de voix multiples lui parvenait depuis les étages, mais tellement cacophonique qu'il faisait plutôt penser à un orchestre dont les musiciens accorderaient leurs instruments séparément les uns des autres, juste avant le début du concert proprement dit.

Sur le palier du deuxième étage, il n'y avait que deux portes, et aucune ne portait le nom des gens qui étaient censés vivre derrière chacune d'elles.

À tout hasard, Aimé Brichot frappa à celle de gauche. À en juger par les cris d'enfants que ses trois coups déclenchèrent, il se dit qu'il avait dû choisir la mauvaise porte. Effectivement, celle-ci s'ouvrit sur une Noire en boubou, probablement assez jeune mais déjà énorme, derrière laquelle se pressaient en criant au moins quatre ou cinq enfants en bas âge.

Elle lui adressa une courte phrase interrogative en une langue que Brichot fut bien incapable d'identifier. Il en déduisit que, comme n'importe qui en pareille situation, elle devait lui demander ce qu'il lui voulait.

— Pardonnez-moi, Madame, de vous déranger, mais je souhaitais parler à M. Laurent Papillaud, dit très courtoisement Brichot, avec une infime inclinaison du buste. Mais je vois que je me suis trompé...

Il allait ajouter autre chose, mais la femme au boubou se lança alors dans une phrase véhémence et très longue, déclamée d'une voix de stentor, et avec force moulinets de ses bras gros comme des jambons espagnols.

À l'issue de laquelle, son visage lunaire se fendit d'un large sourire, cependant que, de la main, elle lui désignait la porte voisine... avant de refermer la sienne sans lui laisser le temps d'ajouter un mot.

Aimé Brichot resta quelques secondes interloqué, pas sûr d'avoir bien tout compris. Puis il alla frapper à la porte voisine. L'appartement, derrière, paraissait totalement silencieux – pour autant que tous les autres bruits, autour, en dessous, au-dessus, permettent d'en juger.

Brichot frappa une seconde fois : cinq coups d'affilée et un peu plus vigoureusement martelés. Mais il n'obtint pas davantage de résultat.

Avec une petite grimace de dépit, il se résolut à redescendre les deux étages qui le séparaient de la rue.

Quelques heures plus tôt, Boris Corentin et lui avaient reçu un appel téléphonique de Géraldine Hébert. Leur jeune collègue leur avait expliqué de quelle façon elle avait récupéré, au château de Plieux, le nom et l'adresse d'un suspect possible pour le meurtre de Vanessa Doumargue, dans la mesure où son signalement correspondait exactement à celui que la jeune prostituée

Laurence Cazenove, alias Ophélie, avait fourni à Boris Corentin.

Ce dernier avait aussitôt fortement conseillé à Géraldine de se rendre sans plus tarder à la gendarmerie de Lectoure, afin de révéler tout ce qu'elle avait pu apprendre au sujet de l'enquête dont ils étaient officiellement chargés.

— Pendant ce temps, avait-il ajouté, rien ne nous interdit de faire une petite visite officieuse à ce Laurent Papillaud. Un petit coup de sonde, quoi...

Mais coup de sonde donné dans l'eau claire, puisqu'Aimé Brichot venait de se heurter à une porte close et à un appartement vide.

En bas de l'escalier, celui-ci faillit se prendre la porte de l'immeuble dans la figure, car elle s'ouvrit brusquement à l'instant précis où il s'en approchait pour sortir.

Brichot se retrouva nez à nez avec une jeune fille blonde, suivie par un homme d'une cinquantaine d'années, qui baissa instantanément le nez, en le voyant.

Aimé se recula d'un pas pour les laisser entrer. Ils passèrent devant lui à le frôler, sans lui adresser un merci ni un regard, et s'engouffrèrent dans l'escalier rapidement, pour ne pas dire avec une certaine précipitation.

Aimé Brichot se retrouva au soleil presque vertical de la rue Doudeauville, et il oublia le couple instantanément.

*

* *

Géraldine Hébert reçut un petit choc au creux de la poitrine lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle découvrit la silhouette de Coralie Saulieu, légèrement déhanchée et appuyée d'un bras contre le chambranle.

Pour la recevoir chez elle, dans son petit appartement du centre de Fleurance, elle avait fait vraiment très fort, la gendarmette de Lectoure.

La superbe brune avait revêtu une sorte de long kimono de style japonais, d'un noir brillant, imprimé d'oiseaux et de plantes dans les tons rouge et argent. Retenu à la taille par une fine ceinture de même couleur, le vêtement était profondément décolleté dans le haut, et s'évasait en deux pans mal joints, juste en dessous de la ceinture.

Bref, à chaque mouvement qu'elle faisait, Coralie Saulieu offrait aux regards soit la vision de ses cuisses superbes, soit celle de sa poitrine généreuse, lourde et légèrement tombante, libre de tout soutien.

— Entre ! murmura le gendarmette d'une voix caressante. Ça me fait plaisir de te recevoir chez moi...

Elle s'effaça pour laisser entrer Géraldine Hébert, mais pas suffisamment pour que celle-ci ne puisse éviter de frôler en passant sa poitrine, dont les

pointes, visiblement érigées, semblaient prêtes à percer à tout moment le tissu satiné et brillant du kimono.

Géraldine Hébert, suivant les conseils de Boris Corentin, était passée à la gendarmerie de Lectoure en milieu d'après-midi. Elle avait été reçue par le brigadier Cyrille Vallerargues, à qui elle avait débarrassé toute sa petite histoire. Lequel Cyrille avait fait gentiment semblant de croire que la jeune policière parisienne n'avait fait aucune « rétention d'information »...

Ensuite, assez soulagée finalement, Géraldine avait rejoint Liselotte qui, un peu fiévreuse, avait préféré ne pas quitter leur petit gîte de Saint-Clar.

Coralie Saulieu avait appelé Géraldine sur son portable une heure et demie plus tard. Pour lui dire deux choses. La première était que, sur intervention du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, il venait d'être décidé que, si l'enquête restait du ressort de la gendarmerie, la Brigade mondaine y serait désormais associée, au moins pour ce qui concernait les prolongements parisiens de l'affaire. Par conséquent, il était demandé à chacune des deux parties de faire preuve d'un bon « esprit de coopération ».

La deuxième raison qu'avait invoquée Coralie Saulieu pour son appel, était que la gendarmerie venait de découvrir de l'inédit – et de l'inédit intéressant – concernant le principal suspect, Laurent Papillaud.

— Puisqu'on est censé coopérer aussi étroitement que possible, avait dit la gendarmette, je me suis dit que ça serait peut-être bien que tu fasses un saut jusqu'à chez moi afin que je te mette au courant : ça serait quand même plus sympa que dans nos bureaux de Lectoure...

Géraldine avait évidemment très bien compris ce que Coralie avait derrière la tête en l'invitant chez elle, le soir, à peu près à l'heure de l'apéritif : ayant fait comprendre clairement, la veille, à la jolie rouquine qu'elle ne lui était pas indifférente, la belle brune voulait tenter sa chance, et mettait tous les atouts de son côté.

— Je te rappelle dans dix minutes, OK ? lui avait simplement répondu Géraldine avant de couper la communication.

Puis, elle avait annoncé franchement et simplement la couleur à Liselotte :

— Ma chérie, Coralie Saulieu, l'un des deux gendarmes de Lectoure dont je t'ai déjà parlé, me demande de passer chez elle, à Fleurance, maintenant, pour me mettre au courant des derniers développements de l'enquête...

— Eh bien ? Où est le problème ? Vas-y ! avait simplement répondu la Scandinave.

— Le problème, vois-tu, c'est que cette Coralie est tout aussi *féminophile* (c'était le mot qu'avait forgé Géraldine pour remplacer « lesbienne », qu'elle n'aimait pas) que nous le sommes toi et moi. Et qu'elle m'a fait assez clairement comprendre, lors de notre première rencontre, qu'elle n'aurait rien contre le fait de me prouver en tête à tête à quel point elle l'est. Tu me comprends ?

Liselotte avait légèrement haussé les épaules et offert un lumineux sourire à Géraldine :

— Ben oui : elle a envie de te sauter, quoi ! Je la comprends : moi aussi, j'ai tout le temps envie de toi ! Mais vas-y quand même, j'ai confiance en toi...

Le sourire de la belle Danoise se teinta d'un peu de malice et elle ajouta :

— De toute façon, maintenant que tu m'en a parlé pour obtenir ma bénédiction, tu es *moralement obligée* de me rester fidèle... ou alors tu serais vraiment la reine des salopes !

Depuis qu'elle vivait avec Géraldine Hébert, Liselotte Faarup avait fait des progrès considérables dans son maniement de la langue française...

Géraldine se laissa guider par Coralie jusqu'au salon de son appartement qui ne comprenait que deux pièces principales, celle-ci et une grande chambre attenante.

— Tu veux que je nous mette un peu de musique ? demanda la gendarmette, en désignant le grand canapé à sa visiteuse. Un peu de jazz calme ? Une chanteuse ? Shirley Horn ?

— Comme tu veux, tu es chez toi ! répondit Géraldine en se laissant tomber dans le canapé.

Apparemment, Coralie Saulieu ne tenait pas tant que ça à la musique, car elle s'éloigna vers la petite cuisine, d'une démarche que Géraldine jugea « intéressante », pour en revenir quelques secondes plus tard avec une bouteille de vin blanc et deux verres.

— C'est un bordeaux, un graves, nettement meilleur que les blancs de par ici, indiqua-t-elle en remplissant les deux verres aux trois quarts, avant d'en tendre un à Géraldine.

Elle prit place juste à côté de celle-ci, en prenant garde à ce que leurs deux cuisses n'entrent pas en contact.

— À nous... murmura-t-elle, en choquant délicatement son verre contre celui de Géraldine.

— Au succès de notre enquête commune... répondit prudemment celle-ci.

Elle vit le beau regard bleu foncé de Coralie s'éteindre brusquement, se voiler de tristesse. Mais il se ralluma aussitôt, grâce à l'effort de volonté qu'elle fit de ne pas se laisser abattre par cette réponse plutôt froide.

— Bon, causons boulot... puisque tu es venue pour ça, dit-elle avec une pointe de reproche mélancolique dans la voix. De notre côté, on a bien avancé je crois...

— Vas-y, je t'écoute... l'encouragea Géraldine, en mettant le maximum de douceur dans sa voix, pour tenter de contre-balancer l'effet « douche froide » de sa réplique précédente.

— On a alerté toutes les gendarmeries du canton, pour tenter de trouver

une trace tangible du passage de Laurent Papillaud dans notre secteur, reprit Coralie.

— Et ?

— Et on a trouvé ! Lui et sa mère ont occupé un gîte, à Miradoux, durant deux semaines. Ils en sont repartis... le lendemain du meurtre de Vanessa Doumargue !

— C'est génial ! fit Géraldine, sincèrement enthousiasmée par cette information. Il faudrait essayer de reconstituer son emploi du temps le soir du...

— On est en train de s'en occuper, la coupa Coralie avec un sourire. Pour l'instant, on n'a encore rien mais il faut dire qu'on s'y est mis assez tard. Et puis, on a perdu quelques jours au démarrage, alors forcément...

« Paf ! prends ça dans ta tronche, ma fille ! », songea Géraldine. Car, évidemment, la petite remarque perfide de Coralie était destinée à lui faire comprendre que les gendarmes n'étaient pas forcément dupes du petit baratin qu'elle leur avait servi l'après-midi même...

Coralie saisit la bouteille de vin et emplît de nouveaux les deux verres vides.

— Ça va, tu n'es pas trop pressée de rentrer ? demanda-t-elle, d'une voix presque timide. J'avais pensé qu'on pourrait se faire un petit pique-nique, toutes les deux...

Géraldine Hébert sentit qu'elle abordait de nouveau des rivages dangereux. D'autant plus dangereux que, plus elle se trouvait en sa présence et plus elle trouvait Coralie sympathique et attirante.

Surtout attirante, d'ailleurs...

— Un pique-nique ? répondit-elle, d'une voix aussi neutre que possible. Mais oui, pourquoi pas ? Seulement, il ne faudra pas que je rentre trop tard à Saint-Clar, car ma Liselotte est un peu patraque aujourd'hui...

Elle avait fait exprès de mentionner le nom de sa compagne en passant. Histoire de bien rappeler à la jeune gendarmette qu'elle n'était pas libre...

C'est alors que Coralie Saulieu eut une réaction qui la prit totalement au dépourvu.

Elle reposa brusquement son verre sur la table basse... et éclata en sanglots, tout en se blottissant contre Géraldine, en la serrant convulsivement entre ses bras, un peu comme le ferait un enfant s'éveillant d'un cauchemar.

Ne sachant trop que faire, ne voulant ni repousser l'éplorée ni entrer dans son jeu, Géraldine se contenta de refermer elle aussi ses bras autour de ses épaules et de caresser doucement ses superbes cheveux bruns.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? murmura-t-elle sur un ton qu'elle aurait voulu maternel, mais qui ne parvenait pas tout à fait à l'être.

Il lui était d'autant plus difficile de rester calme et froide elle-même que le

corps voluptueux de Coralie épousait étroitement le sien, à présent, et que ses seins lourds s'écrasaient contre sa propre poitrine.

De plus, les pans du kimono s'étant largement écartés, elle avait une vue plongeante et assez affolante sur les cuisses superbement fuselées et dorées de la jeune femme en larmes qui l'étreignait de plus en plus fort.

— Pardonne-moi, je... je suis ridicule... hoqueta Coralie, en levant vers elle son beau visage baigné de larmes. C'est... c'est que... il y a si longtemps que je vis seule... que je ne connais personne avec qui... Alors, le fait de te rencontrer, et de me dire que tu allais pouvoir retrouver la fille qui t'aime et qui t'attend à la maison, ça m'a...

— Chut... ça va aller, calme-toi... lui murmura doucement Géraldine, sans cesser de caresser ses cheveux. Je comprends ce que tu as pu ressentir. Ce n'est pas toujours facile...

Alors, mue par une impulsion qu'elle ne chercha même pas à contrôler, Géraldine se pencha vers le visage implorant et pitoyable levé vers le sien.

Ses lèvres entrèrent en contact avec celles de Coralie, qui s'ouvrirent au baiser sans résistance. Un peu hypocritement, Géraldine se dit qu'elle n'était pas du tout en train de tromper Liselotte, mais de faire du sauvetage de féminophile solitaire en situation de détresse amoureuse...

Tout comme elle en avait pris l'initiative, ce fut également elle qui mit fin à leur baiser... avant d'être trop tourneboulée pour en être encore capable.

De nouveau, Coralie enfouit son visage au creux de son épaule et de sa poitrine, ses deux bras étreignant son corps avec une sorte de désespoir.

— Je sais bien que ça ne va pas te consoler plus que ça, murmura Géraldine, sincèrement touchée par la détresse qui secouait la fille dans ses bras. Mais je suis certaine que si on s'était connu dans d'autres circonstances, il y a deux ou trois ans, avant que je ne... enfin, avant, quoi, on aurait pu vivre une très belle histoire, toi et moi...

Coralie Saulieu releva la tête vers elle et réussit à s'arracher un pâle sourire :

— Je le sais bien ! C'est justement pour ça que j'ai bêtement craqué. Te voir là, à côté de moi, si près de moi, et que tu restes en même temps inaccessible, interdite, c'est devenu vraiment trop dur, d'un coup...

Elle se tut un assez long moment, puis elle reprit, d'une voix à peine audible :

— Je ne te demande rien, n'aie pas peur. Je voudrais juste que, pendant un moment, on reste là, comme ça, toi et moi, sur ce canapé, et que l'on fasse semblant de s'aimer...

Très émue, Géraldine se contenta d'un petit signe de la tête. Et les deux jeunes femmes demeurèrent ainsi, enlacées et immobiles, plus d'une heure, à regarder le jour s'éteindre lentement au-delà des fenêtres.

Chapitre XIII



Boris Corentin et Aimé Brichot venaient d'aller prendre un verre ensemble, à la brasserie du Palais, juste après le retour du second de la rue Doudeauville, où il avait fait chou blanc. Revenant au 36 quai des Orfèvres, ils arrivaient devant la porte des Affaires recommandées lorsque l'un des téléphones se mit à sonner de l'autre côté.

Aimé Brichot fit rapidement jouer la clé dans la serrure et ouvrit la porte. Il se retourna vers son coéquipier :

— Perdu : c'est le tien qui sonne !

Boris Corentin traversa la pièce et décrocha. Lorsque son interlocuteur se fut présenté comme étant le lieutenant Lionel Brochard, du commissariat de la Muette, dans le seizième arrondissement, il enclencha le haut-parleur pour que Brichot puisse en profiter.

— Commandant Corentin, le commissaire m'a demandé de vous appeler suite à une interpellation qui s'est produite hier soir dans l'allée du lac, au bois de Boulogne qui, comme vous le savez, dépend de notre commissariat...

— Très bien, je vous écoute, lieutenant...

Aimé Brichot prit le temps de retirer sa veste avant de se rapprocher du bureau de Corentin. Le lieutenant, à la voix jeune et claire, venait de

reprendre :

— L'une de nos patrouilles, hier soir, peu avant minuit, a interpellé un travesti qui se livrait à des... comment dire ? À certains outrages aux mœurs, si vous voulez...

— Bref, il se faisait sodomiser dans un fourré, résuma Corentin avec une pointe d'impatience dans la voix. Et ensuite ?

— C'est exactement ça, s'empressa Lionel Brochard. Il se trouve que cet individu était vêtu d'une manière un peu particulière : il portait un uniforme de scout. Enfin, je veux dire : de fille scout.

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un rapide coup d'œil entendu, de part et d'autre du bureau.

— Je suppose que vos collègues ont relevé son identité ? demanda Corentin, qui se doutait de la réponse qu'il allait recevoir du lieutenant.

— Bien entendu, commandant ! fit en effet celui-ci. Il s'agit d'un certain Laurent Papillaud, trente ans, casier vierge, demeurant 35 rue Doudeauville, dans le dix-huitième arrondissement. Je me suis permis de passer un petit coup fil au collègue du dix-huitième : d'après eux, ce Papillaud vivrait avec sa mère, une certaine Céleste Vigier, divorcée. Elle s'agite beaucoup autour des histoires de sans-papiers, mais ni elle ni le fils n'ont jamais été mêlés à rien de délictueux.

— Vous avez fort bien fait, mon vieux, excellente initiative ! le félicita Corentin. Et merci encore d'avoir appelé !

— Vous pensez que ça pourra vous être utile ? voulut savoir le jeune lieutenant qui, visiblement, n'était pas fâché du tout qu'on le fasse un peu mousser.

— C'est fort probable, oui ! l'assura Boris Corentin avant de reposer le combiné sur son support.

Ensuite, il se tourna vers Aimé Brichot, qui s'était mis à nettoyer les verres de ses lunettes, signe chez lui qu'il était occupé à réfléchir.

— Mémé, je serais prêt à parier que l'uniforme que notre ami Papillaud a revêtu hier soir pour aller se faire empapaouter au Bois, eh bien je suis prêt à parier que c'est le même qu'il a fait enfiler à Laurence Cazenove, alias Ophélie, le jour où il a failli l'étrangler !

— Tu crois ?

— Certain ! Enfin, presque certain. Par conséquent, comme Laurence a porté cet uniforme, elle y a forcément laissé des traces d'elle-même. Donc, si nous mettons la main dessus, il sera facile de confondre Papillaud, au moins pour cette tentative de meurtre. D'autant plus que nous aurons le témoignage de Laurence elle-même, ce qui suffira à le faire inculper. Ensuite, il n'y aura plus qu'à le cuisiner à propos des vrais meurtres, et notamment celui de Plieux.

— En tout état de cause, les éléments que nous avons devraient suffire à obtenir une commission rogatoire du juge d'instruction, ajouta Aimé Brichot.

Boris Corentin fit une petite grimace :

— C'est bien ce que j'espère. En temps ordinaire, je serais certain de l'obtenir. Seulement, là, on est dans un cas de figure un peu particulier, je te rappelle, dans la mesure où l'enquête reste officiellement confiée à la gendarmerie. Que nous y soyons associés, d'accord, mais seulement *associés*. Le juge va-t-il vouloir nous accorder une C.R. dans ces conditions ? Pas si sûr, je le crains...

— D'autant, ajouta Aimé Brichot, que si le juge te demande sur quoi on se fonde pour mettre sur le dos de Papillaud le meurtre du Gers, tu vas lui répondre quoi ? Après tout rien ne nous dit qu'il était...

Brichot fut interrompu au milieu de sa phrase par une nouvelle sonnerie de téléphone. Toujours pour Corentin, mais cette fois sur son portable.

— Salut, Petit bonhomme ! s'exclama celui-ci en prenant la communication. Tu as du neuf ?

Aimé Brichot vit les yeux de son coéquipier se mettre à étinceler. Signe que Géraldine Hébert n'appelait pas seulement pour prendre de leurs nouvelles...

— C'est parfait, Petit bonhomme ! s'écria Boris, après un moment de silence. C'est exactement ce dont nous avons besoin pour convaincre le juge de nous délivrer une CR ! Essaie au maximum de savoir ce qu'il a fait le soir du meurtre – au besoin en enquêtant de ton côté. On se tient au courant, OK ?

— Embrasse-la pour moi... glissa Aimé Brichot, en triturant la pointe droite de sa moustache.

— Mémé t'embrasse ! Oui, il est à côté de moi. Une bière à ta santé ? C'est d'accord ! Allez, à plus, Petit bonhomme ! Et... mes chastes amitiés à la belle Liselotte !

Après avoir coupé la communication, Boris Corentin se tourna vers Aimé Brichot :

— Ses potes gendarmes ont averti Géraldine que Laurent Papillaud et sa mère avaient passé deux semaines dans un gîte de Miradoux, qui est à cinq kilomètres à peine de Plieux. Et qu'ils en étaient repartis le lendemain du meurtre.

— C'est la pièce manquante du puzzle, on dirait ! s'exclama Aimé Brichot. On fait quoi ?

Boris Corentin ne réfléchit qu'une paire de secondes avant de répondre :

— Toi, tu vas tâcher de te mettre en rapport avec le DRH de la boîte où travaille Laurent Papillaud. Et voir s'il était en congé en août 2004 et en février 2007, c'est-à-dire au moment où sont mortes les deux autres filles. Quant à moi, je passe par le bureau du patron pour le mettre au courant et je

file ensuite chez le juge Comélieau, pour cette satanée CR !

Et puis, de toute façon, son idée était stupide : elle-même étant là, la porte de la petite maison n'était évidemment pas fermée à clé.

Géraldine quitta le fauteuil où elle était assise, y posa l'exemplaire des nouvelles de Maupassant qu'elle était en train de lire et alla ouvrir.

Elle fut à peine surprise de se retrouver en face de Coralie Saulieu, qui, souriante, le regard vif, semblait tout à fait remise de son petit coup de déprime de la veille.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama Géraldine, en se reculant d'un pas. Entre, voyons !

— Je ne vous dérange pas ? s'enquit la gendarmette en pénétrant dans la maison.

— Tu peux revenir au tutoiement : je suis toute seule ! répondit Géraldine. Liselotte a éprouvé le besoin d'aller se dégourdir les jambes par les voies et les chemins de Lomagne : ces Scandinaves sont de grandes marcheuses...

Se taisant brusquement, Géraldine prit Coralie par les épaules et l'attira doucement contre elle. L'autre ne résista pas. Et pas davantage lorsque Géraldine posa délicatement ses lèvres sur les siennes. Leurs langues se rejoignirent, d'abord presque imperceptiblement, puis avec un peu plus d'ardeur, tandis que leurs corps s'épousaient de plus en plus étroitement.

Ce fut Coralie qui prit l'initiative de rompre leur étreinte. Elle le fit avec un sourire tendre :

— Il vaut mieux ne pas trop tenter le diable, non ? dit-elle en caressant du bout des doigts la joue de Géraldine.

— Tu as raison, je suis à la fois stupide et sadique, de te faire des coups pareils ! répondit celle-ci, en faisant mine de se gifler elle-même.

— Non, non, c'était très bien, très agréable ! la rassura Coralie. J'aime bien t'embrasser, en fait. J'aime bien aussi le contact de ton corps sur le mien. Et je ne vois pas pourquoi je me priverais de ce plaisir puisque tu veux bien me l'accorder. Pour le reste j'ai beaucoup réfléchi cette nuit : je me suis emballée comme une idiote, alors qu'on ne se connaît même pas ; c'était stupide ! Enfin, non, pas forcément stupide, mais très nettement prématuré.

Elle se rapprocha de nouveau de Géraldine et la prit par les hanches pour l'attirer à elle.

— Et puis, murmura-t-elle, on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, hein ? Qui sait si on ne sera pas amené à se revoir dans des circonstances plus... favorables ?

Se rendant brusquement compte de ce que sa phrase impliquait pour Géraldine, Coralie devint toute rouge et se hâta d'ajouter :

— Ce n'est pas que je te souhaite une rupture, hein ! Mais, bon : c'est la vie qui décide...

Elle eut un petit rire cristallin :

— Bref : je dépose chez toi un dossier de candidature en attente ! Archive-le pour le cas où...

Géraldine rit avec elle. Elles échangèrent un nouveau baiser, mais presque en camarades.

— Je suppose que tu n'es pas venue jusqu'à Saint-Clar uniquement pour ton dépôt de candidature ? Remarque que ce serait flatteur pour moi !

Coralie Saulieu redevint instantanément sérieuse et s'écarta de Géraldine Hébert :

— En effet, j'ai du nouveau, concernant notre bon ami Papillaud. On a poursuivi l'enquête de voisinage, à la fois à Miradoux et à Plieux. Pour Plieux, on est toujours au point mort. En revanche, à Miradoux, une vieille qui vit à l'entrée du village et qui, d'après elle, « ne ferme jamais l'œil » est certaine d'avoir vu la voiture des « Parisiens » quitter Miradoux un peu avant dix heures : elle était à sa fenêtre. Et elle prétend aussi l'avoir entendu revenir un peu avant minuit. Mais, là, elle ne s'est pas levée de son lit pour vérifier.

— Tout se met en place ! s'exclama Géraldine, très excitée. Il faut absolument que j'appelle Boris pour lui dire ça !

Elle empoigna son portable sur le guéridon près de la porte et alla se vautrer dans le canapé. Elle y fut rejointe par Coralie qui se laissa tomber tout contre elle et demanda :

— C'est qui, ce Boris ?

— Mon Grand chef ! Un type de première, un superflic ! Et, en plus un super beau gosse et un type vraiment adorable !

Coralie la dévisagea avec un petit sourire moqueur :

— Tu ne serais pas un peu amoureuse de lui sur les bords ? Méfie-toi, il risque de te faire virer ta cuti ! Et personnellement je trouve que ce serait dommage...

Géraldine réfléchit sérieusement à la question durant une poignée de secondes.

— Non, je crois pas être amoureuse de lui, sincèrement. Ni même avoir vraiment *envie* de lui. Mais enfin, il est sûr que si demain je décidais de retenter une expérience avec un homme – car j'en ai eu, figure-toi ! –, ce serait avec lui et avec aucun autre. D'ailleurs, un soir, dans un hôtel de Barcelone où on se trouvait en mission, on a été à deux doigts... si je puis me permettre l'expression !

— Ah, c'est marrant que tu me dises ça ! s'exclama Coralie, en posant sa tête sur l'épaule de Géraldine.

— Pourquoi ?

— Parce que je me suis déjà dit exactement la même chose à propos de Cyrille...

— Oh, je crois qu'il n'aurait rien contre ! sourit Géraldine, qui revoyait avec quels yeux le jeune brigadier de Lectoure couvait sa très jolie collègue.

— Sans me vanter, je crois que je n'aurais qu'à claquer des doigts ! Et toi, avec ton Boris ?

— Oh, lui, c'est trop facile, dit Géraldine en prenant un air faussement dégoûté : il saute sur tout ce qui bouge, du moment que c'est plaisant à regarder et que ça a un joli cul !

Là-dessus, les deux filles éclatèrent de rire en même temps. Et, presque malgré elles, leurs deux mains se trouvèrent sans même s'être cherchées.

*

* *

Lorsque Boris Corentin poussa la porte des Affaires recommandées, ce fut pour découvrir un Aimé Brichot maugréant et trempé par l'orage qui venait de se déverser sans prévenir sur Paris.

— Tu viens juste de rentrer ? demanda-t-il avec un petit sourire à son coéquipier.

— À quoi tu vois ça ? bougonna ce dernier, en se débarrassant de sa veste dégoulinante. Bon, si tu me disais ce qu'ont donné tes démarches au lieu de poser des questions idiotes ?

Au lieu de répondre, Boris Corentin sortit de sa poche une mince liasse de feuilles de papier pliées en deux et agrafées ensemble.

La précieuse commission rogatoire que, après s'être fait longtemps tirer l'oreille, le sourcilleux juge Comélieau avait fini par lui délivrer.

Désormais, ils allaient pouvoir attaquer Laurent Papillaud frontalement, et sans redouter de grincements de dents du côté de la gendarmerie.

— Génial ! s'exclama Aimé Brichot, en finissant d'essuyer ses lunettes maculées de pluie et de buée.

Au même moment, le portable de Corentin se mit à sonner. Il prit la communication avec une sorte de précipitation, ayant vu sur le petit écran que l'appel émanait de Géraldine Hébert :

— Oui, Petit bonhomme ?

— Grand chef, j'ai encore du nouveau, ça n'arrête plus ! répondit la voix à la fois joyeuse et excitée de leur jeune coéquipière.

— Vas-y, balance, ne fais pas ton Mémé !

— D'après une vieille insomniaque de Miradoux, dont mes potes gendarmes ont pris le témoignage, la voiture de Papillaud et de sa mère aurait quitté le village vers dix heures du soir, pour y revenir un peu avant minuit.

— Pile poil dans le créneau horaire où le meurtre de Vanessa a eu lieu ! souffla Corentin.

— Tout juste, Auguste ! Je me suis douté que ça vous intéresserait, c'est pour ça que j'ai appelé tout de suite. Et par chez vous, ça roule ?

— J'ai une commission rogatoire dans la poche, Petit bonhomme. Tu peux d'ailleurs en avvertir tes amis gendarmes... puisqu'on est censé travailler en collaboration !

— OK, j'en ai justement un superbe spécimen à côté de moi : je lui transmets. Allez, bonne soirée, les garçons. Et pas de folies de vos corps, hein !

— Et de ton côté ? demanda Boris Corentin à Aimé Brichot, lorsque Géraldine Hébert eut coupé la communication.

— Pas mal non plus, répondit celui-ci : J'ai vu la DRH de la boîte d'assurance où bosse Papillaud – une femme tout à fait charmante d'ailleurs, je pense qu'elle t'aurait plu : une blonde élancée avec des jambes délicatement tournées et un...

— Bon, tu me feras l'article plus tard, Mémé ! l'interrompt Corentin en se retenant de rire. Elle t'a dit quoi, au juste, cette femme exceptionnelle ?

— Elle m'a confirmé que Papillaud était bien en congé lorsque les filles ont été tuées. Les deux fois. Et, attends un peu, ce n'est pas tout...

Aimé Brichot marqua un petit temps de pause, durant lequel il replia soigneusement la peau de chamois qui ne le quittait jamais. En face, Boris Corentin résistait tant bien que mal à l'envie furieuse qu'il avait de saisir son coéquipier par les revers et de le secouer comme un prunier pour lui apprendre à ne pas jouer avec ses nerfs.

— Donc, ce n'est pas tout... finit-il par dire, résigné à devoir se plier au rythme voulu par Brichot.

— Non ! reprit celui-ci, après avoir reposé ses lunettes impeccables sur son nez busqué. Figure-toi que je me suis arrangé pour avoir une petite conversation, l'air de pas y toucher, tu me connais, avec le plus proche collègue de Papillaud. Pas un ami, non : mais un proche collègue tout de même. Eh bien, il m'a assuré que Papillaud était parti une année aux Sables-d'Olonne. Il n'a pas été capable de me dire exactement quelle année mais, d'après lui, c'était, je cite : « il n'y a pas si longtemps, peut-être trois ou quatre ans ». Et il était également certain que, récemment, pour la première fois, Papillaud avait pris des vacances d'hiver et était allé, je re-cite : « à la neige ». Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Boris Corentin resta silencieux durant de longues secondes, silence que Brichot, qui connaissait bien son coéquipier, respecta scrupuleusement.

Enfin, Corentin releva lentement la tête. Ses yeux ne souriaient plus et son visage s'était tendu de façon tout à fait perceptible.

— J'en pense, mon vieux Mémé, dit-il en détachant bien toutes les syllabes, que nous allons devoir rendre une petite visite à ce monsieur Papillaud. Et pas plus tard que tout de suite, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— On est parti ! s'exclama joyusement Aimé Brichot, en renfilant sa veste dégoulinante d'eau.

Chapitre XIX



Céleste Vigier marchait au milieu des autres, sous l'une des banderoles déployées dans tout le travers de la rue Myrrha. Elle scandait machinalement les mêmes slogans que tout le monde, d'une même voix mécanique, qui se voulait joyeuse et déterminée :

« Des papiers pour tous ! Nicolas, pourquoi tu tousses ? »

Ou bien :

« Les Français, les Africains : nous sommes tous des êtres humains ! Ni plus ! Ni moins ! »

Ou encore :

« Ni racisme, ni douleur ! nos enfants n'ont pas d'couleur ! »

Céleste marchait avec les autres, mais seules ses jambes et ses cordes vocales participaient à la manifestation de soutien aux douze familles maliennes clandestines, barricadées en l'église Saint-Polycarpe depuis plus de deux semaines maintenant.

Lorsque le cortège s'était arrêté devant ce haut lieu de l'innocence martyrisée, le père Garçon, curé de la paroisse, était sorti pour prononcer quelques mots, et son allocution, trémulant de générosité, avait été fort applaudie, y compris par les athées pratiquants dont Céleste Vigier faisait

partie :

« Il est temps de dire la vérité au monde, l'éclatante vérité : *Dieu est daltonien* ! il ne voit pas vos couleurs, mais seulement le cœur qui bat dans vos poitrines ! Et même ceux d'entre vous qui se détournent de Sa Face restent ses enfants chéris ! [*Là, tout de même, mouvements divers parmi les laïcards du DAP.*] Dieu est Un, l'humanité est Une et le monde est sien, partout et tout le temps, sans condition ! Certes, il y eut le Peuple Élu dont parle la Bible. Mais c'était il y a longtemps ! Et qui dit « élu », dit « élection », n'est-il pas vrai ? Or, dans une élection, chaque voix compte, et la vôtre autant que n'importe quelle autre, mes frères ! Gageons que, depuis les lointaines époques bibliques, Dieu, dans Son Infinie Sagesse, a su découvrir les vertus rédemptrices du Suffrage Universel et qu'il parle désormais, avec ses anges et ses saints, de l'Humanité Éluë ! Et cette humanité, aujourd'hui, celle qui tremble au sein de notre église, il lui faut des papiers ! À vous, mes frères, de les lui procurer, par la force rassemblée de votre compassion citoyenne ! »

Mais Céleste Vigier n'avait pas plus la tête aux harangues qu'aux slogans ; son esprit dérivait vers des rivages menaçants, des récifs encore indiscernables.

Car, depuis quelques heures, par le hasard d'une boîte en carton découverte sur le dessus d'une armoire, elle savait être la mère d'un homme qui, au cours des cinq dernières années, avait violé et massacré trois adolescentes. Dont le salut, s'il pouvait encore être gagné, ne dépendait plus que d'elle seule.

Alors que le cortège allait atteindre le boulevard Barbès, n'en pouvant plus de l'état de nerfs qui était le sien, Céleste Vigier traversa la foule clairsemée des militants et rebroussa chemin. En direction de la rue Doudeauville.

Il fallait qu'elle voie son fils, maintenant.

Il fallait qu'elle sache.

*

**

— Entrez, Messieurs, j'en ai pour une seconde... grimaça Charlie Badolini, la paume plaquée sur l'émetteur de son combiné téléphonique.

Boris Corentin et Aimé Brichot naviguèrent quasiment au radar pour aller de la double porte capitonnée qui donnait accès au commissaire divisionnaire jusqu'à son bureau, à travers l'épais brouillard hautement goudronné et nicotinisé qui envahissait son bureau.

Il était six heures du soir et, depuis le matin, au mépris le plus complet des

réglementations anti-tabac, Charlie Badolini allumait à la chaîne les cigarettes brunes sans filtre qu'il fumait depuis plusieurs décennies. Lorsqu'on lui faisait remarquer – mais bien peu de gens s'y risquaient – qu'il était en train de se tuer de manière certaine, il répondait d'une voix sarcastique :

— Je sais, c'est que m'ont dit tous les cardiologues que j'ai été amené à consulter au fil des ans. Le problème, c'est que j'en ai déjà tué deux sous moi, des cardiologues ! Alors, hein...

Corentin et Brichot prirent place dans les deux fauteuils de style Empire – comme tout le reste du mobilier de la pièce –, installés pour les visiteurs de Charlie Badolini, de l'autre côté de son grand bureau.

— Écoutez, Granjean, était en train de dire le commissaire divisionnaire d'une voix excédée, je sais aussi bien que vous que, *en principe*, cette affaire relève de votre brigade. Seulement, il se trouve que, *dans les faits*, ce sont mes hommes qui ont levé le lièvre et débroussaillé considérablement le terrain. Par conséquent, il ne me semble pas abusif de vouloir être associé à la suite de l'enquête. Dans un simple souci d'efficacité, naturellement. Du reste, notre directeur est d'accord, nous en parlions encore il y a une heure dans son bureau. Par conséquent, si vous avez des récriminations à faire valoir, je vous encourage à l'appeler. Maintenant, désolé, Granjean, mais je suis obligé de vous laisser !

Et il raccrocha bruyamment son téléphone de bureau, qui en avait vu bien d'autres. Avant de s'intéresser à ses deux inspecteurs, qui attendaient sans impatience, il prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Enfin, il releva la tête vers eux :

— Quel con, ce Granjean, je vous jure ! Depuis qu'il a été promu commissaire principal, sa tête ne passe plus dans les portes ! Tout ça parce qu'il couchaille vaguement avec la fille d'un secrétaire d'État à je-ne-sais-quoi !

Charlie Badolini poussa un bref soupir énervé, ce qui eut pour effet de répandre un nuage de cendre grise sur les revers de son éternel costume bleu pétrole.

— Bon, peu importe ! reprit-il d'un ton apaisé et nettement plus cordial. Où en êtes-vous, de votre côté, avec cette histoire de *scoutisme mortel* ?

Boris Corentin sourit de la formule avant, redevenu sérieux, de se lancer dans son exposé :

— Tout d'abord, Monsieur le divisionnaire, le juge Comélieu a accepté, non sans réticence je dois le dire, de nous délivrer la CR dont nous avons besoin. Il a...

— Oui, je sais, le coupa Badolini : il m'a appelé il y a dix minutes pour me le confirmer. Juste avant cet imbécile de Granjean. Continuez...

Prenant alternativement la parole, Boris Corentin et Aimé Brichot exposèrent rapidement à Charlie Badolini les derniers développements de

l'affaire, que le lecteur connaît déjà. Lorsqu'ils eurent fait le tour de la question, le silence retomba dans le grand bureau.

Le commissaire divisionnaire semblait plongé dans d'obscures réflexions. Dont Boris Corentin décida finalement de le tirer, car le temps passait inexorablement :

— Patron, ne croyez-vous pas que, puisque nous disposons d'une CR, nous pourrions rendre une petite visite à Laurent Papillaud et à sa mère chez eux, dès maintenant ? Après tout, il est encore loin d'être neuf heures : légalement, nous sommes parfaitement « clean »...

Charlie Badolini fit la grimace :

— Oui, évidemment, c'est une solution pour faire avancer les choses. Seulement, malgré des présomptions qui deviennent accablantes, je le reconnais, vous n'avez pas le moindre début de preuve. J'ai donc un peu peur que, si vous allez l'interroger, il se sente sous le feu des projecteurs et qu'il en devienne plus difficile à prendre en défaut...

— C'est un risque, Monsieur le divisionnaire, en effet, répondit fermement Boris Corentin. Mais c'est un risque que Mémé et moi pensons devoir courir.

Il y eut de nouveau un silence, plus bref que le précédent, et Charlie Badolini laissa tomber :

— Bon, d'accord, allez-y.

Les deux inspecteurs ne se le firent pas dire deux fois et s'empressèrent de quitter le bureau avant qu'une nouvelle objection ne surgisse.

De retour aux Affaires recommandées, l'objection vint finalement de Boris Corentin lui-même :

— Cela dit, tout à l'heure, tu t'es cassé le nez sur une porte close : si ça se trouve, il n'y a toujours personne, chez les Vigier-Papillaud...

— Il y a un bon moyen de le savoir, répliqua Aimé Brichot, et c'est de téléphoner chez eux...

— Ça ne risque pas de les alerter pour rien ?

— Penses-tu ! Tu ne l'as sans doute pas remarqué parce que tu n'es à peu près jamais chez toi dans la journée, mais on est de plus en plus assaillis par des coups de fil publicitaires, de gens qui se prétendent ceci ou cela afin de nous vendre des trucs. Personnellement, ça a une nette tendance à m'horripiler, voire à me rendre grossier...

— Oui, et alors ? fit Boris Corentin, qui ne voyait pas bien où son coéquipier voulait en venir.

— Alors, je vais appeler rue Doudeauville. Si ça sonne dans le vide, ça voudra dire qu'il n'y a personne et on remettra notre visite à demain matin. Et si on décroche...

— Tu te feras passer pour un démarcheur ! compléta Corentin qui venait

de piger. Pas con, Mémé, pas con ! Eh bien, vas-y, je te laisse faire...

Aimé Brichot vérifia le numéro de téléphone qu'il avait obtenu auprès des services compétents de la Préfecture de police, décrocha son téléphone et composa le numéro.

Au bout de quatre sonneries, toujours rien. Il fit une petite grimace déçue en direction de Boris Corentin. Il allait raccrocher lorsqu'enfin il se passa quelque chose à l'autre bout de la ligne : un « allô ? » un peu sec, prononcé par une voix dont Brichot aurait eu du mal à déterminer si elle appartenait à un homme ou à une femme.

— Monsieur Papillaud ? demanda-t-il à tout hasard.

— Oui, c'est moi ! Qu'est-ce que vous me voulez ? (Ton de voix de plus en plus agacé.)

— Monsieur Papillaud, ici la société Corenchot, qui travaille en partenariat avec EDF. Nous souhaiterions avoir quelques renseignements au sujet du logement que vous occupez actuellement, et je...

— Vous me dérangez ! Allez vous faire foutre !

Bip... bip... bip... bip...

— Et voilà ! fit triomphalement Aimé Brichot, en raccrochant à son tour. Nous savons que l'oiseau est au nid, mais lui n'y a vu que du feu !

Il marqua une courte pause, avant d'ajouter, avec un air de profonde satisfaction :

— En tout cas, je suis bien content de constater que je ne suis pas le seul à qui ces maudits coups de téléphone publicitaires font perdre tout leur flegme !

Il se tourna vers Boris Corentin, dont les traits du visage s'étaient imperceptiblement durcis :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, alors ?

Corentin observa une seconde ou deux de silence, avant de laisser tomber :

— On y va, Mémé, on y va...

Chapitre XV



Laurent Papillaud reposa le combiné sur son support avec une violence furieuse. Déjà, en temps ordinaire, il ne supportait plus ces appels incessants, ces gens qui se permettent de vous déranger à n'importe quelle heure du jour (pas encore de la nuit, heureusement !), à vous « sonner », comme on le faisait jadis pour les domestiques. Tout ça pour tâcher de vous vendre tout et n'importe quoi – surtout n'importe quoi.

Mais, aujourd'hui, c'était le bouquet ! Le pompon ! Parce que, au moment où la sonnerie intempestive avait retenti, l'homme qu'il avait fait entrer dans sa chambre une heure plus tôt venait enfin de se décider à passer aux « choses sérieuses » et à glisser une main incertaine sous sa jupette.

Maintenant, si ça se trouvait, il allait falloir tout reprendre depuis le début !

Toujours aussi furieux, mais s'efforçant de ne pas le laisser voir sur son visage délicatement maquillé, Laurent Papillaud quitta la pièce pour se diriger vers sa chambre.

C'était la première fois qu'il ramenait un homme dans l'appartement de la rue Doudeauville. Jamais encore il n'avait osé. À cause de sa mère.

Ce n'est pas qu'il avait honte de ses mœurs particulières, pas du tout. Ce

n'est même pas qu'il voulait en préserver le « secret », dans la mesure où il était de plus en plus persuadé que sa mère était au courant depuis toujours.

Non, ce qu'il voulait éviter, c'était les *discussions* avec elle. Parce qu'elles ne pourraient être autre chose que pénibles et interminables. En ce sens, l'espèce de « non dit » qui s'était instauré entre sa mère et lui, concernant sa sexualité, lui convenait parfaitement.

Seulement, lorsqu'il avait rencontré Bertrand, en début d'après-midi, dans cette brasserie de la place de la République pleine de monde, il avait brusquement eu envie de passer à la vitesse supérieure.

Bertrand avait une bonne cinquantaine d'années, un beau visage mâle encadré de cheveux délicatement argentés, une silhouette à la fois massive et élégante, une voix grave tantôt ferme, tantôt douce.

Ils s'étaient retrouvés à la même petite table pour prendre leur café, faute de place ailleurs. Ils s'étaient mis à parler presque tout de suite, avec un naturel et un abandon qui avaient fait complètement craquer Laurent, méconnaissable dans sa tenue de fille.

Et c'est avec un naturel parfait, un tact et une délicatesse « craquants », que Bertrand, au bout d'une demi-heure, lui avait fait comprendre qu'il s'était très bien rendu compte qu'il ne s'adressait pas à une véritable fille, et que c'était *précisément pour cela* qu'il s'était assis à côté d'elle.

C'est à ce moment-là, sans même réfléchir, parce que soudain la chose lui avait paru toute naturelle, que Laurent avait proposé à Bertrand de le raccompagner jusqu'à chez lui. Lequel avait tout de suite accepté.

Le problème, c'est qu'une fois dans l'appartement, une fois assis sur le petit lit de Laurent, il avait perdu beaucoup de sa superbe. Au bout d'un quart d'heure, passé à parler de choses et d'autres, il avait fini par avouer à Laurent qu'il se trouvait tout à coup très impressionné de se retrouver là, dans sa chambre, au sein de l'appartement familial, seul avec lui. Et ce n'est qu'après une heure de conversation qu'il s'était finalement décontracté et avait embrassé Laurent, tout en glissant timidement sa main le long de ses cuisses, sous la jupette rouge.

C'est alors que le téléphone avait sonné.

Voilà pourquoi, après cette interruption, Laurent était furieux, craignant de tout devoir reprendre à zéro, ou même de trouver un Bertrand totalement refroidi et décidé à s'en aller sans qu'il se soit rien passé de concret.

Or, pour son plus grand ravissement, c'est exactement le contraire qui se produisit : à peine avait-il fait un pas dans la chambre qu'il se retrouva contre le torse puissant de Bertrand, encerclé par ses deux bras, et la bouche dévorée de baisers ardents, presque sauvages.

Se serrant contre lui, Laurent sentit une barre de chair dure venir s'incruster contre son ventre, dont la taille et la consistance lui parurent d'excellent augure.

Très vite, Bertrand le saisit à bras-le-corps, le souleva comme il l'eût fait d'une marionnette de chiffons et le jeta littéralement sur le lit, qui gémit sous le choc.

Ravi, Laurent resta là, sur le dos, les jambes écartées, et sa jupe retroussée sur sa petite culotte de coton blanc.

Le visage rouge, les yeux crépitant d'un désir qu'il ne cherchait même plus à contrôler, Bertrand se jeta à son tour sur le lit et se mit à dévorer ses cuisses et son ventre de baisers et de morsures, tout en dégrafant fébrilement son propre pantalon.

Lorsque Laurent vit la verge épaisse et lourde, très brune, jaillir à l'air libre, il tendit les bras vers Bertrand pour l'attirer à lui. Impatient de sentir ce membre superbe le pénétrer, faire de lui une vraie femme...

*

* *

Céleste Vigier composa le code d'accès, poussa la porte, sans même répondre au large sourire de l'épicier d'à côté – ce qui était chez elle le signe d'un très grand trouble –, et s'engagea dans l'escalier d'un pas lourd.

Elle avait soudain l'impression d'être infiniment vieille, au bout de quelque chose qui ne reviendrait jamais, face à une sorte d'irréversible.

L'uniforme scout de Laurent, elle l'avait confié à Amidou, le grand Sénégalais très maigre qui s'occupait de l'entretien d'un immeuble situé plus haut dans la rue Doudeauville, afin qu'il les brûle tout de suite dans la chaudière collective. Elle savait qu'il le ferait et que, quoi qu'il arrive, il ne la trahirait pas : dans le quartier, les habitants étaient toujours très solidaires les uns des autres ; c'était une sorte de village, en fait.

Maintenant était venu le moment le plus pénible, celui de la discussion « de fond » qu'elle était bien déterminée à avoir coûte que coûte avec son fils. Perspective qui l'effrayait et expliquait qu'elle gravisse les marches aussi lentement.

Lorsqu'elle parvint devant sa porte, Céleste Vigier entendit des sons étranges venus de l'intérieur de l'appartement. Elle prêta l'oreille et, cette fois, il lui sembla que c'était son fils, son Lolo qui gémissait. Comme s'il souffrait.

Son cœur de mère battant à tout rompre, elle abaissa la poignée de la porte. Comme elle s'y attendait, celle-ci n'était pas fermée à clé. Lorsqu'elle fut ouverte, Céleste perçut les sons plus nettement.

Cette fois, plus de doute : ils venaient de la chambre de Lolo et c'était bien son fils qui gémissait à fendre l'âme ! Sans plus réfléchir, Céleste se rua en avant et ouvrit d'un coup la porte de la dite chambre, sans frapper, selon

son habitude.

Tout d'abord, elle ne comprit pas ce qu'elle voyait. Elle n'identifia pas l'espèce de monstre difforme et agité qui se trouvait sur le lit de son fils.

Pourtant, elle continuait de percevoir distinctivement les gémissements, les râles, les halètements de Laurent ! Mais où pouvait-il être ? Où se cachait-il ?

Et, d'un coup, ses yeux se mirent à voir. Ce n'était pas un monstre qui s'agitait sur le lit, mais deux. Le premier agenouillé, les reins cambrés, une petite jupe rouge retroussée sur ses reins, c'était lui, c'était Laurent.

Mais son visage, d'ordinaire si beau, si harmonieux, était en ce moment rouge, déformé, grimaçant -et Céleste eut presque peur de lui.

Tout aussitôt, la peur fut balayée par une rage folle, lorsqu'elle réalisa que derrière son fils, le tenant solidement par les fesses et les hanches, se trouvait un homme encore tout habillé, mais le pantalon ouvert, lui aussi haletant.

Car elle venait de comprendre que cette chose rouge et luisante qu'elle entrevoyait par brefs éclairs, c'était une verge, la verge de cet odieux personnage, qui s'enfonçait mécaniquement entre les reins de son Lolo.

Les mains en avant, déployées comme des griffes, Céleste Vigier se rua en hurlant sur l'agresseur de son fils. Car il ne faisait aucun doute pour elle que Laurent était en train de se faire odieusement violer.

Avant qu'aucun des deux hommes ait eu le temps de réagir, trop enfermés qu'ils étaient dans le plaisir qu'ils tiraient l'un de l'autre, Céleste planta ses ongles dans le visage de Bertrand et le tira violemment en arrière, le faisant dégringoler au bas du lit, tant ses forces étaient décuplées.

— Espèce d'ignoble salaud ! éructa-t-elle, la tignasse aux quatre vents. T'en prendre à mon fils ! Oser lui imposer tes répugnantes pratiques, ta queue bestiale ! Tiens !

Bertrand poussa un cri rauque : Céleste Vigier venait d'écraser sa semelle – heureusement à talon plat – sur sa verge encore bandée et ses testicules.

— Maman, arrête ! hurla à son tour Laurent, en comprenant enfin ce qui se jouait et en sautant au bas du lit. Maman, je t'interdis ! Sors d'ici !

— Tu n'as rien à m'interdire ! gronda-t-elle, en donnant un deuxième coup de pied au même endroit, heureusement pour Bertrand en ratant sa cible. Je suis chez moi, dans cette maison ! et toi, tu n'es rien !

— C'est ce qu'on va voir ! rugit Laurent, en bondissant dans sa direction. J'en ai assez de toi, ASSEZ !

Il abattit son poing sur la tempe de sa mère qui chancela. Un air d'incompréhension douloureuse se peignit sur son visage, dont tout le sang se retira d'un coup.

Hors de lui-même au sens le plus fort du terme, Laurent la gifla encore à deux reprises, avec une violence et une force qui l'effrayèrent lui-même,

d'autant plus qu'il sentait bien qu'il ne les contrôlait plus.

Céleste Vigier s'écroula au pied du lit en gémissant. Mais sans chercher à se protéger des coups à venir. Comme si elle acceptait la fatalité.

— Tu m'as toujours empêché de vivre ! Je vais te tuer ! grinça encore Laurent, le visage effrayant à voir et la voix méconnaissable. Ce n'est pas un fils que tu as voulu : c'est un esclave, une loque ! Je vais te tuer, je te dis ! *Te tuer pour pouvoir renâître !*

Bertrand Grangier n'en entendit pas plus. Totalement abasourdi par cette brusque tempête, une douleur sourde au bas-ventre, il avait réussi à se reboutonner tant bien que mal et venait de se ruer hors de cette chambre infernale, laissant la mère et le fils aux prises l'un avec l'autre.

Il se précipita dans l'escalier, si vite qu'il faillit trébucher sur le paillason et s'étaler de tout son long. Ce n'est qu'arrivé sur le palier du premier étage qu'il se sentit un peu moins stressé. Il s'arrêta, pour se forcer à reprendre une respiration normale. Puis il reprit sa marche descendante, en se disant que le mieux qu'il avait à faire, c'était d'oublier ces deux tarés aussi rapidement que possible.

Si la douleur lancinante qui lui chauffait les testicules lui en laissait la latitude, bien sûr.

*

* *

— C'est là, dit Aimé Brichot à Boris Corentin, en désignant la petite porte de bois juste devant eux.

Précision somme toute inutile, puisqu'ils étaient en effet dans la rue Doudeauville et que le numéro 35 était affiché en blanc sur bleu juste au-dessus de la porte en question.

Comme il avait mémorisé le code d'accès obligeamment fourni par l'épicier sénégalais lors de sa première visite, Aimé Brichot commença de le composer du bout de l'index.

Il n'eut pas besoin d'aller jusqu'au bout, puisque la porte s'ouvrit soudain toute seule, sans doute actionnée depuis l'intérieur de l'immeuble.

En effet, un homme d'une cinquantaine d'années leur apparut, distingué, élégant, mais le visage étrangement hagard. L'homme roulait des yeux égarés comme s'il venait de ressurgir d'un quelconque enfer, ou d'un cauchemar éveillé.

C'est alors qu'Aimé Brichot le reconnut : c'était lui l'homme du couple qu'il avait laissé entrer dans l'immeuble, deux heures plus tôt, alors que lui-même s'appretait à en sortir, après avoir fait chou blanc.

— Bon sang, mais oui ! s'exclama-t-il alors, en se frappant du poing droit dans la paume gauche, tel un véritable inspecteur Bourrel de la grande époque.

Car, brusquement, il venait de revoir également le visage de la fille blonde qui l'accompagnait. Un visage qui ressemblait étrangement à celui de Laurent Papillaud, dont il avait récupéré une photographie, quelques heures plus tôt, auprès de la DRH de son entreprise.

C'était lui, bien évidemment, qu'il avait croisé sans le reconnaître ! Lui, Laurent Papillaud, travesti en femme !

Bertrand Grangier, s'apprêtait à s'esquiver en direction du boulevard Barbès lorsque Brichot le saisit par le coude, à la surprise de Boris Corentin :

— Monsieur, un instant, s'il vous plaît !

Les deux policiers virent une lueur de terreur passer dans les yeux clairs de l'homme, et Corentin comprit que son coéquipier ne l'avait pas interpellé par hasard.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? balbutia Grangier. Laissez-moi, voyons !

— Vous descendez de l'appartement du deuxième, n'est-ce pas ? se contenta de demander Brichot très calmement, très sûr de son fait. Vous venez de chez Laurent Papillaud...

— Foutez-moi la paix ! Je ne comprends rien à ce que vous racontez ! se mit à crier Bertrand Grangier, sans doute dans l'espoir de rameuter du monde autour d'eux. Et je n'ai aucune raison de vous répondre !

Mais les Noirs qui montaient ou descendaient la rue, et ceux qui restaient là, accroupis sur le trottoir, n'eurent absolument aucune réaction, semblant brusquement devenus sourds.

Tout ça, c'était des histoires entre Blancs, semblaient-ils se dire : non seulement ça n'avait aucun intérêt, mais il valait mieux ne pas s'en mêler.

— Mais si, vous avez une excellente raison de nous répondre : tenez, la voici... fit Boris Corentin sur un ton doucereux, en lui mettant sous le nez sa plaque de policier.

Bertrand Grangier rendit les armes aussitôt. Son visage devint grisâtre et ses épaules carrées s'affaissèrent légèrement, tandis qu'il poussait un petit soupir fataliste.

— Bon, bon, c'est d'accord, je viens de là où vous dites, murmura-t-il, la tête basse. Mais ce n'est pas encore interdit par la loi, que je sache ?

Il reprit un peu de poil de la bête, car, relevant la tête, c'est d'une voix plus ferme qu'il ajouta :

— Du reste, plutôt que de perdre votre temps avec moi, vous feriez mieux de grimper là-haut ! Il n'y a pas cinq minutes, la mère de... de Laurent, a débarqué comme une furie possédée et m'a douloureusement agressé. Et

quand je me suis tiré de ce guêpier, son fils venait de l'assommer à moitié en hurlant qu'il allait la tuer !

— Vous êtes certain de ça ? demanda très vite Boris Corentin, soudain plus tendu.

— Ah, ça, pour être sûr... on peut même dire que j'étais aux premières loges !

Boris se tourna vers son coéquipier :

— Mémé, prends les coordonnées de monsieur et rejoins-moi là-haut dès que tu auras fini !

Et, sans attendre de réponse ni de commentaire, Corentin s'engouffra dans l'immeuble, puis dans l'escalier, dont il grimpa les marches quatre à quatre, tout en tendant l'oreille afin de capter le moindre cri suspect.

Mais il n'entendit rien, même pas lorsqu'il fut parvenu sur le palier du deuxième étage.

Il repéra tout de suite que l'une des deux portes était restée entrouverte. Il en déduisit que l'homme interpellé en bas par Aimé Brichot avait dû oublier de la refermer derrière lui, dans la précipitation de sa « fuite ».

Aucun bruit ne filtrait de l'intérieur de l'appartement et, dans un premier temps, Boris Corentin en ressentit un très net soulagement : cela signifiait sans doute que l'explosion de rage entre la mère et le fils s'était apaisée.

Mais, juste après, il se dit qu'au contraire, c'était peut-être le signe que Laurent Papillaud avait *déjà* mis sa menace à exécution. Après tout, s'ils avaient vu juste, ce type avait déjà trois meurtres à son actif...

Ne voulant prendre aucun risque, Boris Corentin sortit son arme de service de son étui et poussa doucement la porte de l'appartement. Une fois dans la petite entrée assez sombre, il perçut une voix, venant de la pièce se trouvant à sa droite, au bout d'un très petit couloir.

Une voix de femme qui semblait vouloir rassurer, endormir, comme si elle berçait un enfant.

Boris Corentin s'avança jusqu'à la porte entrebâillée et risqua un œil à l'intérieur, mais en prenant garde de ne pas se montrer. Il découvrit d'abord un lit, puis, plus loin, près de la fenêtre, une minuscule table repliable qui devait servir de bureau.

Enfin, à droite, en tordant un peu le cou, il découvrit le pan d'une armoire assez massive.

Au pied de cette armoire, une femme était assise par terre, les jambes allongées devant elle et le dos appuyé au mur.

Sur ses genoux reposait la tête d'une étrange créature, dont le corps était replié en position fœtale. Une tête qui n'était ni celle d'un homme, ni celle d'une femme ; ni celle d'un adulte, ni celle d'un enfant.

La femme caressait doucement les cheveux blonds, d'un geste lent et

régulier. Et, en même temps, sa voix murmurait toujours les mêmes mots, sur un ton uniforme, comme une incantation :

— Ne pleure pas, ma petite fille, ne pleure pas... Maman ne t'abandonnera jamais... Ne pleure pas, ma petite fille, ne pleure pas... Maman ne...

Chapitre XVI



Il était près de trois heures et demie lorsque Boris Corentin et Aimé Brichot remontèrent de leur déjeuner. À leur décharge, il convient de préciser que, voulant boucler avant de descendre leur rapport concernant l'affaire Papillaud, ils n'avaient pas quitté leur bureau avant deux heures et demie. Malgré les récriminations d'Aimé Brichot qui ne supportait que difficilement de travailler le ventre vide.

La première chose que virent les deux hommes en entrant aux Affaire recommandées, ce fut la tignasse rousse et frisée de Géraldine Hébert, qui leur souriait depuis son bureau.

— Petit bonhomme ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama Boris Corentin, tout joyeux de revoir leur jeune collègue. Je te croyais encore dans le Gers...

Géraldine se leva d'un bond et, traversant le bureau en trotinant, vint sauter au cou de Boris :

— Je m'ennuyais trop de vous deux, les garçons ! dit-elle après lui avoir plaqué deux bises sonores sur les joues. Du coup, je suis rentrée deux jours plus tôt que prévu.

— Et moi, je sens le pâté ? grommela Aimé Brichot, en prenant un air

faussement fâché. J'ai vendu du beurre aux Allemands pendant l'Occupation ?

Géraldine Hébert lui sauta au cou et l'embrassa à son tour en riant :

— Je vous gardais pour la bonne bouche, Mémé !

— Merci pour moi... fit Corentin. Bon, on peut savoir pourquoi vous êtes rentrées plus tôt que prévu, Liselotte et toi ?

— Parce qu'il s'est mis à tomber des cordes sans discontinuer et qu'on commençait à se faire chier comme des rates mortes, répondit très simplement Géraldine.

— Quelle distinction ! s'exclama Aimé Brichot, les yeux levés vers le plafond.

— Vous avez bouclé l'affaire, les garçons ? demanda alors Géraldine, en s'asseyant sans façon, en tailleur, sur le bureau de Boris Corentin.

— On a rendu notre rapport juste avant le déjeuner ! répondit Aimé Brichot. Et envoyé une copie à vos amis gendarmes de Lectoure, bien entendu !

— Il va leur arriver quoi, maintenant, à Papillaud et à sa mère ? demanda la jeune femme.

— Pour le moment, lui est toujours bouclé, naturellement, mais elle a été relâchée hier soir, la renseigne Corentin. Sous réserve de se tenir à la disposition de la justice, évidemment. Elle risque d'écoper d'une peine assez légère, si le procureur peut prouver la dissimulation de preuves, puisque, d'après son fils, elle aurait fait disparaître son uniforme de scoute. Ce qu'elle nie farouchement, prétendant que ce costume n'a jamais existé.

— Elle dit ça pour essayer de le protéger, non ? émit Géraldine Hébert.

— C'est probable, oui...

— Quant à Papillaud, enchaîna Aimé Brichot, on a cru comprendre que son avocat allait tout miser sur l'aspect psychiatrique de l'affaire, afin d'essayer d'éviter la prison. Mais il aura fort à faire, à mon avis...

Il y eut un silence dans le bureau, chacun des trois songeant à ce qu'avait dû être l'existence lugubre de Laurent Papillaud mis sous le boisseau par une mère à moitié folle, au sens courant du terme, et écartelé entre les deux moitiés de sa personnalité, l'une mâle, l'autre femelle.

— Bon, dis-nous : Plieux n'a pas changé, depuis que nous y sommes allés ensemble ? demanda soudain Boris Corentin, histoire de faire diversion.

— Ben non. Tu sais, Grand chef, en général, ça ne change pas beaucoup, les châteaux du XIV^e siècle !

— C'est ça, fous-toi de moi... Est-ce que tu as pu revoir ton idole littéraire ?

— Renaud Camus n'est pas mon idole, c'est juste un écrivain que j'aime !

protesta Géraldine, avec un grand sourire qui fit réapparaître la petite fossette de sa joue droite.

— C'est parce que t'es une vieille réac, comme lui ! la taquina Boris Corentin.

— Une *jeune* réac, si tu permets ! rectifia Géraldine. Et, en plus, je ne suis même pas réac, alors...

Derrière ses petites lunettes rondes, ses magnifiques yeux émeraude se mirent à pétiller :

— Au fait, les garçons, vous êtes au courant que les scouts viennent de changer leur fameuse devise ?

— Ah ? Non, c'est quoi, la nouvelle devise ? demanda étourdiment Aimé Brichot.

Géraldine répondit d'un ton imperturbable :

— Eh bien, maintenant, ce sera : « Scout toujours ? Mort ! »

— Quelle élégance ! Quelle délicatesse ! Comment pouvez-vous être aussi jolie et aussi cynique ? soupira Brichot, pendant que les deux autres éclataient de rire.

Et que Géraldine se sentait secrètement touchée par le compliment qu'Aimé venait de lui faire.

TABLE



Chapitre Premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIX

Chapitre XV

Chapitre XVI

TABLE

[1] Voir le Brigade mondaine N° 279 : *Le Maître de Plieux*.

[2] Swann, Bergotte et Elstir sont trois des personnages importants créés par Marcel Proust dans son œuvre majeure : *À la recherche du temps perdu*.